515991B

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30527363_0003

13358.

TRAITÉ
DES
NERFS
ET
DE LEURS MALADIES,

PAR M. TISSOT,

D. M. DE LA S. R. DE LONDRES, DES SOC. ACAD. DE BASLE, BERNE, ROTERDAM, ET DE LA S. R. DE MED. DE PARIS.

Series Junctura que pollet.

TOME II. PARTIE I.

A PARIS,
Chez P. F. DIDOT, le jeune;
Et à LAUSANNE,
Avec les Privileges du ROI & de LL. EE.

M. D. CC. LXXIX.

Luigi Lanzoni

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE

DES CHAPITRES

ET

DES ARTICLES

Du Tome ſecond, premiere Partie.

CHAP. VIII. *Des cauſes phyſiques prédiſpoſantes & déterminantes des maux de nerfs.* pag. 1

ART. I. *Des vices de la conſtitution.* 5

II. *Des mauvais effets de l'air.* 28

III. *Des alimens.* 39

Des boiſſons. 49

IV. *Du ſommeil, de la veille, de l'exercice & du repos.* 63

V. *Des excrétions & des retentions.* 70

VI. *Des regles.* 87

VII. *De la pléthore, des hémorragies.* 120

VIII. *De la groſſeſſe, des couches, du nourriſſage, des pertes blanches.* 130

Des couches. 142

Du nourriſſage. 146

Des pertes blanches. 160
IX. *De la douleur.* 163
X. *Des irritans.* 166
Des humeurs âcres. 168
Des irritans mécaniques. 213
Sensibilité maladive d'une partie. 223
Des remedes trop violens. 228
XI. *Des lésions externes.* 247
XII. *De l'électricité & de l'aimant.* 261
XIII. *Des maladies aiguës.* 262
XIV. *Des maladies chroniques.* 270
CHAP. IX. *Des causes morales.* 280
ART. I. *Des effets de la tension de l'ame, de ceux de l'imagination.* 285
ART. II. *Des effets des passions.* 322
III. *De la joye & de l'espérance.* 326
De l'amour. 334
De la haine, de l'envie, de la jalousie. 342
De la colere. 349
De la tristesse. 272
Des remors. 382
De la pitié. 386
De la frayeur & de la crainte. 389
La honte, la pudeur la timidité. 416
L'orgueil, la vanité, le rire. 420
ART. IV. *Causes de la plus grande fréquence des maux de nerfs.* 430

Fin de la Table.

TRAITÉ DES NERFS ET DE LEURS MALADIES.

CHAPITRE VIII.

Des causes physiques prédisposantes & déterminantes des maux de nerfs.

§. 24. JE me suis occupé dans le chapitre précédent des maladies des nerfs même, & de celles des esprits animaux, c'est-à-dire que j'ai examiné quel est cet état des nerfs qui fait qu'incapables d'exercer leurs fonctions régulièrement, il en résulte ces lésions, dans les fonctions auxquelles ils concourrent, que l'on appelle maladies nerveuses; il reste à recher-

cher quelles ſont les cauſes qui produiſent ces diſpoſitions maladives dans les nerfs & dans les muſcles dont j'ai parlé plus haut, ce ſont les cauſes prédiſpoſantes; & quelles ſont celles qui, quand la cauſe prochaine exiſte, en déterminent les accès; ce ſont les cauſes occaſionnelles, qui ſont preſque toujours les mêmes que les prédiſpoſantes; ainſi je ne les ſéparerai point, & je me contente de les diviſer en deux claſſes, les phyſiques & les morales (*a*).

Si je préſentois ici le tableau des cauſes de quelques autres Auteurs, on verroit que ſous des dénominations & des diviſions un peu différentes, les mêmes cauſes principales ſe retrouvent chez les uns & chez les autres, & cela ne peut pas être autrement; mais il peut y en avoir de moins conſidérables auxquelles les uns ont fait attention & non pas les autres.

(*a*) On auroit pû n'en faire qu'un chapitre & parler des cauſes morales, qui ne ſont que les paſſions, à leur article, parmi les choſes non naturelles; mais elles ſont ſi importantes que j'ai crû devoir en faire un chapitre à part.

Je crois que l'on peut les rapporter aux classes suivantes qui ont leurs soudivisions; *a* la constitution, *b* les choses non-naturelles, *c* la douleur, *d* la pléthore, *e* les évacuations trop abondantes, & les évacuations supprimées, *f* les irritans, *g* les maladies aigues, *h* les maladies chroniques, *i* les accidens externes. Dans la premiere division je comprendrai 1°. les vices d'hérédité; 2°. ceux de nativité; 3°. les dérangemens d'organisation, ou de configuration, ou généraux ou particuliers; 4°. une crue trop prompte; 5°. & enfin les erreurs de l'éducation qui ne dégénerent que trop souvent en vice de constitution, & que je place ici par cette raison, plutôt que d'en parler dans les différens articles de la classe suivante.

Les choses non-naturelles, quand on en retranche l'article des passions, sous lequel je comprendrai toute action trop soutenue de l'ame, se reduisent à cinq, qui sont, l'air, les alimens & les boissons, le sommeil & la veille, l'exercice & le repos, les excretions & les rétentions sous lesquelles on comprend les plaisirs de l'amour. A l'article de l'air, je parlerai de l'in-

fluence des climats, des saisons, des heures.

Dans l'article des excrétions & des rétentions, il sera question des influences de la suppression des régles, & par là même de la grossesse; de la cessation des régles à l'âge critique; des dangers du nourrissage; des excès vénériens. Je passe ensuite aux effets de la douleur, article important, comme je l'ai dit dans la préface. Je viens après cela aux effets de la pléthore, à ceux des hémorragies, des autres évacuations maladives trop abondantes en général, & des pertes blanches en particulier. J'examine les suites fâcheuses des irritans quelconques, celles de l'âcreté des humeurs; celles des irritans placés dans quelqu'organe particulier, & c'est ici que je parle des effets des poisons & des remedes violens; celles des humeurs âcres repercutées. Les accidens externes; l'électricité, l'aimant, les maladies aigues, les effets des maladies chroniques, sur-tout des mauvaises digestions, considérées comme causes de maladies me fourniſſent autant d'articles. En traitant de toutes ces causes,

je les enviſagerai comme cauſes prédiſpoſantes, & comme cauſes occaſionnelles; mais comme les unes tiennent à la diætétique, les autres à l'hiſtoire des maladies, on ne doit point croire que je me propoſe de dire ſur chacune tout ce que l'on peut en dire; ce ſeroit fondre dans cet ouvrage des matieres qui en ſont très-diſtinctes, & ſortir de mon plan: dans pluſieurs endroits, je ſerai obligé de répéter ce que j'ai dit dans d'autres ouvrages fort répandus; je ſuppoſe par-tout que l'on eſt inſtruit des parties fondamentales de la médecine.

ARTICLE I.

Des vices de la conſtitution.

Heureuſement toutes les maladies des peres ne ſe tranſmettent pas à leurs enfans; mais on ne peut point ſe refuſer aux faits nombreux qui ont prouvé en tout tems, & prouvent par-tout aux Médecins attentifs qu'il y en a pluſieurs qui ſont une vraye hérédité; & quoiqu'avec de l'eſprit on puiſſe préſenter des argumens ſpé-

cieux contre cette triſte ſucceſſion, ceux même qui la nient n'ont qu'à regarder autour d'eux pour la voir atteſtée par les obſervations. Je ſortirais de mon ſujet, ſi je m'occupais ici de la recherche de toutes les maladies héréditaires, des preuves de leur réalité, & de leur explication, mais j'oſe hazarder une conjecture ſur ce dernier article. N'eſt-il pas vraiſemblable que chaque viſcere a ſon influence particuliere ſur la maſſe des humeurs, que l'état des humeurs eſt par là même le réſultat de ces différentes actions, & n'a-t-on pas des preuves journalieres & malheureuſement ſouvent fâcheuſes des changemens qui arrivent dans l'état du ſang par la léſion des différens organes? N'eſt-il donc vraiſemblable que l'état du ſang chez quelqu'un qui a tel ou tel viſcére lézé, n'eſt pas ce qu'il ſeroit ſi ce viſcere étoit en bon état? & ce qui eſt démontré par l'obſervation pour les viſceres importants, n'eſt-il pas vrai également pour les organes qui le ſont moins? n'eſt-ce pas à cette cauſe que tient ce principe cité plus haut, que chaque animal ſe

forme ſon ſang, & que celui d'un animal ne peut pas convenir à un autre ? Je crois donc pouvoir admettre cette cauſe comme démontrée, & je dis, ſi le ſang de la mere ne reçoit pas la préparation convenable dans tel & tel organe, il ſera vicié, & il eſt certain qu'il agira ſur les vaiſſeaux de l'enfant, autrement qu'il n'auroit fait s'il eut été ſain ; mais n'eſt-il pas à préſumer que cette différence dans ſon action ſera ſans doute plus marquée ſur les vaiſſeaux correſpondans de l'enfant que ſur les autres ? J'avoue que je ne puis preſque pas me refuſer à le croire, & il me ſemble qu'un ſang qui n'aura pas reçû dans le foye de la mere l'élaboration néceſſaire, ſera un ſtimulus moins propre à ſtimuler le foye de l'enfant, puiſque les mêmes organes obéiſſent aux mêmes ſtimulus ; ſi cela eſt, ce principe expliquera très-bien l'hérédité des maladies maternelles, & il ſeroit aiſé de faire voir comment l'hérédité des maladies paternelles peut auſſi en réſulter ; mais ſans m'occuper plus longtems de ſa cauſe, je reviens à ſa réalité. Admiſe preſque généralement de

tous les Médecins dans tous les siécles, on peut dire qu'elle est une de ces vérités dont personne ne doute excepté ceux qui veulent douter. Il y a peu de parties qui ne soyent foibles dans certaines familles, & il est aisé de comprendre que la foiblesse du système nerveux doit être aussi héréditaire que celle d'aucune autre. Les apoplexies, les paralysies sont héréditaires; les épilepsies le sont trop fréquemment; l'hypocondrie, l'hysterie se transmettent; LANCISI a vu la dilatation du ventricule droit & de l'oreillette droite héréditaire dans quatre générations, & produire chez l'ayeul, le grand-pere, le pere, & le fils les mêmes symptômes. Ainsi on ne peut pas douter que la foiblesse du genre nerveux dont toutes ces maladies dépendent, ne le soit aussi. M. VAN SWIETEN l'établissoit dans la mobilité du sensorium commun (*b*) avec une confiance fondée sur un grand nombre de faits; M. VIRIDET croyoit qu'un vice scorbutique, ou une disposition convulsive dans les parents peuvent transf-

(*b*) Tom. 3. p. 402.

mettre des convulsions aux enfans & il en cite des exemples ; „ on m'ap-
„ porta de la campagne, dit-il, un
» enfant qui n'avoit pas deux ans,
» lequel avoit des vapeurs conti-
» nuelles, des inquiétudes & des
» spasmes qui agitoient différentes
» parties ; j'ai vû à Berne une fille
» de trois ans qui étoit dans un mou-
» vement presque continuel avec des
» vapeurs, à laquelle les rafraichis-
» sans & les bains tiédes furent
» très-utiles. Il y a ici une fille de
» dix ans qui est aussi née d'un pere
» sujet à cette incommodité, laquelle
» dès le berceau est dans les mouve-
» mens convulsifs de toutes les par-
» ties de son corps." (c) De toutes les personnes attaquées de maux de nerfs que j'ai traitées, celles qui avoient la plus grande mobilité étoient une jeune personne, & un homme d'environ quarante ans, l'un & l'autre d'une ville de la Suisse allemande ; la jeune personne étoit née d'une mere abimée elle-même par ces maux, & qui les avoit transmis à sa fille, chez qui

(c) *Traité des vapeurs.* p. 47.

ils s'étoient manifestés dès son plus bas âge; la grand-mere même en avoit été attaquée, & des vices aussi inhérens ne s'effacent jamais : l'homme dont je donnerai l'histoire ailleurs, étoit fils, petit-fils, frere, de parens hypocondres. VILLIS avoit déjà indiqué cette hérédité; le cerveau, dit-il, peut naître foible, (*d*) & chez ceux qui ont reçû cette disposition, la plus légere cause peut occasionner le mal; pour le prouver, il rapporte l'observation d'une jeune personne chez qui un catarre arrêté par la fumée du succin, occasionna de très-grands mouvemens convulsifs; c'étoit une fille de vingt ans, fille d'un pere accablé de maux de nerfs & sujette

(*d*) *De morb. convulf.* ch. I. p. 8. & 9. & dans un autre endroit, p. 82. en rapportant l'observation d'un homme qui eut des maux de nerfs affreux, il commence son observation en disant : l'homme illustre dont je parle, fils de pere, & descendant d'ancêtres sujets aux maux de cerveau & de nerfs a commencé à éprouver, quand il a été parvenu à cet âge où l'on a acquis toute sa consistance, le développement de ce germe morbifique.

elle-même à une migraine très-violente & périodique, dont chaque accès duroit plusieurs jours; dans une attaque au printems la douleur diminua, & la malade fut attaquée d'un violent rhume accompagné de crachats clairs & abondans, & de légers ulceres des narines, de la bouche & de la gorge; ce fut pour la délivrer de cette légere incommodité qu'une femme lui conseilla de se parfumer avec de la vapeur de succin; la fluxion cessa en effet tout de suite, mais elle se plaignit d'abord de vertiges & d'un violent mal de tête avec un tintement d'oreilles, & le troisieme jour elle fut attaquée de convulsions dans les muscles de la langue, qui se répandant sur tous les muscles extérieurs de tout le corps, excepté sur ceux des yeux & du visage, lui firent exécuter pendant six jours les mouvemens les plus prompts, les plus violens, les plus extraordinaires & les plus pénibles. Les parties internes ne furent point attaquées (z).

MANDEVILLE, cet ingénieux

(z) Ibid. ch. 9. p. 88.

auteur de la fable des abeilles & d'un ouvrage sur les maux de nerfs, reconnoit également cette foiblesse native (*e*), qu'ANDRÉE démontre par l'histoire d'une jeune personne, qui fille d'une mere sujette aux évanouissemens fut sujette dès son enfance aux évanouissemens les plus graves (*f*). PERRY en fait la premiere cause de ce genre de maux (*g*); mais de toutes les observations qui attestent l'hérédité des maladies nerveuses, la plus frappante est celle que rapporte M. DELIUS (*h*). Une jeune fille née de parents déja âgés, ayant souffert assez longtems du froid, elle éprouva des contractions spasmodiques des mains & des lèvres qui ne se dissiperent que par beaucoup de chaleur, & depuis lors toutes les fois qu'elle

(*e*) *Treatise of the hypocondriack and hysterics diseases.* 8. *Lond.* 1730.

(*f*) p. 101.

(*g*) *A mechanical account of the hysteric passion* 8°. Lond. 1755. p. 195.

(*h*) *De Catalepsi* Erlang. 1754. Il l'avoit consignée avec tous ses détails dans un journal allemand en 1751. Il ne donne ici qu'un extrait.

étoit expoſée au froid, elle éprouvoit les mêmes ſpaſmes : s'étant mariée, elle eut des enfans qui hériterent du même mal & qui le communiquerent aux leurs ; ceux-ci le porterent dans d'autres familles, & une fille mariée dans un autre endroit avec un homme très-ſain a déja deux enfants atteints du même mal ; en ſe mariant, on en eſt venu dans ce quartier à éviter les alliances avec tout ce qui eſt iſſu de cette famille : chez tous les deſcendans comme chez la mere, aucune cauſe, excepté le froid, ne produit ces accidens, & chez les femmes expoſées ſouvent à avoir les mains dans l'eau, ſa trop grande fraicheur les fait naitre. Le mal commence toujours par les mains ; les doigts ſe courbent & ſe ſerrent ; les paupieres ſe reſſerrent ſans cependant fermer entierement les yeux ; la bouche ſe tord d'un ou d'autre côté ; & ſi le froid eſt conſidérable, les malades ſouffrent des douleurs vives dans les articulations des pieds & des genoux. Des habits chauds & l'exercice les garantiſſent, l'inaction leur eſt fâcheuſe & ils ſont ſouvent attaqués en hyver

dans les temples; on a remarqué que leurs mains paroiſſoient plus chaudes que celles des autres perſonnes expoſées au même degré de froid. Il eſt inutile d'accumuler un plus grand nombre de faits pour prouver cette hérédité; j'en ai vû trop d'exemples pour pouvoir la revoquer en doute, & j'ai vérifié en même tems pluſieurs fois une remarque déjà faite par d'autres, c'eſt que les enfants qui ont des rapports de reſſemblance extérieure avec leurs parents, ſont auſſi ceux qui héritent le plus leurs maladies (*i*).

Il en eſt de la délicateſſe des nerfs, comme de la foibleſſe héréditaire de tous les autres organes, elle eſt d'autant plus difficile à détruire qu'elle eſt plus inhérente à la conſtitution; cependant elle n'eſt pas abſolument incurable; mais elle exige dès la naiſſance des ſoins dont je parlerai ailleurs.

Il y a des maux de nerfs, qui ſans être héréditaires, peuvent être un vice de nativité; c'eſt un fait gé-

(*i*) BERKELEY *de hæmoptoe* Edin. 1762. p. 3.

néralement connu que peu de gens naiſſent avec une égale force des différens organes, ce qui ſeroit la baſe de la plus parfaite ſanté, mais que quelque partie eſt plus foible que les autres, & M. ZIMMERMAN a établi, d'après beaucoup d'obſervations, que c'eſt celle ſur laquelle les ſuites des émotions ſe manifeſtent le plus (*k*); les nerfs peuvent être dans ce cas, & pluſieurs enfans, nés de pere & de mere très-ſains, apportent quelquefois une délicateſſe du genre nerveux qui ſe manifeſte dès les premiers jours de leur naiſſance, par une convulſibilité indépendante de l'état de leur eſtomach, par beaucoup de foibleſſe, & par très-peu de ſommeil; ſymptômes qui réunis chez les enfans de peres & de meres ſujets aux

(*k*) *Traité de l'expérience* t. 2. p. 598. J'avertis que dans tout ce que je citerai de cet excellent livre, je ne cite point la traduction françoiſe; mais l'excellent extrait que je dois à ſon amitié, qu'il avoit fait pour moi, peu de tems après la publication de ſon ouvrage, & dans lequel il citoit les pages de l'édition originale. J'eſpere qu'il en paroitra une traduction revue par lui-même.

maux de nerfs, annoncent preſque certainement qu'ils en ont hérité, ſurtout s'ils ſont en même tems plus pâles & plus maigres que les enfans ne le ſont ordinairement à cette époque. La délicateſſe héréditaire & celle de nativité ne different donc que relativement à leur cauſe premiere, mais ſe reſſemblent par leurs caracteres & par leurs effets, & exigent les mêmes ſecours. On ne peut pas ſans doute aſſigner les cauſes qui produiſent cette foibleſſe de certaines parties plutôt que d'autres, on peut ſeulement établir qu'elles tiennent à celles qui influent ſur la nutrition dans le fœtus, & qu'elles peuvent ſe reproduire pluſieurs fois chez la même mere, ſans qu'avec la plus grande attention on puiſſe les découvrir; j'ai vû pluſieurs enfans de pere & de mere très-ſains naitre tous avec les nerfs les plus délicats; & quatre fils de la même femme qui avoit le genre nerveux très-bon, naître ſi convulſibles, que ſans pouvoir ſoubçonner aucun embarras, aucun irritant dans l'eſtomach & dans le bas ventre, ils étoient dès le moment de leur naiſſance daus des con-

vulsions presque continuelles ; les trois premiers périrent dans les six premieres semaines de leur âge ; le quatrieme eut aussi des convulsions dont il ne mourut pas ; il vécut huit ou neuf mois, il se rempliſſoit même pendant ce tems-là, & devint plus gras & plus gros que les enfans de cet âge ne doivent l'être ; mais c'étoit un rempliſſage & non pas une vraye nutrition, ses nerfs trop foibles faisoient mal cette fonction ; aussi il ne prenoit point de forces, & ses fibres restoient sans consistance ; enfin cette masse molle vint à se fondre tout-à-coup, il tomba dans un vrai marasme nerveux très-prompt ; & presque sans aucune évacuation, il parvint en quelques jours à un état de dépériſſement que l'on ne peut pas dépeindre ; la peau de son corps & de ses membres ressembloit à de petits sacs vuides ; & alternativement paralysé & convulsé, tout ce dépériſſement fut l'affaire de six jours. On a vû en Hollande une petite fille née de parens sains, qui dès sa naiſſance eut de la disposition à la phrénésie (*l*).

(*l*) *De* MELLE *de vi vitali.*

Je dois remarquer ici que ſi les nerfs ſont chez beaucoup de gens la partie foible, il y en a auſſi chez qui ils ſont partie forte, & toutes les cauſes qui généralement amenent les maux de nerfs chez les autres ſe trouvent réunies chez eux, ſans que jamais on voye aucun des accidens qui annoncent que les fonctions de ces parties ſont léſées ; j'en ai vû pluſieurs exemples, & j'ai été ſur-tout étonné de celui d'une femme qui avoit été foible, & languiſſante toute ſa vie, dont je devins le Médecin dans le tems où elle approchoit de la criſe de la ceſſation des régles, époque où les maux de nerfs ſe développent quelquefois avec tant de force; je l'ai vûe dix-ſept ans languiſſante, éprouvant toutes les maladies qui jettent dans celles des nerfs, expoſée à pluſieurs impreſſions morales & phyſiques qui les font naitre, ſans que jamais j'aye pû découvrir un ſeul ſymptôme qui annonçât la plus légere irrégularité dans leur action ; ils étoient abſolument invulnérables & très-propres à toutes leurs fonctions; la tête étoit très-bien organiſée, les facultés promptes, tous

les ſens très-bons. Et cette obſervation rappelle celle de PECHLIN, qui prouve qu'il y a des organiſations de cerveau ſi bien faites & ſi fortement conſtituées, que rien de ce qui en altere les fonctions chez les autres, ne peut les déranger; il parle fort en détail d'un jeune homme âgé d'environ vingt-ans, abimé par tous les ſymptômes du ſcorbut, qui accabloit ſon corps ſous la quantité des alimens les plus gras, les plus tenaces, les plus indigeſtes, pris ſans regle, à toutes heures ſix ou ſept fois par jour, & noyés dans des quantités de vin & de bierre, ſans que jamais ſa tête en reçût la moindre altération; on n'a vû perſonne qui eut plus de génie, de mémoire, de ſavoir, de juſteſſe, de netteté, il ſavoit tout, il parloit de tout preſque ſans avoir aucune application; dans le même endroit, un enfant âgé ſeulement de douze ans, pâle, cachectique, vermineux, mangeant déméſurement, étoit un autre prodige de mémoire, d'intelligence & de ſcience (*m*). Ces exem-

(*m*) Lib. 3. Obſ. 4.

ples ſervent à répondre à une queſtion que WEPER s'étoit propoſée, & qui étoit très-ſenſée; (*n*) Pourquoi, dit-il, un âcreté inſenſible produit-elle ſouvent tant de maux de nerfs, tandis que d'autres fois des âcretés corroſives n'en produiſent aucun? C'eſt qu'il y a des nerfs ſi délicats que le plus petit ſtimulus en trouble entierement les fonctions, & d'autres ſi peu mobiles que rien ne peut alterer leur marche. D'ailleurs il faut bien faire attention que la même cauſe d'irritation produit quelquefois des ſpaſmes, d'autres fois de la douleur, d'autres fois de la fiévre; quelques malades ſont plus ſujets à la fiévre, d'autres aux douleurs, d'autres aux ſpaſmes; mais il n'en eſt pas moins vrai que le même ſtimulus chez la même perſonne, peut produire ſucceſſivement ces trois effets; l'alternative ſurtout entre le ſpaſme & la douleur eſt très-fréquente. Il n'eſt donc pas douteux que les nerfs ont une fermeté ou une foibleſſe native, & que quand on reconnoit ce dernier état, un des

(*n*) *De morbis Capitis.* p. 540.

premiers ſoins de l'éducation doit être de le corriger, elle le peut, ſi elle eſt bien dirigée; au lieu qu'une mauvaiſe éducation l'augmente ſenſiblement, le donne même lorſqu'il n'exiſte pas & doit être miſe au rang des cauſes principales des maux de nerfs; mais comme les erreurs de l'éducation phyſique portent ſur l'abus des choſes non naturelles dont je parlerai dans les articles ſuivants, & dont les effets ſont d'autant plus marqués, qu'ils ont lieu ſur des ſujets plus jeunes, je me bornerai ici à quelques obſervations générales. La premiere, c'eſt que les vices du lait jettent ſouvent un germe de maux de nerfs que rien ne peut détruire; un lait âcre les tient à cet âge tendre dans un état d'irritation continuelle, qui nuit à leurs forces, & que rien ne peut reparer, ſi l'on n'y remédie pas d'abord; & le ſeul moyen efficace d'y remedier, ſi l'on s'en apperçoit à tems, c'eſt-à-dire avant que le tems du nourriſſage ſoit fini, c'eſt de donner à l'enfant un lait frais & le mieux choiſi poſſible, & de le faire nourrir plus longtems que l'on

n'auroit fait ſans cela. La ſéchereſſe & la rudeſſe de ſa peau, ſon peu de ſommeil, ſon inquiétude continuelle, ſont les caracteres qui annoncent un lait âcre & nuiſible; on peut auſſi l'inférer du peu d'avidité pour le ſein, & de la facilité avec laquelle on les accoutume à d'autres alimens. Au ſevrage, ils proſperent ſouvent beaucoup, ils peuvent devenir aſſez forts, & avoir les apparences d'être robuſtes, mais malgré ces apparences, à moins que les ſuites de l'éducation n'y ayent remédié, les nerfs en général, & ſur-tout ceux de l'eſtomach & des inteſtins reſteront toujours d'une très-grande ſenſibilité.

La ſeconde obſervation que je ferai, c'eſt que la grande quantité d'alimens, les alimens nourriſſans, gras, pateux, les appartemens & les habillemens chauds, l'habitude d'avoir la tête fort couverte, le peu d'action, donnent aux enfans une molleſſe de fibres, qui paroit d'abord réuſſir à merveille; ils grandiſſent, ils groſſiſſent, ils prennent de l'embonpoint, ils ont de belles couleurs, ils paroiſſent à merveille, mais toute cette ſtructure

peu consistante est sans durée, la nutrition a été abondante, mais peu ferme; les nerfs sont la partie qui a le plus souffert, & souvent à l'âge de sept ou huit ans, ces enfans tombent dans des maladies affreuses, combinées de putridité & de convulsions, qui paroissent particulieres à ce genre d'éducation; s'ils survivent, ils tombent à un âge plus avancé, dans les maux de nerfs les plus fâcheux; les femmes se fanent avec la plus grande facilité, & deviennent vaporeuses à leur premiere couche; les hommes sont hypocondres à vingt ans. Sans réunir toutes ces circonstances, il suffit de tenir les enfans trop au chaud, de les faire veiller trop tard, de les empêcher de prendre assez d'exercice, ou de leur faire craindre les variations de l'air, pour les disposer à une délicatesse de nerfs qui fera leur malheur dans la suite.

La troisieme remarque, c'est que la pernicieuse habitude de trop serrer les jeunes filles équivaut seule à toutes les autres erreurs de l'éducation; tous les organes digestifs comprimés & leur action affoiblie par la

reſpiration dérangent abſolument la nutrition ; il en réſulte une multitude de maux qui ſont étrangers à cet ouvrage, mais le plus marqué eſt une mobilité extrême dans le genre nerveux qui ſe développe principalement vers l'âge de quatorze ou quinze ans ; & améne à cette époque les foibleſſes, les défaillances, les étouffemens, l'inſomnie, les convulſions, la mélancolie, & un maraſme mortel au bout de quelques années (*o*). J'ai développé fort au long dans l'ouvrage ſur la *ſanté des gens de lettres*, le danger d'une application précoce, ainſi je n'entrerai ici dans aucun détail, & je me contenterai de faire remarquer que le trop d'application entraîne les mêmes maux ; la gêne même & la con-

(*o*) " Toutes les maladies de l'eſtomach, " la ceſſation totale & continue du flux " menſtruel avec toutes ſes ſuites, un air " bouffi, des éreſipelles, tous les maux " hyſtériques, évanouiſſements, mélancolie " profonde, accouchemens difficiles, & mê- " me quelquefois des apoplexies ſont la " ſuite de cette preſſion déraiſonnable. " ZIMMERMAN t. 2. p. 550. Voyez WINS- " LOW, PLATNER.

contrainte produiſent cet effet ; la liberté de l'enfance trop gênée amene l'ennui, & de l'ennui naiſſent l'inaction, le dégoût, la triſteſſe, les mauvaiſes digeſtions, une tranſpiration irréguliere, la formation des âcretés, tous les maux de nerfs. La dureté avec les enfants, cette ſéchereſſe, cette aigreur, ce ton d'autorité abſolue qui ont préſidé longtems à l'éducation, qui n'y préſident encore que trop dans pluſieurs maiſons où l'on croit qu'il eſt de la dignité paternelle de paroître froid & ſec, ſont une des cauſes de l'affoibliſſement du genre nerveux, & j'ai vû une malade abimée de vapeurs, qui étoit convaincue qu'elle ne les devoit qu'à l'émotion, la crainte & le chagrin continuels dans leſquels une belle-mere l'avoit tenue pendant pluſieurs années ; mais cette cauſe appartient proprement aux cauſes morales qui ne ſont pas l'objet de ce chapitre.

Le feu de la premiere jeuneſſe doit avoir ſon eſſort, & j'ai vû un grand nombre de femmes dont on ne pouvoit attribuer les maux de nerfs qu'à

ce qu'elles avoient été forcées de paroître grandes filles trop tôt.

§. 25. La crue trop prompte eſt encore une des cauſes les plus ordinaires des maux de nerfs ; cette nutrition trop rapide n'a point de fermeté ; les fibres reſtent toujours lâches ; les humeurs ne ſont pas ſuffiſamment élaborées, les fibres nerveuſes n'acquierent point le ton qu'elles devroient avoir, ni les eſprits animaux leur conſiſtance ; les muſcles conſervent trop d'irritabilité, & n'acquierent pas aſſez de denſité ; les ſujets reſtent toujours foibles, languiſſans ; leurs nerfs ſont très-mobiles ; & j'ai vû des jeunes perſonnes tomber par cette cauſe dans des états de convulſions, d'hyſtérie, d'hypocondrie les plus fâcheux ; le cœur eſt l'organe qui, dans ces cas là m'a parû le plus affecté ; & ces perſonnes ſont très-ſouvent en proye aux palpitations les plus incommodes ; toutes les fonctions ſe font foiblement, on tombe ſouvent dans le maraſme, & lors même que l'on ne ſuccombe pas, la ſanté s'en reſſent toute la vie. Une des perſonnes chez qui j'ai vû les maux de nerfs les plus

violens, eſt une dame allemande qui à douze ans avoit la hauteur d'un homme ordinaire, & un embompoint exceſſif; dans ces cas, les fibres des muſcles, des viſceres, des nerfs trop lâches, les fluides trop peu denſes & trop peu élaſtiques, le gluten trop irritable, auroient beſoin pour ſe rétablir d'une action du cœur & des vaiſſeaux plus forte; mais ces parties ſont également trop foibles, ainſi ce n'eſt preſque que de l'art que l'on doit attendre quelque choſe, & ſi l'art ſe trompe, les ſuites de ſes erreurs ſont terribles. Peut-être que les premiers dérangemens auroient été aiſés à guérir, ſi l'on avoit ſuivi une meilleure méthode, mais je ne ſais ſur quels principes on la traita par les ſaignées & par les purgatifs, la cauſe augmenta, les accidens devinrent plus graves, & la malade conſervera néceſſairement toute ſa vie une trop grande délicateſſe.

Les léſions conſiderables dans la conformation de la charpente oſſeuſe endommagent en général toutes les fonctions, & ſur-tout les fonctions vitales plus que les fonctions nerveu-

ſes ; cependant à la longue, le vice des fonctions entraine celui des nerfs; & j'ai vû des femmes conduites par cette cauſe à des maux de nerfs très-fâcheux, que les ſecours diététiques peuvent adoucir, mais dont il faut connoitre la cauſe premiere pour ne pas fatiguer les malades par des remedes inutiles, & qui continués longtems deviendroient nuiſibles. Je finirai cet article, en remarquant que toutes les erreurs dans les choſes non naturelles, dont je vais parler, ont des ſuites d'autant plus fâcheuſes que l'on y eſt expoſé plus jeune.

ARTICLE II.

Des mauvais effets de l'air.

§. 26. Tout ce que j'ai dit dans la premiere partie des effets funeſtes d'un air vénéneux, prouve combien l'air peut avoir d'influence ſur le genre nerveux; l'effet de ces différentes variations relativement à la peſanteur, à la chaleur, à la ſéchereſſe, aux exhalaiſons dont il peut être impregné, ont été appréciées par pluſieurs écri-

vains diététiques ; mais M. BERRYAT, Médecin à Auxerre, eſt le ſeul qui ait ſuivi pendant longtems l'effet de l'augmentation ou de la diminution du poids de l'air ſur les perſonnes attaquées de maux de nerfs, & ſur-tout ſur une jeune perſonne qui éprouvoit de très-violentes convulſions depuis dix ou douze ans, & il étoit parvenu à pouvoir aſſigner ſon état d'après la hauteur du baromètre (*p*). Sans avoir ſuivi des obſervations avec cette même attention, on remarque tous les jours qu'il y a des pays & des ſaiſons où les maux de nerfs ſont plus fréquens. Les climats d'une température ſéche plutôt chaude que froide, ſont en général très-favorables aux nerfs, & quoique quelquefois ces pays offrent les maladies nerveuſes les plus effrayantes, cependant à l'ordinaire les nerfs y ſont fermes, peu délicats, la mobilité rare; tel eſt l'état de la plûpart des pays qui ſont dans la Zone tempérée, au midi duquarante-cinquieme degré ; ſi ſous cette lattitude, on trouve quelques endroits où ils ſoyent

(*p*) *Mémoires préſentés*. t. 2. p. 456.

plus fréquens, il faut en chercher la cauſe dans quelque circonſtance particuliere à ce canton. On trouve des maladies de nerfs horribles dans quelques endroits de la Zone torride, qui ſont tout à la fois très-humides, & très-chauds, & où la fibre eſt par là même lâche, où les humeurs ſont extrêmement âcres, & où elles ſe raréfient quelquefois tout-à-coup très-fortement. Les climats très-froids donnent à la fibre une fermeté & aux humeurs une denſité qui fait que les maux de nerfs n'y ſont jamais que les effets de quelque cauſe accidentelle; mais la vraie patrie de la délicateſſe du genre nerveux, eſt entre le quarante-cinquieme & le cinquante-cinquieme degré de latitude; & dans cet eſpace, ils ſont plus fréquens, à proportion que différentes circonſtances concourent plus ou moins à aider les effets de l'air qui eſt très-diſſemblable dans ces différens endroits. M. HUXAM a vu que les ſaiſons humides les occaſionnoient (*q*), & ſans doute, l'humidité, & ſur-tout l'humidité jointe à la chaleur ſont les

(*q*) Obſervat. t. I. p. 47.

diſpoſitions de l'air qui agiſſent le plus, comme cauſes prédiſpoſantes. MM. BISSET & LIND ont donné là deſſus l'un & l'autre de très-belles obſervations (*r*) cependant la chaleur eſt auſſi une cauſe occaſionnelle. Un obſervateur exact & véridique remarqua que pendant l'été de 1706 qui fut d'une chaleur exceſſive, pluſieurs perſonnes qui n'avoient jamais eû de vapeurs, en furent attaquées, & celles qui y étoient ſujettes en furent beaucoup plus travaillées (*s*). M. ZIMMERMAN a ſouvent obſervé que pendant les grandes chaleurs, les perſonnes vaporeuſes tombent, ſans aucune autre cauſe, dans de grandes foibleſſes, des évanouiſſemens fréquens, des convulſions, des diarrhées qui ne finiſſent que quand le tems ſe raffraichit (*t*). M. DODART avoit vû un jeune homme qui perdoit toutes ſes idées, & tomboit dans l'imbécilité, quand il faiſoit chaud (*u*). Les

(*r*) BISSET *Medical conſtitut. of Great Britain.* p. 15. 16. 127. 130. LIND *on diſeaſes of hot climates.* p. 170. 258. &c.

(*s*) VIRIDET, *Traité des vapeurs.* p. 48.

(*t*) Exper. t. 2. p. 148.

(*u*) Mémoires de l'Académie des Sciences.

grandes chaleurs de l'été, & en été le milieu du jour ſont fâcheux pour les femmes qui ont les nerfs très-délicats, ſur-tout ſi elles ont en même tems la fibre molle; elles voudroient retrancher deux ou trois mois de l'année, ou au moins dans ces trois mois ſept ou huit heures par jour : depuis les neuf ou dix heures du matin juſques à cinq du ſoir, ſans force, étouffantes, angoiſſées, triſtes, inquiétes; elles ne ſe lévent que pour déſirer d'être à la fin du jour. Si dans ces circonſtances, il ſurvient un vent du nord, il leur rend la vie & le bonheur; celui du midi chargé de parties humides & chaudes, détruit toutes leurs forces & les met au déſeſpoir : leur poulx qui, du reſte eſt preſque toujours d'un huitieme plus vite en été qu'en hyver, eſt vite, petit & ſouvent irrégulier; aux approches d'un orage un peu fort, elles ont une vraie fievre nerveuſe; il eſt bien certain que l'état de l'atmoſphere dans ces momens peut agir ſur des nerfs même qui ne ſont pas exceſſivement délicats, & j'ai vû très-ſouvent un homme bien portant, & qui aſſurément ne craint pas les tonneres

me les annoncer vingt-quatre heures à l'avance par des palpitations qui ne l'ont jamais trompé ; on a déjà vû toutes les influences du ſirocco ; & il eſt aiſé de comprendre qu'une conſtitution de l'air qui peut faire périr en quelques heures les feuilles des arbres, corrompre les viandes, gâter le lait, doit être capable de ſtimuler bien puiſſamment le genre nerveux. Pendant les grandes chaleurs, les accès d'épilepſie ſont ordinairement plus fréquens.

Mais le froid eſt auſſi ſouvent une cauſe occaſionnelle très-forte ; HIPPOCRATE a déjà vû que le froid appliqué aux nerfs nuds dans les playes & dans les ulceres leur nuiſoit, & pouvoit produire des convulſions (*x*) ; GALIEN a auſſi vû le froid produire l'apoplexie

(*x*) *Aphor.* l. 5. aph. 17. 18. 19. 20. & ailleurs. CELSE l. I. ch. 2. C'eſt d'après cette idée ſans doute qu'un habile chirurgien de Cologne, il y a près de deux cents ans, faiſoit tenir ſous les playes & les ulceres pendant le panſement un réchaud plein de braiſe, méthode dont FABRI de *Hilden* qui avoit été ſon éléve, a vû lui-même les excellents effets ; qui a été rappellée de

& toutes les eſpeces de *tetanos* (*y*). On le remarque ſouvent en Angleterre ; on a vû dans le nord de l'Allemagne, le ſpaſme de la machoire, de violentes convulſions, l'emproſtotonos en être la ſuite (*z*) ; & il régne quelquefois tout-à-coup dans le Malabar un vent exceſſivement froid, dont on ne peut pas même ſe défendre dans les maiſons, & qui occaſionne de violentes convulſions. (*a*) Mais c'eſt ſur-tout chez les perſonnes, qui ſans avoir la fibre lâche, ont une grande délicateſſe dans le genre nerveux, les humeurs âcres, la peau très-ſenſible, que les effets du froid ſont pernicieux ; il arrête la tranſpiration, & le ſpaſme des nerfs cutanés ſe communiquant à tous les autres, toutes les fonctions ſouffrent, la reſpiration eſt gênée, l'eſtomach ſe ſerre & ne digere plus ; la ſécrétion

tems en tems, & derniérement dans quelques hôpitaux françois.

(*y*) *De morborum differentiis*, ch. 5. chant. t. 7. p. 6.

(*z*) MARX *de ſpaſmis*. §. 29.

(*a*) CARTHEUSER *de morbis endemicis*. p. 181.

de la bile s'arrête, les régles ſont retardées; ſi elles fluent, elles ſe ſuppriment, le ſommeil ſe perd, on éprouve un mal-aiſe, on pourroit dire, de la douleur dans tout ſon corps; & ces mêmes perſonnes ſe portent parfaitement bien à l'époque de ces grandes chaleurs qui tuent celles dont la délicateſſe du genre nerveux ne tient qu'à la foibleſſe de la fibre. Il y a beaucoup de femmes dans ce cas, qui pour ne pas ſouffrir ſont obligées de ſe renfermer dans les appartemens pendant quatre mois de l'année, & qui malgré cette précaution, ne ſe mettent point entiérement à l'abri des effets du froid. M. ZIMMERMAN a vû une femme vaporeuſe âgée de ſoixante trois ans qui, après s'être refroidie les bras, prit ſubitement des ſpaſmes ſi affreux dans tout le corps, qu'il lui paroiſſoit qu'on lui arrachoit tout-à-la fois toutes ſes chairs & tous ſes membres; elle avoit en même tems des douleurs ſi affreuſes dans l'eſtomach & les inteſtins, que malgré ſa fermeté, elle ſe tordoit dans ſon lit comme un ver, (*b*) & j'ai vû ſouvent un homme âgé

(*b*) *Expérience* t. 2. p. 156. 15 17.

& qui avoit les nerfs délicats, à qui le froid de pieds donnoit conſtamment une eſpece de ſpaſme cutané, qui gagnant avec un ſentiment de froid & de mal-aiſe juſques au ſommet de la tête, redeſcendoit ſur le front, & lui obſcurciſſoit conſiderablement la vue, juſques-à-ce qu'il fût rechauffé. VIRIDET avoit obſervé que l'hypocondrie étoit très-fréquente, ſur-tout en hyver, ſur les hautes montagnes de ce canton : il en vit plus de trente dans un ſeul hyver à Geſſenay ; " pluſieurs, dit-il, étoient „ tourmentés de ſpaſmes affreux qui „ devinrent même mortels ; " c'étoit principalement parmi ceux qui n'étoient pas natifs de cet endroit, & qui étoient par là même plus affectés par la vivacité de ce climat, où l'air, dit-il, eſt chargé de tant d'acides ; & il ajoute une autre raiſon très-ſenſée & très-importante ; ceux du pays auroient le même ſort, ſi par le lait, les hordeats & les avenats, ils n'enveloppoient ces puiſſans acides. (*c*) C'eſt une obſervation faite depuis long-

(c) *Traité des vapeurs.* p. 184.

tems, & vérifiée tous les jours, que dans les grands froids, les perſonnes qui ont les nerfs très-délicats, quelquefois même tous les malades, ne peuvent pas dormir.

Les influences de l'air ſe font ſouvent ſentir évidemment aux nerfs dans les tems des épidémies ; on a obſervé dans les hôpitaux beaucoup plus de maladies convulſives dans un tems que dans un autre ; & M. WERLHOFF remarque avec étonnement que dans le ſeul mois de mai de l'an 1733, il vit huit femmes attaquées, pour la premiere fois, d'une mélancolie hyſtérique, accompagnée de délire, (*d*), ce qui ne pouvoit dépendre que d'un vice dans l'air. J'ai vû en 1765, dans le tems que nous avions une épidémie nombreuſe de maladies putrides, qu'il y eut beaucoup plus de convulſions, de vapeurs, de paralyſies que dans tout autre tems ; VILLIS & SYDENHAM avoient déjà obſervé des fievres épidemiques qui attaquoient principalement les fonctions des nerfs, & ça été un des caracteres eſſentiels

(*d*) *Commerc. litterar.* p. 184.

de celle qui a régné ici pendant le printems & l'été de 1776. Son premier caractere a été d'attaquer principalement les jeunes gens depuis l'âge de quatre ans juſques à celui de vingt ; le ſecond étoit d'affecter ſinguliérement leurs nerfs ; avec une fievre très-modérée, pluſieurs rêvoient aſſez continûment, mais foiblement ; chez d'autres, ſans rêveries marquées, la façon de penſer étoit ſi changée, qu'ils étoient ſinguliers, triſtes, oublieux, apathiques, vaporeux ; pluſieurs ont eû des rêveries très-fortes, très-ſoutenues qui ont duré longtems après la fievre ; dans le même tems pluſieurs autres perſonnes ſont tombées dans un état de rêveries preſque ſans fievre, qui n'en étoit que plus fâcheux ; enfin un troiſieme caractere qui rapprochoit encore cette fievre des maux de nerfs, c'eſt qu'elle ne ſoutenoit preſque aucun remede violent, elle ne vouloit que le traitement le plus doux, &, comme dans l'épidémie de SYDENHAM, ſes ſuites ne ſe diſſipoient parfaitement que quand on quittoit les remedes.

ARTICLE III.

Des alimens & des boiſſons.

§. 27. Les erreurs dans l'uſage des alimens, excepté dans l'enfance, ne ſont une cauſe prédiſpoſante des maux de nerfs, qu'autant que par des erreurs réiterées, ſur-tout dans la quantité, on vient à ruiner l'eſtomach, & à détruire entierement la faculté digeſtive; on tombe alors dans les maux de nerfs, parce que l'on ne digere plus. Mais s'il n'y a pas d'aliment uſuel dont un uſage modéré diſpoſe aux maux de nerfs, il y a quelques alimens qui affectent très-facilement les nerfs délicats, & quelquefois même les nerfs les plus forts; j'ai vu un grand nombre de femmes à vapeur que le perſil met dans un état ſi violent qu'on les croiroit preſqu'empoiſonnées; & l'on trouve dans le journal de médecine (*e*) l'hiſtoire d'un cas dans lequel cette plante occaſionna des convulſions. Les fraiſes & les écreviſſes ſont deux autres alimens qui

(*e*) Tom. 23. p. 145.

produiſent cet effet ſur un aſſez grand nombre de gens; & chez tous ceux qu'elles incommodent, elles occaſionnent preſque les mêmes ſymptômes eſſentiels, qui ſont une grande angoiſſe dans l'eſtomach, & une ébullition plus ou moins abondante, plus ou moins générale, & accompagnée de démangeaiſons quelquefois inſupportables. M. *Van* SWIETEN a vû les yeux d'écreviſſes même produire cet effet, & l'explication qu'il en donne ſert à expliquer tous les faits de cette eſpece. Feu M. VIRIDET, ce ſage praticien de Morges à qui l'on doit deux ouvrages trop peu connus, & qui ſont pleins d'obſervations pratiques utiles, a vû les bouillons d'écreviſſes produire des effets très-irritans (*f*). Les moules produiſent auſſi ſouvent des effets ſemblables & même très-graves, mais

(*f*) *Diſſertation ſur les vapeurs.* 12. Yverdon 1726. p. 179. une femme à qui il avoit donné une dragme de yeux d'écreviſſes fut pendant la nuit dans la tenſion de toutes les parties de ſon corps; j'ai connu deux hommes qui pouvoient manger des écreviſſes, mais la ſoupe aux écreviſſes les incommodoit extrêmement.

comme il eſt très-vraiſemblable que ce n'eſt que les moules malades, on doit les regarder alors comme un poiſon, & non pas comme un aliment. RIEDLIN parle de deux hommes à l'un deſquels l'uſage des corneilles donnoit un ſpaſme dans les pieds (*g*), & celui des alouettes donnoit à l'autre un ſpaſme dans les bras (*h*). J'ai vû une femme chez qui les fraiſes n'ont produit un mauvais effet qu'un ſeul été, qui ſuivit une maladie catharrale aſſez légere, mais qui lui avoit laiſſé le genre nerveux fort affecté ; toutes les fois qu'elle en mangea, elle éprouva tous les mal-aiſes d'un accès de vapeur. VIRIDET a été témoin d'un fait qui mérite d'être rapporté; quatre ſœurs qui aimoient paſſionnément ce fruit & qui en avoient mangé ſans aucun inconvénient juſques à l'âge de puberté, en furent depuis lors très-incommodées ; elles appercevoient une grande démangeaiſon au goſier, & par-tout le corps ; après cet accident qui leur étoit com.

(*g*) *Lin. Medic. ann.* prim. p. 30.
(*h*) *Iter medicum.* p. 17.

mun, l'ainée tomboit dans un assoupissement accablant; la puînée étoit saisie d'une érésypelle par tout le corps; la troisieme avoit un bruit d'oreille qui finissoit par un autre semblable à celui d'une montre quand la chaîne rompt; tout le corps de la quatrieme s'enfloit, & elle restoit dans cet état pendant plus de trente heures; chez ses sœurs il ne duroit que dix ou douze (*i*).

Ces cas sont rares & dépendent d'un petit nombre d'alimens qu'il est aisé d'éviter, mais quand une fois les nerfs sont affectés, & sur-tout quand la délicatesse de ceux de l'estomach est parvenue à un certain degré, tous les alimens peuvent devenir la cause occasionnelle la plus fréquente de leurs dérangemens, soit par leur quantité, soit par leur qualité; cette sensibilité des nerfs de l'estomach est quelquefois portée au point que le repas le plus léger, le plus simple, a les effets les plus violens & les plus douloureux, pour peu qu'il se trouve au dessus des forces digestives; le travail qu'éprouve l'estomach

(*i*) *Traité du bon chile.* t. I. p. 142.

devient un foyer d'irritation pour tout le genre nerveux ; on étouffe, on évanouit, on eſt tout à la fois dans l'aſſoupiſſement le plus angoiſſant, & dans l'impoſſibilité de dormir ; le ſpaſme même peut aller juſques à donner toutes les apparences d'une apoplexie ; je connois un homme dans la fleur de l'âge, qui a les nerfs délicats, & qui a été ſujet pendant quelques années à un aſthme convulſif qui, dès qu'il a un peu trop mangé, eſt exceſſivement mal à ſon aiſe, inquiet, ſilentieux, & colere. Quand l'eſtomach eſt ſi délicat, il n'y a qu'un très-petit nombre d'alimens qui ſoient tolérables, tous les autres incommodent ; & en général ce ſont ceux qui ſont ou flatueux ou acides qui ſont les plus dangereux ; dans le premier genre, les ſimples haricots ſont ceux qui incommodent le plus, & j'ai vû pluſieurs fois qu'ils occaſionnoient un accès de vapeur avec une angoiſſe, une triſteſſe, & des larmes intariſſables ; les fruits comme flatueux & comme acides deviennent également irritans, & j'ai pluſieurs exemples de femmes qui ne pouvoient ſoutenir d'autre légume que les pom-

mes de terre (*k*), ce farineux doux, peu ſavoureux, il eſt vrai, mais très-digeſtible, & qui eſt de tous les légumes celui dont on peut généralement manger la plus grande quantité, ſans en reſſentir aucune incommodité. La polente, qui eſt la farine du mays, ou bled de Turquie, eſt encore un farineux doux, digeſtible, & qui eſt ſouvent une reſſource pour des perſonnes dont l'eſtomach ſenſible ſe refuſe à preſque tous les alimens ; mais elle doit être fraiche ; conſervée plus de quelques ſemaines, elle prend une âcreté qui la rend moins agréable & moins ſaine. Il faut rappeller ici une obſervation importante faite par un très-bon obſervateur (*l*), c'eſt que l'action des nerfs eſt bien moins marquée chez les peuples qui vivent de farineux ; cette obſervation nous fournit cette conſéquence bien ſimple, c'eſt qu'en général les farineux ſeront indiqués toutes les fois que l'action des nerfs eſt trop vive.

Le mouton eſt pour d'autres le mets

(*k*) *Solanum tuberoſum.*

(*l*) M. BOMARE Dic. d'h. n. art. farine.

le plus convenable ; & il faut faire attention que ſouvent les alimens trop délicats, trop légers, les bouillons, les alimens aqueux ſont nuiſibles, quand les fibres de l'eſtomac ſont déjà trop molles, ſes muſcles trop irritables, ſes nerfs irrités par quelque humeur trop âcre : les alimens ſolides, réſiſtans, quelquefois même gras & preſque indigeſtes pour des eſtomacs ordinaires, ſont ceux que ces eſtomacs digerent le mieux ; j'ai fait vivre une femme, dont les nerfs étoient naturellement fort délicats, & dont ceux de l'eſtomac avoient acquis une délicateſſe telle que tous les alimens & ſurtout ceux qu'on appelle les plus légers, qu'elle avoit tous eſſayés, la faiſoient ſouffrir conſidérablement, & qu'elle les rendoit tous, en lui conſeillant de ne vivre que de croutes dorées & de pâté froid ; elle ne prit rien d'autres pendant quatre mois, & elle put enſuite y joindre l'uſage des fruits. Ch. PISON avoit dèjà très-bien vû que dans pluſieurs cas de mobilité, les mets délicats, les bouillons, les alimens aqueux étoient nuiſibles, & qu'un régime ſec

étoit plus convenable (*m*) ; mais on avoit enſuite donné trop d'extenſion à ce conſeil, en voulant, d'après le ſyſtême que tout étoit atonie, réduire toutes les perſonnes qui ont le genre nerveux délicat à un régime ſec, ſans faire attention que dans un autre endroit, ce même PISON, trop éclairé pour admettre des régles générales, défendoit la viande, les œufs, le vin, & tous les ſtimulants (*n*). D'autres circonſtances exigent d'autres alimens ; j'ai ſoigné une jeune perſonne dont la mobilité étoit portée preſqu'au plus haut degré, & qui ne pouvoit pas manger une ſeule bouchée de viande, ni boire une demi-taſſe de bouillon, qu'elle n'éprouvât une toux & une oppreſſion qui la mettoient dans un état violent ; les alimens végétaux, ſurtout les farineux cuits avec du lait la fatiguoient moins ; & j'ai été obligé de tenir pendant neuf mois une femme de la plus grande mobilité, & dont j'aurai occaſion de reparler, qui avoit en même tems beaucoup d'obſtructions & pour qui je crai-

(*m*) *De morb. a coll. ſeroſ.* p. 163.
(*n*) Ib. 330.

gnois un ulcere à la matrice, au lait d'aneſſe & aux fruits fondans pour toute nourriture; elle n'en ſoutenoit aucune autre ſans éprouver des étouffemens convulſifs, & ſa ſeule boiſſon étoit l'eau fraiche. J'ai connu un malade dont les nerfs de l'eſtomach & des inteſtins avoient acquis une telle ſenſibilité par des remedes violens, que tous les alimens lui occaſionnant les plus vives douleurs, il fut obligé après une multitude d'eſſais de ſe reduire à vivre pendant nombre d'années d'un peu de pain ſans ſel, de bouillon de tripes, & de courge ſimplement bouillie à l'eau & auſſi ſans ſel; tout autre aliment, toute autre boiſſon que l'eau, étoit un ſtimulus qui lui donnoit des douleurs & de l'angoiſſe; dans pluſieurs cas, le lait eſt le ſeul aliment que les nerfs puiſſent ſoutenir, & l'on verra ailleurs que s'il eſt quelquefois l'aliment le plus convenable, il eſt auſſi ſouvent le meilleur remede.

§. 28. Les ſucreries ſont un des alimens les moins convenables dans les cas de mobilité, & FORESTUS cet habile obſervateur Hollandois, l'un des hommes auxquels la pratique doit le

plus, a vû une femme à qui elles donnoient toujours un accès de vapeur (*o*). C'eſt dans ces circonſtances d'extrême ſenſibilité que l'on ſe laiſſe quelquefois aller à deux uſages qui ſont tous deux très-fâcheux ; l'un c'eſt de ſe reduire à ne vivre que de bouillon très-fort qui, dans le moment même ranime, & fait quelquefois moins ſouffrir que d'autres alimens, mais dont l'effet conſtant eſt d'augmenter au bout de quelque tems l'irritabilité & la foibleſſe ; l'autre, c'eſt de ſoulager ces mal-aiſes ſi fréquens après le repas, par des liqueurs ou des élixirs chauds, qui pendant quelque tems donnent un bien-être momentané, mais aggravent preſque toujours le fond du mal.

Parmi les alimens qui nuiſent au genre nerveux, il faut néceſſairement placer l'ergot ou bled cornu, qui a été ſouvent cauſe épidémique des maladies nerveuſes les plus graves, que j'ai décrites avec ſoin dans un petit ouvrage imprimé il y a ſeize ans, & qui ſe trouvera dans le chapitre 23 de cet ouvrage.

Des

(*o*) Lib. 28. Obſ. 28.

Des boiſſons.

§. 29. Il n'en eſt pas des boiſſons comme des alimens ; elles ſont non-ſeulement fréquemment cauſes occaſionnelles, mais auſſi cauſes prédiſpoſantes. L'abus du vin dont l'effet eſt de produire une tenſion dans les vaiſſeaux du cerveau, le dérangement des facultés & des ſens, le vertige, le tremblement, la foibleſſe de tous les muſcles, conduit néceſſairement aux maux de nerfs & ſur-tout au tremblement, à la paralyſie, à l'hypocondrie, quand on ne vient à en faire excès que peu-à-peu ; mais ſi on ſe livre à ces excès tout-à-coup, il en réſulte des épilepſies, des manies, des convulſions de toute eſpece. On peut enviſager l'état d'un homme yvre comme une apoplexie, dont la cauſe paſſagere & mobile ſe diſſipe entierement au bout de quelques heures ; auſſi elle ne laiſſe pas d'abord des ſuites fâcheuſes ; mais à la longue les nerfs perdent toute leur force, les eſprits animaux toute leur énergie ; les vaiſſeaux du cerveau quoique les plus fins de tous, ſont dans le même état que les plus conſidera-

bles, comme eux ils passent de l'état de ditension à celui de relâchement ; ils tombent à la fin dans une totale atonie, & les liquides devenus d'abord visqueux, tombent ensuite dans une totale dissolution ; & cet état de foiblesse laisse dans l'abattement, la tristesse, les vapeurs les plus angoissantes. Quand il a été souvent repété, les vaisseaux ne peuvent plus recouvrer leur ton sans secours, & le buveur reste anéanti jusques à ce qu'il ait repris du vin ou des cordiaux plus chauds; l'effet même rend la réitération de sa cause nécessaire, & rien n'est plus triste& plus fâcheux que l'état d'un homme qui s'est abruti par le vin (*p*); mais avant que d'en être à ce point, & heureusement il n'est plus commun aujourd'hui d'y arriver, on peut éprouver par un excès même peu considérable de cette liqueur tous les maux de nerfs. J'ai connu plusieurs hommes qu'un léger excès en boisson le soir, jette le lendemain dans la foiblesse,

(*p*) M. VAN SWIETEN a donné un tableau très-exact de l'état des yvrognes de profession, *aphor.* 629.

la puſillanimité, le déſeſpoir & les pleurs d'une femme hyſtérique. La belle obſervation de M. GAUBIUS qui parle d'une femme que la boiſſon des liqueurs jettoit dans un déſeſpoir affreux, ſans aucune autre marque de rêverie, ce qui rendoit la découverte de la cauſe très-difficile, ſe préſente à tous les Médecins; & je connois un ouvrier qui n'a d'autre rêverie que celle de ſe croire meurtrier & pourſuivi, & de vouloir abſolument ſe ſauver par les fenêtres. Il eſt donc certain que l'excès du vin peut donner tous les maux de nerfs aux perſonnes même les moins faites pour en avoir; mais ces premiers maux de nerfs ſe diſſipent avec l'action du vin; ce n'eſt qu'en la réitérant ſouvent qu'elle vicie abſolument tout le genre nerveux, & les maladies qui en réſultent ſont d'une opiniâtreté qui ne réſiſte que trop ſouvent aux remedes les plus appropriés. Je dois ajouter qu'indépendamment de ſon action immédiate ſur le cerveau, le vin devient cauſe de maux de nerfs, en détruiſant totalement les digeſtions

qui périſſent toujours au bout de quelques années de boiſſon.

§. 30. Quand la mobilité eſt une fois établie, le vin eſt une des cauſes occaſionnelles les plus ordinaires & les plus ſures; & je n'ai pû parvenir à guérir un très grand nombre de femmes, & même d'hommes, qu'en leur défendant abſolument cette boiſſon. Cette réflexion tous les jours rebatue, que l'on a l'eſtomac foible, & qu'il faut du vin pour le fortifier, eſt une idée preſque conſtamment fauſſe; l'eau eſt beaucoup plus digeſtive, le vin ne l'eſt que très-rarement, & ſeulement dans certains cas comme remede; & au bout de très-peu de jours, toutes ces perſonnes qui avoient craint d'abandonner le vin, digérent beaucoup mieux, ſouffrent moins, ont plus d'appétit, & recouvrent la gayeté & le ſommeil.

Dès que les nerfs ſont parvenus à un certain degré de délicateſſe, le vin les irrite preſque toujours, & cela d'autant plus ſurement, que comme ceux de l'eſtomac ſont ordinairement ceux qui en ont le plus, l'irritant ſe trouve appliqué ſur la partie foible;

quelquefois il irrite ſur le champ ; & j'ai connu une femme à qui le quart d'un verre de vin de Cheres donne des étouffemens effrayants ; d'autres fois il n'irrite qu'après s'être aigri, mais alors ſes effets irritans n'en ſont que plus durables, parce que cette diſpoſition à la fermentation acide s'efface très-lentement. Les vins trop ſpiritueux occaſionnent la premiere eſpece d'irritation ; les vins aceſcents produiſent la ſeconde. Ceux qui nuiſent le moins ſont les vins d'Alicante, les vrais muſcats de France, & ceux de Grèce & de Syracuſe ; mais en général, excepté dans les cas où l'on a beſoin d'un cordial prompt, & où il faut l'employer comme remede du moment ; & dans ceux où l'atonie eſt la cauſe premiere du mal, & où il y a dans l'eſtomac plus de foibleſſe que de mobilité, les perſonnes ſujettes aux maux de nerfs doivent renoncer entiérement à l'uſage ordinaire du vin. PISON le défendoit comme très-contraire (*q*) ; MANDEVILLE a très-bien remarqué

(*q*) Ibid. p. 164. Ailleurs il l'appelle un poiſon. p. 154.

que s'il faiſoit quelquefois du bien dans les cas de maux de nerfs, ce n'étoit qu'à ceux qui n'en faiſoient point un uſage ordinaire (*r*); & M. LINCH (*s*) remarque que les acides étant une des premieres cauſes de ces maux, il faut néceſſairement pour les guérir renoncer au vin. On trouve dans un ouvrage moderne une obſervation bien propre à démontrer ſes effets irritants ; j'ai connu, dit l'Auteur, un homme qui, s'il en buvoit le matin à ſon déjeuner, ne pouvoit faire de longues courſes ſans être fatigué ; il éprouvoit un ſerrement dans les entrailles & des laſſitudes dans les jambes ; il devenoit jaune au point de faire croire qu'il regorgeoit de bile : il ſubſtitua le lait au vin, il en devint plus agile & plus fort, c'eſt-à-dire qu'il faiſoit de très-longues courſes ſans en être fatigué ; ſes entrailles avoient le jeu plus libre, il n'y avoit plus ni ſerrement, ni flatuoſité (*t*). HOFFMANN

(*r*) Ibid. p. 375.
(*s*) LINCH. p. 237.
(*t*) *Traité des principaux objets de mé-*

faiſoit même quitter la biere pour ne boire que de l'eau (*u*); cependant la biere, ſi elle eſt aſſez forte pour n'être pas flatueuſe & relâchante, eſt une boiſſon douce, nourriſſante, fortifiante, dont pluſieurs perſonnes qui ont le genre nerveux très-délicat & que le vin irrite, ſe trouvent très-bien, & qui en général doit toujours être préférée au vin.

§. 31. Les liqueurs ont les inconvéniens du vin, comme ſpiritueux, & comme deſtructives des digeſtions; mais elles n'ont pas l'inconvénient de s'aigrir comme le vin, & quelques perſonnes dont la fibre très-lâche exige habituellement une boiſſon plus tonique que l'eau & à qui le vin donne des aigreurs, ſe ſont quelquefois bien trouvées de mettre dans leur eau quelques goutes d'une liqueur agréable; & dans ces cas, c'eſt l'eau de canelle qu'il faut préférer.

§. 32. Les eaux chaudes de la nature du thé, c'eſt-à-dire les infuſions

decine. par M. ROBERT. 12. 1766. t. 2. p. 65.

(*u*) Obſ. 5.

chaudes de fleurs ou d'herbes ſont aſſurément une des principales cauſes de la plus grande fréquence des maux de nerfs ; cette manie avoit été portée à la fin du ſiecle paſſé, & les cinquante premieres années de celui-ci à un excès qui étoit véritablement deſtructif. Cette quantité d'eau chaude ruinoit les digeſtions, ſoit en affoibliſſant l'action des fibres qu'elle relâche, ſoit en affoibliſſant l'action des ſucs digeſtifs, de quelque eſpece qu'ils ſoyent, qui trop délayés n'ont plus la même efficace ; portée dans les inteſtins, elle a les mêmes inconvéniens ; le chile trop aqueux affoiblit auſſi l'action de tous les vaiſſeaux & donne un ſang trop fluide, trop peu travaillé ; toutes les ſécrétions s'en reſſentent ; le cerveau dont les vaiſſeaux ſont naturellement lâches s'en reſſent plus que les autres ; les eſprits animaux n'ont plus les mêmes qualités ; ainſi l'action du ſenſorium eſt altérée, le mouvement des eſprits animaux ſe trouve par là affoibli ou vicié, & les eſprits animaux ſont moins propres à leur office. Le déſordre des digeſtions allant en augmentant, tous les accidens croiſ-

ſent par cette ſeule cauſe. Un ſecond inconvénient tout auſſi grand, c'eſt que l'eau chaude détruit cette fine mucoſité qui tapiſſe l'œſophage, l'eſtomac, les inteſtins, tous les vaiſſeaux, & qui affoiblit l'impreſſion de tous les alimens & de toutes les boiſſons ſur l'eſtomac, du chile ſur les inteſtins, du ſang ſur les vaiſſeaux, & de toutes les humeurs ſur les organes qui les ſéparent, & ſur les reſervoirs qui les conſervent; de là il réſulte que tout ce qui n'étoit qu'un ſtimulus doux, deſtiné à animer l'action des organes, devient un irritant qui produit la douleur, la mobilité, le dérangement de toutes les fonctions, les convulſions, le ſpaſme, le tremblement & la paralyſie qui ſont ſi ſouvent la ſuite du ſpaſme; les humeurs mal préparées ſont âcres; les nerfs par-tout dépouillés ſont trop ſenſibles; les fibres muſculaires par une ſuite du vice du gluten, & parce qu'elles ſont auſſi trop à nud, ſont trop irritables; ainſi il y a irritation & par là même douleur, ſur-tout à l'eſtomac, mal-aiſe, angoiſſe, foibleſſe, inſomnie, maigreur, mobilité,

petite fievre, humeur, triſteſſe, urine exceſſive, ſueurs trop aiſées, diarrhée, ou conſtipation, pertes blanches; & ſucceſſivement, ſi le mal eſt porté à ſon comble, tous les maux de nerfs & tous ceux enſuite du relâchement des fibres.

§. 33. Tous ces inconvéniens attachés à la ſimple boiſſon de l'eau chaude, ſont ou augmentés ou diminués par la nature des fleurs ou des herbes infuſées; celles qui ſont un peu mucilagineuſes, telles que le tilleul, les violettes, diminuent l'effet diſſolvant, & la deſtruction du mucus; il en réſultera donc moins d'irritation & de maux de nerfs; celles qui ſont aromatiques, telles que la méliſſe, la ſauge, n'entraineront pas auſſi promptement l'affoibliſſement des digeſtions, & l'atonie de tous les vaiſſeaux; ainſi en connoiſſant les principes de chaque plante, on peut toujours apprécier le réſultat de ſes effets, quand elle eſt noyée dans beaucoup d'eau chaude; mais de toutes ces boiſſons, celle dont on fait le plus d'uſage, celle qui a introduit l'abus, celle qui le ſoutient en beaucoup d'endroits, c'eſt le thé, dont j'ai apprécié les effets ailleurs,

& qui n'étant ni mucilagineux, ni aromatique, eſt certainement le plus nuiſible. Si on corrige l'effet relâchant en le chargeant beaucoup, ce qui le rend véritablement aſtringent, ou augmente ſon effet corroſif, dont les ſuites ſont encore plus fâcheuſes, & l'on a une obſervation qui prouve que le thé eſt nuiſible aux nerfs par lui même, indépendamment de toute eau chaude; une jeune fille de douze ans très-bien portante, perdit aſſez promptement l'appétit, devint pâle, languiſſante, les muſcles du viſage du côté gauche devinrent paralitiques, & ſa langue commençoit à s'embarraſſer; après les recherches les plus exactes, il fut verifié que tous ces accidens dépendoient d'une aſſez grande quantité de thé qu'elle avoit mangé pendant ſix ſemaiues; & ils céderent à la ceſſation de la cauſe, & à quelques remedes. M. ANDRÉE, célébre Médecin à Londres, à qui l'on doit cette obſervation, eſt perſuadé qu'un plus long uſage auroit détruit abſolument ſa conſtitution; il ne craint pas d'affirmer que ſon uſage eſt une des principales cauſes des tremblemens, des vertiges,

des insomnies, des paralisies, & de tous les accidens hystériques & hypocondriaques si fréquens à Londres (*x*).

§. 34. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs du caffé, qui est en général moins cause prédispoſante que cause occasionnelle, & de toutes les eaux chaudes, il n'y en a aucune qui ne puisse le devenir, dès que les nerfs de l'estomac sont devenus très-mobiles; une tasse de thé donne à plusieurs femmes hystériques, à des hommes hypocondres, un mal-aise, une anxieté, des baillemens, des étouffements extrêmement forts; le caffé donne une agitation générale, des palpitations, & quelquefois une tristesse profonde & un vrai déseſpoir, effet diamétralement oppoſé à celui qu'il produit souvent, quand pris après le repas, il aide l'estomac à se débarrasser plus promptement du travail de la digestion, & dissipe la pesanteur, l'engourdissement, le mal-aise, l'espece d'ennui qui en étoit la suite. M. VIRIDET parle d'un Médecin qui s'étant livré à cet usage, éprouva longtems des

(*x*) *Coses of the epilepsy histeries fits. &c.* p. 248.

ſpaſmes dangereux, & d'une femme qui tomba dans un dégoût tel qu'elle ne pouvoit preſque plus prendre autre choſe; ſans maladie, ſon poulx devint plus petit, puis intermittent, ſon cœur ſe ſerra, & elle mourut tout-à-coup; une autre femme qui, à l'excès dans la quantité joignoit un trop grand degré de torrefaction, tomba dans des coliques cruelles qui ne ceſſoient que par un ſpaſme univerſel, & au ſpaſme ſuccédoient les coliques (*y*). J'ai vû une femme Alſacienne, qui me conſultoit pour un aſthme, à qui une petite doſe de caffé donnoit de la triſteſſe, une angoiſſe au creux de l'eſtomac, & un ſerrement juſques à la gorge, avec une ſéchereſſe de bouche qui l'empêchoit abſolument d'avaler; & je connois un homme fort robuſte, le moins fait en apparence pour avoir des maux de nerfs, qui en étoit le plus éloigné, & que trop de caffé, pris d'abord dans la vue de prévenir l'embonpoint, & enſuite par un habitude qui dégénere ſi aiſément en prétendu beſoin, a jetté dans une telle mobilité, que la plus petite cauſe morale

(*y*) *Traité des vapeurs.* p. 48.

ou phyſique lui donne un étourdiſſement effrayant; il a gâté ſa ſanté & ſon embonpoint lui reſte. Il ſuffit quelquefois d'abandonner le caffé, pour détruire une diſpoſition ſpaſmodique. J'ai vû un homme âgé de plus de ſoixante & dix ans, qui ſentoit depuis près de deux ans une grande roideur dans le pouce qui l'empêchoit d'écrire, & qui augmentoit ſucceſſivement; il quitta le caffé qui étoit ſon déjeuner ordinaire pour le chocolat, dont il n'eut pas fait uſage pendant huit jours, qu'il ſe ſentit ſoulagé, & au bout de quelques ſemaines, il put écrire aiſément. M. POME a vû une jeune religieuſe, d'un tempérament bilieux, ſanguin, & d'une conſtitution des plus robuſtes, attaquée ſubitement, après avoir fait un uſage immoderé du caffé, de la cardialgie la plus cruelle avec des évanouiſſemens convulſifs (z); & les perſonnes ſujettes aux convulſions qui dépendent de la mobilité du genre nerveux, ne peuvent point en prendre, ſans avoir des accès plus ou moins forts. Quel-

(z) *Traité des affections vaporeuſes des deux ſexes.* t. I. p. 157.

que vanté qu'il ſoit dans la migraine, il a ſouvent ſes dangers, comme on le verra dans le chapitre où je traiterai de cette maladie, & je connois deux femmes chez qui il la rend infiniment plus forte, lorſque des ſoins empreſſés & nuiſibles, comme on en trouve par-tout, les ont obligées à en prendre; il donne même toujours un mal de tête à quelques perſonnes; celles qu'il ſoulage ſont celles chez qui le mal de tête dépend d'embarras dans l'eſtomac, ou de matieres glaireuſes qui retardent les digeſtions; & l'on peut donner comme une des regles qui ſouffrent le moins d'exception, que les eaux chaudes diſpoſent aux maux de nerfs, & en déterminent les accès, quand les cauſes ſubſiſtent déja.

ARTICLE IV.

Du ſommeil & de la veille, de l'exercice & du repos.

§. 35. Les dangers des veilles forcées étant à peu près les mêmes que ceux de trop d'exercice, & le trop de ſommeil étant un repos exceſſif, on peut très-bien réunir ces quatre

cauſes dans cet article. L'inaction en jettant tous les vaiſſeaux dans le relâchement, tous les fluides dans un état de viſcoſité, en ralentiſſant toutes les ſécrétions, devient un germe de toutes les eſpeces de maux chroniques (*a*). Mais les maux de nerfs ſont ſur-tout l'un des premiers effets de cette inaction, & cela eſt ſi vrai que les payſans les plus robuſtes occupés tout-à-coup à des arts ſédentaires, deviennent vaporeux. Mais le ſommeil prolongé qui eſt une inaction complette, produit ces maux-là avec bien plus de certitude encore; le ſang dans le ſommeil s'accumule dans le cerveau, s'il y eſt trop longtems; les vaiſſeaux trop diſtendus s'affoibliſſent, & perdent tout leur ton; le ſang même ſe décompoſe, la ſéroſité s'en ſépare, l'organiſation ſouffre, les eſprits animaux ſe vicient; & depuis les plus légeres vapeurs juſques à la folie, tous les maux de nerfs peuvent en être la ſuite, on peut dire que

(*a*) Madame de SEVIGNÉ avoit bien raiſon en diſant : je ſuis perſuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul ſur ſelle. Lett, 83. t. I. p. 287.

le ſommeil eſt une paralyſie paſſagere, dans laquelle l'action volontaire de tous les muſcles ceſſe; ſi elle ſe prolonge, on éprouve tous les maux qui réſultent d'une paralyſie véritable (*b*); on tombe dans une foibleſſe réelle, & ſi l'on dort un peu trop longtems, on eſt dans le beſoin de dormir davantage. M. BOERHAAVE a connu un Médecin qui ſe livrant par goût au ſommeil, & ayant d'abord dormi quelques jours de ſuite, avoit déja perdu à ſon réveil beaucoup de ſes connoiſſances, enſuite ayant continué à ſe retirer dans une chambre tranquille & obſcure, il devint tout-à-fait fou, & le fut juſques à ſa mort (*c*). L'état de foibleſſe qui

(*b*) Une obſervation qui me paroît prouver la diminution prodigieuſe de l'action dans le ſommeil, & il eſt important en pratique d'apprécier cette différence, c'eſt qu'un homme qui s'endort en plein air, quand le thermomêtre eſt à 8 ou 9 degrés, en deſſous de 0 y meurt ordinairement, tandis que l'homme en action peut ſoutenir un froid de trente degrés & au de-là.

(*c*) *Prælect.* ad § 590. t. 4. p. 512. Ne peut-on pas ſoubçonner que ce grand goût pour le ſommeil étoit maladif & dépendoit de quelque compreſſion dans le cerveau?

fait le ſommeil, eſt ſans doute cauſe de ce que ſouvent les maladies ſpaſmodiques prévalent pendant le ſommeil, & que les accès que l'on éprouve alors ſont plus violens qu'en d'autres tems. Je connois un malade très-mobile, qui très-ſouvent, & ſur-tout à l'approche des tems pluvieux, éprouve au moment où il va s'endormir, de violentes ſecouſſes convulſives, ſurtout à l'eſtomac & dans la poitrine, quelquefois dans tout le corps, qui le réveillent, & le reprennent deux, trois, juſques à quatre fois; & M. MARTIN, Médecin de Lauſanne, avoit vû un malade, ſans doute très-pléthorique, qui avoit des mouvemens convulſifs, s'il reſtoit au lit après ſon premier ſommeil (*d*).

§. 36. Quoique l'exercice ſoit le vrai préſervatif des maux de nerfs, il peut cependant être porté à un excès qui épuiſant & irritant tout à la fois, peut occaſionner de vrais maux ſpaſmodiques; VILLIS en cite déjà des exemples; (*e*) PERRY le confirme

(*d*) *Mémoires de l'acad. des Sc.* 1732.
(*e*) *De morbis convulſiv.* ch. 5. p. 46.

(*f*), & j'ai vû en 1766 un homme fort, robuſte & à la fleur de ſon âge, attaqué de douleurs cruelles dans tout le corps & de crampes violentes aux mains & aux jambes, qui l'empêchoient de les ouvrir & de les étendre, dont le mal dépendoit de cette cauſe ; il avoit eu différentes attaques de ces mêmes accès depuis deux ans, & le premier l'avoit attaqué, en arrivant chez lui après une trop forte journée par des mauvais chemins à demi-gêlés. Il avoit même éprouvé ſur la fin de la route des douleurs par tout le corps, & des contractions douloureuſes des doigts qu'il ſentit ne point dépendre du froid qui n'étoit pas aſſez fort. (*g*) Mais ces cas ſont rares, & en général on doit placer l'exercice parmi les remedes, plutôt que parmi les cau-

(*f*) *On nervous diſcaſes.* p. 197.

(*g*) On pourroit peut-être placer ici une obſervation de VIRIDET, *traité des vapeurs.* p. 126. Un vieillard, dit-il, qui avoit ſouffert extraordinairement ſur les galeres, tomboit dans des oppreſſions & d'autres ſpaſmes que l'on ne pouvoit calmer qu'en agitant continuellement les parties qui en étoient attaquées.

ſes des maux de nerfs ; ſi les veilles qui ſont une eſpece d'exercice conduiſent cependant à tous ces maux, c'eſt que les veilles ſont l'action & l'action trop ſoutenue du cerveau même; c'eſt qu'elles le font agir dans le tems qu'il devroit ſe réparer ; c'eſt qu'étant l'inſtrument de la fabrique des eſprits animaux, & leur moteur, ſi une action continuelle empêche cette reparation, ſon organiſation s'altere, ſes fonctions ſe dérangent ; la ſtructure du ſenſorium qui, comme je l'ai déja dit, a beſoin d'être reparé, s'altere ; les eſprits animaux deviennent trop âcres, les nerfs même trop ſecs; c'eſt ici une des cauſes qui produit l'eſpece des vapeurs dont M. POMME s'eſt principalement occupé ; les veilles volontaires amènent cet état que je viens de décrire, & cet état donne les veilles involontaires, dont je parlerai dans un autre article, & qui ſont une des maladies les plus opiniâtres. J'ai fait moi-même la triſte épreuve que ſix ſemaines de veilles preſque continues, à l'âge de dix-neuf ans, ôtoient pour toujours le retour d'un ſommeil auſſi long, auſſi ſuivi

& auſſi paiſible que l'on doit l'éprouver, quand on ſe porte d'ailleurs bien, & que l'on prend de l'exercice. Les veilles nuiſent non-ſeulement en agiſſant ſur le cerveau, mais en nuiſant à la nutrition qui ne ſe fait bien que pendant le ſommeil; elles entretiennent trop d'action dans la machine, & elles ont même tous les inconvéniens d'une action exceſſive. Cette augmentation dans la viteſſe du poulx que l'on éprouve tous les ſoirs, & que le ſommeil calme, ne ceſſe plus ſi l'on ne dort pas; le ſang s'échauffe, la tranſpiration ſe fait moins bien, la peau ſe ſéche; il naît de l'âcreté dans les humeurs; cette mucoſité qui tapiſſe toutes les cavités diminue; ainſi il en réſulte que les nerfs ſont plus mobiles, qu'ils ſe trouvent par-tout plus à nud, & que les humeurs ſont plus âcres; ce ſont les trois diſpoſitions les plus propres à faire éclorre tous les maux de nerfs. J'ai vû une femme très-bien portante, que quelques ſemaines de veilles jetterent dans des vapeurs qui ne ceſſerent que quand la nature eut porté à la peau l'humeur âcre qui étoit une ſuite de ces veil-

les. Le premier accident nerveux que les veilles occaſionnent, c'eſt le tremblement auquel ſuccédent la mobilité, les palpitations, & enfin une convulſibilité qui dégénere quelquefois en vraies convulſions.

ARTICLE V.

Des excrétions & des rétentions.

§. 37. Si les humeurs qui doivent être évacuées ſont retenues, ou ſi celles qui devroient reſter ſont évacuées, il en réſulte également pluſieurs maladies, parmi leſquelles celles des nerfs ſont les plus fréquentes & les plus nombreuſes.

La trop grande évacuation de la ſalive, en affoibliſſant les digeſtions, conduit à l'hyſtérie & à l'hypocondrie. (*h*) M. BOERHAAVE qui attribue à la maſtication continuelle du betel le nombre d'hypocondres que l'on trou-

(*h*) M. BURTON, un des meilleurs auteurs diététiques, eſt perſuadé qu'en trop crachant, on peut ſe procurer tous les maux de nerfs. *On non-naturals*, p. 296.

ve aux Indes, nous apprend que l'uſage des paſtilles aromatiques s'étant introduit à la cour de France dans le ſiecle dernier, il en étoit auſſi réſulté pluſieurs hypocondries; & j'ai vû ici en 1766 un jeune libraire de Lyon, à qui l'on avoit conſeillé les pilules de Keyſer pour des dartres, & qui ayant beaucoup ſalivé, eut le genre nerveux ſi fort affecté par cette évacuation, qu'il éprouvoit preſque continuellement les mêmes ſuffocations que les femmes à vapeurs, & qu'il pleuroit involontairement; outre cela il ſe croyoit à chaque inſtant prêt à mourir; il ne voyoit autour de lui que des cadavres, & ce ſpectacle étoit accompagné d'un ſentiment d'angoiſſe affreux. On trouve dans TURNER (*i*) une obſervation aſſez ſemblable, c'eſt celle d'un homme hypocondre, qui croyant être infecté, fut traité par un charlatan qui le fit violemment ſaliver; il ſortit du traitement maigre, foible, & avec la tête entierement tournée; il eſt vrai que dans ces cas là, il faut ajouter au mal que fait la

(*i*) *Traité des mal. vener.* t. I. p. 187.

salivation, celui qui résulte de la fievre, de l'inflammation, des douleurs, de l'insomnie, & des autres circonstances maladives qui accompagnent une forte salivation ; on peut regarder ceux qui en sortent, comme relevans d'une maladie très-grave ; mais il n'en est pas moins vrai que l'abondance de la salivation est la cause principale du mal ; le libraire dont je viens de parler avoit salivé prodigieusement, presque sans douleur & sans fievre.

§. 38. La constipation est une cause occasionnelle très-fréquente des maux de nerfs ; quand on y est sujet, elle les aggrave ; les excrémens retenus deviennent un stimulus pour des nerfs délicats, qui les irrite assez puissamment pour donner des accès de vapeurs, d'hypocondrie, d'étouffemens ; il est important de la prévenir, & il est d'autant plus nécessaire d'y faire attention, qu'elle est très-ordinaire chez ces malades ; c'est un effet de la maladie qui, réagissant sur elle, en devient une nouvelle cause. Dans les maladies qui ont leur siege dans la tête, dans les épilepsies, les paralisies, les vertiges, les craintes d'apoplexie, il est également

également important de prévenir la conſtipation, qui agit non-ſeulement comme irritant, mais qui détermine une plus grande quantité de ſang au cerveau, parce que la gêne de la circulation dans le bas ventre produit néceſſairement un reflux dans les parties ſupérieures. Mais ſi la conſtipation eſt ſouvent cauſe occaſionnelle, il eſt rare qu'elle ſoit cauſe prédiſpoſante, & ſi dans un corps dont les nerfs ſeroient bien conſtitués, la conſtipation venoit à les déranger, ce ne ſeroit qu'après avoir occaſionné d'autres maladies qui en ſont les ſuites plus immédiates, & qui détermineroient les maux de nerfs.

§. 39. La diminution & l'augmentation de l'urine ſont auſſi deux cauſes qui peuvent occaſionner des maux de nerfs. Quand quelque vice dans les reins empêche cette ſécrétion, ou quand l'urine retenue dans la veſſie y devient âcre, il en réſulte, ſoit par l'irritation qu'elle produit ſur la veſſie même, ſoit par celle qu'elle occaſionne dans d'autres parties (*k*), il en réſulte,

(*k*) *Urinæ ſuppreſſio tremores inducere*

dis-je, des irritations nerveuſes que j'ai vû occaſionner chez le même malade, (un tailleur allemand, âgé d'environ ſoixante ans, & aſſez ſain, mais buveur) deux accès d'aſthme convulſif & un accès d'épilepſie. On m'appella après ce dernier; je trouvai le malade profondément aſſoupi; d'après tout ce qu'on me diſoit des accès précédens & de ſa ſanté ordinaire, ne ſachant à quoi attribuer ſes maux, & voulant m'aider de tous les ſignes poſſibles, je demandai à voir l'urine; on en chercha inutilement, & il fut aiſé de vérifier qu'il n'en avoit point rendu depuis plus de deux fois vingt-quatre heures; je fis chercher un chirurgien qui ayant introduit la ſonde, en tira une grande quantité ſi fœtide que l'on fut obligé d'ouvrir promptement la chambre & de la parfumer; le malade revint bientôt à lui, quelques taſſes d'infuſion de tamarins le remirent parfaitement, & l'ayant revû quelques mois après, il m'aſſura n'avoir jamais eû aucun retour de

ſolet, materia ad cerebrum dilatâ GOKTER comp. tr. 22.

mal. J'ai vû des mouvemens convulsifs & une toux convulsive invéterés, se terminer par de violentes ardeurs d'urine & se reproduire quand elles cessoient; le changement étoit sur-tout rendu sensible par la cessation de la toux qui étoit presque continue, & qui cessoit dans l'instant même où l'ardeur commençoit, & recommençoit dès que l'ardeur cessoit; cette alternative dura pendant quelques semaines, mais les ardeurs d'urine ne duroient que trois ou quatre jours, & la toux douze ou quinze. J'ai vû souvent chez d'autres malades que des urines très-chargées les mettoient à leur aise; si elles étoient moins colorées sans être plus abondantes, tous les nerfs étoient dans un état d'irritation qui prouvoit que l'urine chargée entrainoit des parties âcres qui les irritoient. ANDRÉE cite un cas analogue à celui dont je viens de donner l'histoire qui sera placé ailleurs; & M. MORGAGNI a aussi remarqué qu'une trop grande quantité d'urine, en laissant les sels moins délayés, augmente les convulsions, qui dépendent d'âcre-

té (*l*). La quantité exceſſive d'urine nuit encore en jettant dans un véritable épuiſement, & l'épuiſement conduit à la mobilité ; auſſi l'hypocondrie eſt une des premieres ſuites du diabetès, mais en général cette cauſe eſt aſſez rare.

§. 40. Si la tranſpiration qui eſt plus conſiderable que les urines, vient à ſe déranger, & elle ſe dérange très-aiſément, ce dérangement a des ſuites bien plus funeſtes ; ſon organe continuellement expoſé à l'action de tous les agents externes, ſouffre très-fréquemment, & dès que ſes fonctions ſont viciées, la maſſe des humeurs ſe trouve ſurchargée de parties âcres & irritantes qui deviennent un ſtimulus capable de produire une foule d'effets fâcheux ; mais pour me borner à ceux qui intéreſſent ſinguliérement le genre nerveux, il occaſionne ou une mobilité générale, en tenant par-tout les nerfs dans un état d'irritation, ou des convulſions plus ou moins violentes de tout le corps ou de quelqu'orga-

(*l*) *De Sedib. & cauſ. morb.* ep. 9. §. 7. & 11.

ne particulier. L'accident qui en réſulte le plus fréquemment, c'eſt une eſpece d'oppreſſion convulſive, ou une angoiſſe ſourde, que les malades ont peine à peindre, mais que j'ai vû ſouvent chez les femmes qui ont les nerfs fort délicats, & qui tombent dans cet état dès que le grand froid, l'humidité, une émotion, les veilles, ou quelqu'autre circonſtance ont arrêté la tranſpiration.

C'eſt à la diminution de cette évacuation, ſans cauſe apparente, qu'il faut ſans doute attribuer des maux de nerfs qui viennent peu-à-peu ſans qu'il ſoit poſſible de démêler ce qui les occaſionne; un payſan âgé de cinquante-ſix ans, qui ne paroiſſoit point uſé, vint me conſulter en 1765 pour des mouvemens convulſifs dont il avoit commencé à être attaqué depuis quatre ans, & qui ſucceſſivement étoient devenus plus forts; il les éprouvoit ſur-tout dans les bras & dans les jambes, quelquefois dans tout le corps; ils le ſaiſiſſoient tout-à-coup, ordinairement quand il étoit en repos, ou dans une action très-modérée, jamais quand il marchoit, plus ſouvent

& plus fortement au lit, & durant plus ou moins longtems, mais toujours ſans douleur, ſans que cela l'eut affoibli, & ſans aucun dérangement dans ſa ſanté. Il ne s'étoit livré à aucun excès, il n'avoit eu aucune maladie, ni aucun chagrin, n'avoit fait aucune chute, n'avoit reçu aucun coup, n'avoit rien changé à ſon genre de vie, en un mot je ne pus découvrir aucune cauſe apparente de ce mal ; je ne vis qu'une tranſpiration diminuée, & par là même un ſang un peu âcre qui put l'occaſionner, les remedes dirigés ſur cette indication le ſoulagerent aſſez promptement.

Les coliques convulſives chez les perſonnes qui y ſont ſujettes, ſont une autre ſuite de la même ſuppreſſion qui ſe préſente très-ſouvent.

Quand on eſt accoutumé à des ſueurs abondantes, leur ſuppreſſion occaſionne des accidens plus prompts & plus violens que celle de la tranſpiration ordinaire. J'ai vû une payſanne forte & robuſte, âgée de cinquante trois ans, & ſe portant très-bien, mais ſujette depuis la ſuppreſſion des regles à des ſueurs conſidérables tous les

matins, qui ayant gliſſé dans un ſentier au commencement d'une pluye qui la ſurprit, ſe fit aſſez mal au pied pour ne pouvoir pas achever ſa route ſeule, & attendit plus d'une heure, expoſée à une groſſe pluye, ſans qu'il parut perſonne qui pût lui aider; les ſueurs ordinaires ne revinrent point les trois matins ſuivans; elle paſſa le troiſieme jour dans un malaiſe & une foibleſſe très-grande, & la nuit elle éprouva de violens mouvemens convulſifs dans les muſcles de la mâchoire, du cou, du dos, des bras, avec la plus grande gêne dans la reſpiration; ſa peau étoit en même tems de la plus grande ſéchereſſe. Une boiſſon abondante d'eau & de lait pendant quelques jours, quelques bains tiédes, &, deux ſoirs de ſuite, une doſe de laudanum liquide de SYDENHAM rétablirent entierement les ſueurs, & lui rendirent la ſanté; VILLIS a déja une obſervation aſſez ſemblable; (*m*) & l'on en trouve dans le ſepulchretum de BONNET deux très-frappantes; l'une eſt celle d'un jeune

(*m*) *De morb. convulſ.* ch. 5. p. 6.

homme de quatorze ans, dont la ſueur, à la fin d'un troiſieme accès de fievre, fut arrêtée par imprudence, & qui tomba dans des convulſions de la bouche, du cou, de toutes les autres parties; il eut un violent tetanos, pluſieurs parties ſe paralyſerent, il perdit abſolument la parole & reſta dans cet état plus de quinze jours; une fievre continue l'en tira. La ſeconde eſt celle d'un homme maſqué, qui ayant fort chaud ſous le maſque, ne put pas s'eſſuyer, la ſueur ſe refroidit, & il eut des convulſions dans les muſcles de la bouche (*n*). La tranſpiration du poumon peut ſans doute auſſi être léſée, & une Dame dont je reparlerai plus d'une fois qui étoit ſujette aux maux de nerfs les plus fâcheux, & ſur-tout à une gêne habituelle de la reſpiration, qu'elle ſentoit être ſpaſmodique & qui étoit accompagnée d'un ſentiment de ſéchereſſe dans la poitrine, ſe trouva tout-à-coup ſingulierement ſoulagée par les vapeurs des bains publics de Plombieres; elle ſentoit le jeu de ſa reſpi-

(*n*) T. I. p. 333.

ration devenir plus aisé, elle l'eut ensuite plus facile, & la poitrine moins séche.

§. 41. Les évacuations trop abondantes par les selles mênent aussi aux maux de nerfs. En général les personnes très-robustes sont disposées à la constipation, des organes digestifs très-forts développent tout ce que les alimens ont de nutritif, & les vaisseaux absorbans ayant toute leur énergie en tirent tout ce qu'ils peuvent fournir; il reste très-peu de matiere excrémentitielle, & les intestins n'étant ni trop sensibles ni trop irritables ne sont pas stimulés par ce peu d'excrémens, & ne sont pas obligés de les expulser trop souvent; dans ces cas, les alimens sont véritablement utiles, & augmentent les forces; mais si par des dispositions différentes, on a de fréquentes déjections, les alimens nourrissent beaucoup moins, on est moins reparé, la fibre acquiert moins de forces, les humeurs sont moins élaborées, elles restent crues & irritantes, la séparation des esprits animaux est moins abondante, ils sont moins qualifiés; ainsi

la mobilité eſt plus grande, & il eſt très-ordinaire de voir les perſonnes trop relâchées avoir le genre nerveux fort délicat ; quoiqu'il y ait cependant auſſi ſouvent une conſtipation opiniâtre dans les maux de nerfs. Quand le mal dégenere en véritable diarrhée, les maux de nerfs peuvent devenir très-conſiderables par le relâchement général & l'épuiſement abſolu dans lequel on tombe ; une diarrhée très-forte a les mêmes dangers qu'une hémorragie ; & elle nuit auſſi en dépouillant les inteſtins de leur mucoſité, qui eſt ſouvent très-longtems à ſe reparer, ou ne ſe repare jamais ; les nerfs de ces parties reſtent par là même dans un état de ſenſibilité habituelle, qui influe ſur celle de tous les autres. On voit ſouvent après une diarrhée abondante une mobilité ſi grande que le jour, le bruit, les odeurs ſont inſupportables ; l'eſtomac ne ſupporte plus rien, & les inteſtins acquierent une telle ſenſibilité, que tout ce qui y paſſe fait ſouffrir des douleurs vives & occaſionne des convulſions ; d'ailleurs l'état de langueur des nerfs de l'eſtomac

& des inteſtins entraine celui de ceux de tout le corps ; le dégoût, les maux de cœur qui accompagnent ſouvent cette maladie ; l'inſomnie qui en eſt une ſuite, contribuent à jetter les nerfs dans un dérangement total ; & on ne guérit jamais leurs maladies auſſi longtems que la diarrhée ſubſiſte, à moins qu'elle ne ſoit critique & n'emporte la cauſe de la maladie, comme on le voit quelquefois.

§. 42. De toutes les évacuations, il n'y en a point, ſoit qu'elle ſoit exceſſive, ſoit qu'elle ſoit inſuffiſante qui ait des ſuites plus funeſtes que celles des humeurs deſtinées chez l'un & l'autre ſexe à la reproduction de l'eſpece. J'ai donné avec le plus grand détail le tableau de ces maux dans un ouvrage où ces détails étoient néceſſaires, ils ſeroient déplacés ici, & je me bornerai à rappeller en peu de mots les principaux accidens qui ſont la ſuite de ces excès vénériens, & à préſenter quelques obſervations ſur les ſuites de l'exceſſive continence. Je ferai ici une obſervation, c'eſt que le vrai ſperme donné aux ſeuls mâles, étant bien plus travaillé & d'u-

ne bien plus grande importance que l'humeur que perdent les femmes, les maux qui réfultent de ces excès ſont en général bien plus fréquens chez les premiers (*o*); mais cette humeur étant très-ſuſceptible chez les femmes de devenir âcre, les accidens qui en réſultent ſont ordinairement plus violens que chez les hommes.

Les principaux ſymptômes qui ſont la ſuite de ces excès, & qui dépendent & de l'évacuation même & des mouvemens convulſifs qui l'accompagnent, ſont l'extrême mobilité, l'affoibliſſement général, celui de l'ouïe & de la vue, la diminution de toutes les facultés, les vapeurs, l'hypocondrie, la paralyſie, les convulſions, l'épilepſie même. M. ZIMMERMAN a vû une jeune femme qui s'étoit bleſſée pluſieurs fois après des coliques ſpaſmodiques très-fortes, & qui avoua enfin que ces coliques étoient la ſuite des devoirs conjugaux remplis trop ſouvent par ſon mari, ce qui lui oc-

(*o*) J'ai cependant été conſulté pour un mari & une femme, chez qui les mêmes excès occaſionnoient les mêmes accidens, peut-être même plus forts chez la femme.

caſionnoit une extrême foibleſſe, & enſuite ces douleurs âtroces & inſupportables (*p*).

Les déſordres qui réſultent de l'umeur trop amaſſée, corrompue, devenue âcre, ſont ordinairement plus prompts, plus violens, & portent ſinguliérement à la tête; ce qui fait qu'ils ſont preſque toujours accompagnés, ou d'une profonde hypocondrie avec une pudeur exceſſive auſſi longtems que l'on conſerve la raiſon, ou d'une folie déclarée avec l'impudicité la plus effrenée quand cette raiſon eſt perdue; les accidens dépendent & de l'irritation phyſique ſur les nerfs, & de ce que l'état de deſir continu, dans lequel elle jette le cerveau, entraine tous les inconvéniens qui réſultent de l'inſomnie, de la tenſion d'eſprit ſoutenue, de l'inquiétude, de la honte, du déſeſpoir.

Les maux qui dépendent de cette derniere cauſe, plus ſecrets encore que ceux qui dépendent des excès, n'en ſont pas moins réels, & n'en méritent pas moins les ſoins des Mé-

(*p*) *Exper.* t. 2. p. 363.

decins ; les malades même ont d'autant plus de droit à intéreſſer, que c'eſt toujours le ſentiment de la vertu & du devoir qui les a jetté dans cet état, dont le tableau forme un argument ſi fort contre ces établiſſemens où le premier engagement eſt de ſacrifier à jamais des déſirs, dont on ne connoit pas la force à l'âge où l'on promet de les vaincre. On verra dans le chapitre de la folie, l'hiſtoire bien frappante d'un Curé de Guyenne que la fougue du tempérament reprimée par la force de la volonté, jetta dans le délire le plus complet. Les accidens ſont cependant en général plus fréquens chez les femmes, par la raiſon déja alleguée, & parce qu'elles ont plus de mœurs. Sans parler des hiſtoires peut-être trop exagerées des femmes de Milet, & de celles de Lyon dans le quatrieme ſiecle, on a une obſervation bien atteſtée que la fureur uterine peut être épidémique ; STEGMAN la vit à Mansfeld ; en Juin, Juillet, Août 1698, il y eut des manies " des mé-
» lancolies & des fureurs uterines,
» qui régnoient épidémiquement dans

„ cette ville ; je vis, ajoute-t-il dix-„ huit de ces dernieres " (*q*), & les ſuccès du mariage chez quelques femmes attaquées de maux de nerfs prouvent l'exiſtence de cette cauſe ; SCHMID vit une femme accablée de toutes ſortes d'accidens hyſtériques, qui avoit été ſaignée cent ſeptante ſix fois, & avoit pris beaucoup d'autres remedes inutilement, que le ſeul mariage guérit (*r*) ; mais on a abuſé de ce petit nombre d'obſervations, pour en conclure que le mariage eſt le remede à tous les maux des jeunes perſonnes ; on verra ailleurs qu'il n'y a rien de plus faux, & dans le même endroit où SCHMID rapporte l'obſervation que je viens de citer, il ajoute celle de l'inutilité du mariage chez une autre femme hyſtérique.

ARTICLE VI.

Des regles.

§. 43. Une autre évacuation qui a une influence très-marquée ſur les nerfs, c'eſt celle des regles. Elles

(*q*) Amb. STEGMAN *hiſtor. epid. Mansfeld.* ann. 1698. Vid. SYDENHAM oper. omn. t. 2. p. 125.

(*r*) *Medicina Septentrion.* t. 2. p. 48.

occaſionnent fréquemment des maux de nerfs dans cinq cas différens : 1°. chez les jeunes perſonnes avant que de s'établir ; 2°. chez les perſonnes délicates toutes les fois qu'elles reviennent ; 3°. quand elles ſe ſuppriment tout à-coup ; 4°. à l'époque naturelle de leur ceſſation, environ l'âge de cinquante ans ; 5°. quand elles ſont trop abondantes & dégenerent en pertes (*s*). Je dois parler ici des quatre premiers cas ; le dernier rentrera dans l'article des hémorragies en général.

§. 44. L'approche de l'âge de puberté eſt un tems de criſe pour les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, mais il eſt beaucoup plus marqué chez les jeunes filles, par trois raiſons ; la premiere, c'eſt qu'il y a un développement plus conſiderable à faire, une évacuation qui leur eſt particuliere à amener, & que le développement des ſeins qui eſt quelquefois douloureux, ajoute au travail du développement de l'uterus ; la ſeconde,

(*s*) HIPPOCRATE avoit déja dit l. 5. aph. 57. que les regles trop & trop peu abondantes étoient également une cauſe en maladie.

c'eſt qu'ayant naturellement le genre nerveux plus délicat, elles ſont extrêmement travaillées par ces développemens qui ſont peu ſenſibles chez les jeunes garçons dont les nerfs n'ont pas la même mobilité ; la derniere c'eſt que leur genre de vie concourt à augmenter les accidens, au lieu que celui des jeunes gens d'un autre ſexe eſt un remede continuellement appliqué. Chez les jeunes filles, l'eſtomac eſt ordinairement dérangé, elles ont peu d'appétit, & digerent mal, ſouvent elles vivent d'alimens âcres ; ces mauvaiſes digeſtions amenent la foibleſſe ; la foibleſſe jette dans l'inaction ; les ſécrétions & les excrétions ſe dérangent ; ainſi tout ſe réunit pour affoiblir le genre nerveux. Le concours de ces circonſtances fait que leurs nerfs acquierent ſouvent la plus grande mobilité ; & il n'eſt pas rare de voir à cette époque ces jeunes perſonnes éprouver des accidens hyſtériques très-forts, qui vont en augmentant juſques-à-ce que les regles ayent paru, & qui ſont ſouvent rendus plus graves par les ſécours ; parce que pour remedier aux premiers acci-

dens, ou pour hâter l'évacuation, on ſe permet quantité de remedes violens, qui affoibliſſent & troublent la machine dans un tems où elle eſt en action, où elle acheve ſes développemens, où elle prend ſon accroiſſement, en un mot, où elle a le plus beſoin de toutes ſes forces, & de l'emploi le plus harmonique de ſes forces; & ce traitement devient le germe d'une langueur qui durera auſſi longtems que la vie.

Je dois l'avouer ici, c'eſt les erreurs dans le traitement des maladies de cet âge qui ont occaſionné le plus de dérangement dans la ſanté des femmes. J'ai peu vu de convulſions plus fortes que celles de deux perſonnes, l'une âgée de quinze ans, l'autre de ſeize, qui l'une & l'autre avoient joui juſques à quatorze ans d'une très-bonne ſanté; à cette époque elles étoient tombées dans un état de foibleſſe, de langueur, de ſenſibilité; chez l'une on avoit tout attribué à la pléthore, & on l'avoit ſaignée, évacuée, miſe au régime le plus foible; chez l'autre on avoit accuſé la foibleſſe de la nature, & on

l'avoit aidée par les toniques, les ſpiritueux, les volatils ; le réſultat avoit été le même, une exceſſive mobilité, & des convulſions qui ne s'adoucirent que par la ceſſation abſolue des remedes pendant quelque tems, & la repriſe des remedes très-doux dans la ſuite; il ſeroit inutile d'accumuler les obſervations de cette eſpece, elles ſont trop fréquentes, mais je dois faire remarquer, que ſans qu'il y ait de faute dans le traitement, les jeunes perſonnes prennent ſouvent des convulſions à cette époque, mais qui ſont peu fâcheuſes, & dont elles ſe guériſſent radicalement ; & je répeterai ici ce que j'ai dit ailleurs, c'eſt qu'il y a des jeunes filles qui ne ſont point du tout pléthoriques, qui ne ſont que délicates, qui ne ſont pas dans le cas d'avoir beſoin de regles, & que l'on tue en voulant les forcer. J'en ai vû chez qui elles ne s'établiſſoient qu'à l'âge de vingt-deux, ou vingt-trois ans; il y en a pour qui elles ſont toujours une évacuation fâcheuſe, qui ne ſont bien qu'à leur approche, parce qu'alors elles ont autant de ſang qu'il leur en faut, & qui ſont mal d'abord après, parce qu'elles ſont épui-

ſées ; il faudroit pour qu'elles fuſſent très-bien, leur donner périodiquement un peu de ſang, plutôt que de leur en ôter.

§, 45. Après avoir eû bien de la peine à s'établir une premiere fois, les regles continuent ſouvent à être accompagnées d'accidens très-graves ; l'engorgement des vaiſſeaux, à l'approche des regles, forme un foyer d'irritation qui devient un ſtimulus aſſez fort pour occaſionner des douleurs très-aigues, dont je parlerai ſous le nom de *coliques menſtruelles*, & ces douleurs occaſionnent quelquefois de très-fortes convulſions. J'ai vû pluſieurs malades chez qui elles commençoient plus de vingt-quatre heures avant l'arrivée des regles, & chez qui elles duroient ſouvent pluſieurs heures, preſque ſans interruption ; quand elles ſont auſſi fortes, elles laiſſent preſque toujours les nerfs dans un état de foibleſſe & de mobilité qui diſpoſe à toutes les maladies nerveuſes.

Je reparlerai de ces coliques en traitant des ſpaſmes de l'uterus, mais il faut remarquer que parmi les femmes

qui n'ont pas de douleurs à cette époque, il y en a cependant qui ſont moins bien à l'approche des regles que dans d'autres tems, & cela eſt même général pour le plus grand nombre; elles ont un peu de peſanteur, d'engourdiſſement, d'aſſoupiſſement, moins de force & de gayeté; ces accidens dépendent peut-être un peu de la pléthore générale, mais principalement de la pléthore de l'uterus; & ce qui le démontre, c'eſt qu'une évacuation très-peu conſiderable par les regles les ſoulage d'abord: ce qui prouve auſſi que le genre nerveux eſt très-intéreſſé dans ces circonſtances, c'eſt que les femmes ſont beaucoup plus ſenſibles à cette époque à toutes les impreſſions morales & phyſiques, plus ſuſceptibles ſurtout de triſteſſe, d'ennui, de vivacité, de frayeur; plus ſenſibles à la fatigue, au froid, à la chaleur; leur eſtomac eſt auſſi beaucoup plus délicat, & demande beaucoup plus de ménagemens.

§. 46. Mais les accidens nerveux les plus graves ſont ceux qui viennent de la ſuppreſſion des regles,

quand une fois elles ont été regulié-rement établies. Les cauſes de cette ſuppreſſion ont lieu ou entre deux époques, & alors les regles manquent quand elles devroient revenir, & c'eſt alors ſeulement que les ſymptômes ſe développent; ou elles agiſſent quand les regles ſont déjà établies; & les ſymptômes ſe déclarent preſque toujours ſur le champ, & ſont bien plus violens que dans le premier cas, ſurtout ſi la ſuppreſſion ſe fait dans les premiers jours; c'eſt encore un de ces cas dans leſquels les erreurs du traitement ſont ſi funeſtes.

Si la ſuppreſſion eſt la ſuite d'une affection nerveuſe, d'une maladie ſpaſmodique, & que ſans faire attention à cette cauſe, on veuille forcer le retour des regles par des remedes violens, on jette les malades dans un état fâcheux, qu'HIPPOCRATE a déja connu, quand il a dit que ſi les convulſions ou les défaillances ſurviennent pendant les regles, c'eſt un mal (*t*), puiſqu'en effet cela les ſupprime

(*t*) L. 5. aph. 56. Il a indiqué dans pluſieurs autres endroits les accidens qui réſultent de leur ſuppreſſion. V. *de Superf.*

preſque toujours ; & les ſuppreſſions qui arrivent à cette époque produiſent des maladies quelquefois ſi bizarres que ce ſont ſans doute des maladies de cette eſpece qui ont perſuadé autrefois, dans les ſiecles d'ignorance où les maladies étoient mal obſervées & mal connues, que les malades étoient poſſedés, & ce que j'aurois eu peine à croire, ſi je n'avois pas la lettre qui l'atteſte, l'ont perſuadé encore depuis peu à toute une famille très diſtinguée dans une Province d'un Royaume voiſin. Mlle la C. de *** âgée de vingt ans traverſoit une rue dans le tems de ſes regles, un gros paquet de linge tombe à côté d'elle, elle eſt effrayée, les regles ſe ſuppriment, & elle prend des palpitations & quelques défaillances; entr'autres remedes irritans, on lui fit boire pour rappeller les regles beaucoup d'eau de Balaruc ; l'effet de ce traitement fut tel qu'elle tomba dans des convulſions, d'une force, d'une

N°. 24. *de morb. mul.* l. I. N°. 10. *de virg. morb.* N°. 2. CELSE les indique auſſi l. 2. ch. 7. p. 59. & ces différens paſſages ſe trouvent réunis dans les comment. de RIEGER t. 2. p. 129.

longueur, d'une fréquence & d'une biſarrerie ſi extraordinaires, qu'après avoir épuiſé tous les ſecours phyſiques de la Province, & avoir fait inutilement quelques conſultes ailleurs, on ne vit qu'une cauſe ſurnaturelle & très-mal-faiſante qui pût operer une telle maladie; on accuſe le Diable, & après mûre deliberation, après avoir bien décidé que tous les ſecours de la médecine ſeroient inutiles, on convient que l'exorciſation eſt la ſeule voye de ſalut; le jour eſt marqué, les Eccléſiaſtiques du voiſinage ſont convoqués, l'heure approchoit, la cérémonie alloit commencer, quand M. le M. D. ami de la maiſon arrive par hazard; on étoit déja réuni dans le lieu où la cérémonie alloit s'exécuter, il ne trouve qu'un domeſtique de qui il a beaucoup de peine à ſçavoir ce qui ſe paſſe d'extraordinaire; enfin inſtruit, il court à ſon ami, raiſonne avec lui, lui fait ſentir toute l'extravagance de cette opération, & en obtient le tems néceſſaire pour m'écrire. Je ne vis que les ſuites naturelles d'une irritation exceſſive, occaſionnée

ſionnée par des remedes violens ; je crus qu'il falloit traiter la malade comme une perſonne empoiſonnée ; j'ordonnai l'uſage du lait pour tout aliment, tout remede, toute boiſſon ; & les accidens ne tarderent pas à diſparoitre ; ils n'auroient jamais eu lieu, ſi on ſe fut borné après la frayeur, à quelques bains tiedes, un régime doux, quelque boiſſon délayante & un peu diaphoretique, & à un exercice fréquent ; c'eſt preſque le ſeul traitement qui convienne dans ces cas. J'ai vû une fille de dix-huit ans qui, fatiguée pendant deux mois à ſoigner un malade, n'eut pas ſon retour au tems marqué & reſta languiſſante ; une ſeconde époque ayant également paſſé ſans évacuation, elle commença à avoir de fréquens vertiges avec des envies de vômir continuelles, mais inutiles ; bientôt les vertiges furent ſuivis d'évanouiſſemens, & les évanouiſſemens de mouvemens convulſifs, ſur-tout dans les muſcles de la poitrine & des bras, qui allarmoient tous les aſſiſtans, qui duroient quelquefois deux heures & revenoient trois ou quatre fois dans le

jour ; elle fut ſoulagée au bout de quelques jours ; mais elle ſe trouva plus mal à l'approche du troiſieme retour, qui manqua encore, & elle ne fut entierement guérie que quand les regles ſe furent rétablies le quatrieme mois. Les exemples de cette eſpece ſont ſi fréquens qu'il ſeroit inutile d'en citer un plus grand nombre ; & je paſſe à la ceſſation que l'âge amene naturellement, plus ſouvent à l'âge de quarante-ſept ou quarante-huit ans, qu'à celui de cinquante ; pluſieurs fois dès l'âge de quarante ; même chez quelques femmes, ſans cauſe maladive, beaucoup plus tôt ; j'ai connu trois ſœurs qui les avoient perdues à trente-ſix ans, époque où elles avoient auſſi ceſſé chez leur mere ; quelques femmes les conſervent juſques à cinquante-deux ou cinquante-trois ans, mais ces cas ne ſont pas fréquens, & l'on peut établir qu'en général les regles ſubſiſtent trente & un ou trente deux ans.

On a regardé l'époque de leur ceſſation comme un âge très-dangereux pour les femmes, & il a ſans doute ſes dangers, mais je ſuis perſuadé

qu'ils ſont bien moins grands qu'on ne le croit ordinairement, & quoiqu'il meure pluſieurs femmes à cet âge, ce n'eſt point par néceſſité, mais, comme je l'ai dit ailleurs, parce qu'il eſt très-aiſé de leur faire du mal. Depuis vingt-cinq ans, je n'ai vu mourir aucune femme des ſuites de cette époque, & j'ai tout lieu de croire, d'après un grand nombre d'obſervations, que les accidens de cet âge ſont le plus ſouvent l'effet de la négligence ou du traitement, & qu'on peut les prévenir. J'ai déjà donné dans l'avis au peuple quelques préceptes généraux dont l'expérience a prouvé l'utilité à beaucoup de femmes; mais comme cette matiere eſt très-intéreſſante, qu'elle n'eſt point étrangere à un traité des maux de nerfs, puiſque c'eſt une époque où réellement ils s'affectent très-aiſément, & que juſques à l'excellent mémoire de M. FOTHERGILL, inſeré dans un ouvrage très-intéreſſant, mais peu répandu hors de l'Angleterre (*u*), on n'avoit rien de

(*u*) *Medical obſervations and inquiries.*

bon ſur cette matiere, puis d'ailleurs que cet habile Médecin n'a pas enviſagé ſon ſujet ſous le même point de vue que moi, on me permettra, non point de traiter cette matiere en détail, mais de donner quelques principes dont la vérité m'eſt démontrée par l'expérience, & dont l'application ſimple & facile peut prévenir un grand nombre d'accidens fâcheux. Je donnerai en même tems l'eſſentiel des obſervations de M. FOTHERGILL.

§. 47. Deſtinées à nourrir un enfant dans leur ſein & de leur ſubſtance, les femmes ont dû être formées de façon qu'il pût s'amaſſer chez elles un excédent de nourriture, & qu'il s'amaſſât dans l'endroit où l'enfant doit ſe nourrir, & leur organiſation répond parfaitement à ces deux fins; les vaiſſeaux plus lâches dès le moment de leur naiſſance que ceux des hommes, operants une action moins forte, la déperdition chez elles eſt moins conſiderable, & la pléthore bien plus aiſée; les arteres de l'ute-

vol. 5. Lond. 1776. *of the management proper at the ceſſation of the menſes.* p. 160.

rus plus lâches encore que les autres font que l'excès de ſang s'y porte plutôt qu'ailleurs, c'eſt le magazin pour la nourriture du fœtus ; mais on n'a pas toujours un enfant à nourrir, & ſi les humeurs accumulées dans l'uterus n'avoient point eu d'écoulement, ſa tenſion auroit augmenté au point de dégénerer en maladies très-graves ; il falloit donc que le ſang pût s'y amaſſer, & en même-tems s'évacuer, quand il ne ſeroit pas néceſſaire & qu'il y en auroit aſſez pour devenir incommode ; c'eſt à quoi la nature a pourvu, en faiſant les veines de l'uterus moins foibles proportionnellement que les arteres. Quand celles-ci ſont diſtendues à un certain point, & que cette ſurcharge leur devient incommode, ſtimulées par ce ſang même, elles augmentent la force de leur contraction ; & trouvant de la réſiſtance dans les veines, ce ſuperflu s'évacue par les ramifications de ces arteres qui s'ouvrent dans la cavité même de l'uterus, quelquefois peut-être du vagin, & qui à l'ordinaire ne donnent que cette fine ſéroſité qui fait la tranſpiration interne

de toutes les cavités (x). Cette pléthore locale étant évacuée, les arteres dilatées reprennent leur diametre, l'écoulement finit & tout rentre dans le premier état; mais les mêmes cauſes ſubſiſtant, le même effet ſe reproduit au bout d'un terme qui eſt aſſez généralement chez toutes les femmes, celui de vingt-neuf à trente jours.

Cette évacuation commence quand une femme a preſque fini ſa crue, qu'elle peut préparer plus de ſang qu'il ne lui en faut pour ſa propre nourriture; elle finit environ l'âge où l'on ceſſe de pouvoir fournir à l'entretien d'un enfant, & où l'on ne peut préparer à vivre que pour ſoi: on forme moins de ſang & les arteres de l'uterus en acquerant plus de force, ſont moins diſpoſés à en recevoir l'excédent; l'évacuation finit; & comme le remarque très-bien M. F o-

(x) On ſent bien que je ne ſuis point entré dans les détails anatomiques & phyſiologiques néceſſaires à une tractation entiére de cette fonction, mais je ne l'ai pas dû, & je renvoye à la Phyſiol. de M. HALLER.

THERGILL, ſi la diminution dans la proviſion pour les regles & l'affaiſſement ou la diminution des vaiſſeaux qui doivent en recevoir ou en évacuer l'excédent, avançoient dans la même proportion, cette évacuation finiroit ſans aucun accident, & c'eſt ce qui arrive à la plus grande partie des femmes qui paſſent cette époque ſans s'en appercevoir; vérité qu'il eſt important d'inculquer, puiſqu'il n'eſt pas douteux que la ſeule idée de ce danger, le nom *d'âge critique* donné à cet âge, jette dans l'eſprit de preſque toutes celles qui en approchent, une crainte qui les occupant continuellement, leur fait un mal très-réel; & de celles qui ſont mortes dans ce tems là, il y en a peut-être plus de la moitié dont on peut dire, à la lettre, qu'elles ſont mortes de peur.

Ce qui avoit fortifié cette crainte fondée d'abord ſur quelques faits, c'eſt l'opinion chimérique, que le ſang menſtruel étoit vénéneux, & que retenu il agit comme un poiſon; cette opinion que l'on ne trouve point chez les anciens Médecins grecs, mais qui eſt une erreur que nous tenons

des Arabes, qui vivant dans un pays très-chaud, pouvoient avoir eû quelques exemples de ſang menſtruel croupi dans la cavité de l'uterus & altéré, & qui avoient amplifié cette idée, s'eſt encore chargée de toutes ſortes de contes entre les mains des femmes du peuple; ce ſang eſt le même que tout autre, auſſi longtems qu'il eſt dans ſes vaiſſeaux; quoiqu'il s'y amaſſe, il n'y croupit pas, & quand il y croupiroit, il ne s'y corromproit pas au point de devenir vénéneux; ſi quelques femmes ſe plaignent dans le tems des regles de quelques ſymptômes qui indiquent de l'âcreté, ils dépendent, non point de ce que le ſang qui ſe porte à l'uterus eſt âcre, mais 1°. ou de l'âcreté générale de la maſſe du ſang; ou 2°. de ce que le ſang qui croupit épanché dans l'uterus ou dans le vagin, s'y altére & peut réellement acquerir un degré d'âcreté aſſez conſiderable. Ce n'eſt donc point comme poiſon qu'il nuit, & les accidens de cet âge tiennent uniquement à ce que le rapport entre la maſſe du ſang & les réſiſtances de l'uterus diminuent;

mais cette cauſe ſimple peut ſe combiner de pluſieurs façons, & il en réſulte des effets aſſez variés que l'on peut reduire aux ſuivans : 1°. des engorgemens dans l'uterus même, ou dans les parties qui en dépendent ; 2°. des engorgemens dans les autres viſceres du bas ventre ; 3°. une pléthore générale ; 4°. l'irritation du genre nerveux ; 5°. des hémorragies.

Les engorgemens ont lieu, quand la plethore ſubſiſte, que les arteres principales conſervent leur foibleſſe, & que les arteres exhalantes ou les veines acquierent plus de roideur ; les perſonnes qui ont toujours eû les regles douloureuſes, ſont ſujettes à cet engorgement, ſoit de l'uterus, ſoit des trompes, des ovaires, & même des organes extérieurs, parce que la réſiſtance à l'afflux du ſang ne diminuant pas, & celle à l'évacuation augmentant, il faut néceſſairement qu'il ſe forme un engorgement ; & ſes ſuites ſont toutes celles qui peuvent venir d'une telle cauſe ; les plus légeres ſont un léger mal-aiſe, un peu de douleur, un léger ſentiment de peſanteur au bas du ventre ; les plus

graves ſont les ulceres, les ſcirres, les cancers & les compreſſions ſur les parties voiſines, d'où réſulte une nouvelle cauſe de dérangemens.

Si la plethore ſubſiſte, & que les vaiſſeaux de l'uterus ſe refuſent à la recevoir, ce ſont ſouvent les vaiſſeaux des viſceres voiſins qui s'engorgent; on voit à cette époque des hémorroïdes, des douleurs dans les reins & un piſſement de ſang; rarement un engorgement douloureux des vaiſſeaux de la veſſie; mais ce qui eſt plus fréquent, c'eſt l'engorgement du foye qui produit quelquefois la jauniſſe & peut même dégénerer en ſcirre; & ſur-tout l'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins; auſſi il eſt de la derniere importance, quand les malades ſont attaquées de fortes coliques à cet âge, de faire bien attention à cette cauſe; ſi on la perd de vue, comme cela n'eſt que trop fréquent, il en réſulte dans les perſonnes robuſtes & vives, des coliques inflammatoires; chez d'autres la maladie noire; très-ſouvent un grand dérangement d'eſtomac & un affoibliſſement ſenſible des digeſtions.

Quand la pléthore exiſte, ſans qu'aucune partie ſe ſurcharge particuliérement, il en réſulte une pléthore générale, & tous les organes peuvent en être affectés, & ſouvent le ſont ſucceſſivement, ſuivant que les cauſes occaſionnelles déterminent plus ou moins de ſang ſur telle ou telle partie; les vertiges, les maux de tête, tous les accidens de la pléthore, du cerveau, les palpitations, l'eſſouflement, le rhumatiſme ſont les ſuites de cet état; & quelquefois cette communion d'office qu'il y a entre l'uterus & les ſeins fait que quand l'évacuation périodique diminue, les ſeins ſe gonflent (*y*), s'engorgent & peuvent devenir ſcirreux.

(*y*) Ce gonflement des ſeins, joint à la ſuppreſſion des regles & au dérangement de l'eſtomac, a ſouvent perſuadé à pluſieurs femmes que cette ſuppreſſion dépendoit d'une groſſeſſe; elles l'ont eſpéré non-ſeulement pendant neuf mois, mais quelquefois pendant plus d'un an. Un peu d'attention à l'état de l'uterus explique aiſément tous les ſymptômes de ces prétendues groſſeſſes qui ſont le fruit de l'âge, & on comprend aiſément

Les nerfs ſouffrent dans cette circonſtance par pluſieurs raiſons, dont les principales ſont *a* l'eſpece d'irritation continuelle, fort légere il eſt vrai, qu'il y a dans l'uterus ; on a vu que quelques femmes ſouffrent à l'approche des regles, juſques à ce que l'évacuation ſoit faite, & dans ce cas, la matrice eſt ſouvent pendant des années dans un état aſſez reſſemblant à celui dans lequel elle eſt avant les regles. *b.* Quand les humeurs ſont longtems dans un même organe, elles acquierent un peu d'âcreté, & cette âcreté repompée, irrite ſans être un poiſon. *c* Il ne peut point arriver de changement dans la circulation d'un organe conſidérable, que ce changement n'ait de l'influence ſur toute la machine ; tous les organes ſont du plus au moins irrités, & il en réſulte une plus grande mobilité par une ſuite de ce principe conſtant, que quand les nerfs ſont déjà légerement irrités par une cauſe

comment quelquefois elles dégénerent en maladies très-graves, & comment d'autres fois elles ſe diſſipent ſans accidens, ſans évacuations, ſans remedes.

quelconque, la plus petite cauſe ajoutée produit un effet conſiderable *d.* L'eſtomac eſt ſouvent affecté, ſoit à raiſon de la pléthore particuliere, ſoit à raiſon de la pléthore générale, ſoit parce que quand l'uterus eſt affecté, l'eſtomac ſouffre conſtamment, & le dérangement de l'eſtomac nuiſant à la digeſtion, les nerfs s'en reſſentent. *e.* La pléthore affectant le cerveau, ſes fonctions en ſouffrent néceſſairement: *f* enfin preſque toutes les ſécrétions ſe trouvant un peu léſées, & ſur-tout la tranſpiration, les humeurs acquierent néceſſairement une âcreté qui devient une cauſe de mobilité, & qui produit pluſieurs effets qui lui ſont propres.

Enfin, les hémorragies ſont un des autres accidens de cette époque, dont les effets ſeront appréciés dans celui des articles ſuivans où je parlerai des hémorragies en général. Je remarquerai ſeulement ici que comme les regles peuvent être beaucoup plus abondantes chez quelques femmes que chez d'autres, ſans cependant l'être trop, on doit ſe ſervir, pour décider ſi elles ſont exceſſives,

des caracteres assignés par HOFMANN : elles sont trop abondantes, dit-il, quand elles laissent dans un état de grande foiblesse, qu'il en résulte un dérangement dans les autres fonctions, comme du dégoût, des crudités, un gonflement de l'estomac, un mauvais teint, un poulx foible, un sommeil inquiet & fatiguant (z).

On dira sans doute, puisque la suppression des regles peut produire tant de maux, n'a-t-on pas raison de la regarder comme une époque très-dangereuse ? Je répons à cela, 1°. que l'observation dépose qu'une multitude de femmes, sans aucun secours, la passent sans s'en appercevoir ; que chez celles qui s'en trouvent très-mal, il est presque toujours possible d'en découvrir la cause dans les erreurs de leur conduite, & dans celles de leur traitement ; enfin que conduites d'après des principes sûrs, il n'en meurt point à moins qu'elles n'eussent d'autres maux ; 2°. Que comme on prévoit la cause, que ses effets se déclarent lentement, peu-à-

(z) *Medecin. ration.* t. 4. p. 2.

peu, qu'ils ſont rarement continus, mais ſe manifeſtent, ceſſent, reparoiſſent, on a ordinairement tout le tems de les combattre. 3°. Que ſouvent la nature, elle-même ſe ménage des criſes qui remettent l'équilibre dans la machine. Une courte hiſtoire des principaux ſymptômes que l'on éprouve à cette époque & des criſes qui ſurviennent quelquefois, prouvera la vérité de mes deux dernieres aſſertions. Il eſt très-rare que la ſuppreſſion ſe faſſe tout-à-coup, elle s'annonce preſque toujours quelques mois, ſouvent quelques années à l'avance par quelques-uns des accidens ſuivans, car aucune femme ne les a ſans doute jamais tous réunis. Les premiers ſymptômes ne ſont quelquefois qu'un peu de mal-aiſe à l'époque des regles, d'autres fois la quantité de l'évacuation diminue, ou les époques s'éloignent, & ſouvent ſans qu'il en réſulte aucune incommodité; quelquefois il y a quelques légeres indiſpoſitions pendant ces retards; comme un peu de peſanteur, de dégoût, de gonflement, d'inſomnie ou d'aſſoupiſſement; ſi les intervales ſont longs & que l'on ne

faſſe rien, ces ſymptômes peuvent augmenter; on voit alors paroitre tous les accidens hyſtériques poſſibles, depuis les feux au viſage, les chaleurs après le repas, les petites ſueurs momentanées, juſques aux défaillances & à l'apoplexie hyſtérique. ANDRÉE vit une femme très-forte, qui à l'âge de quarante ſix ans, ſans aucune autre cauſe que le retard ou plûtôt l'irrégularité des regles depuis quelque tems, fut tout à coup attaquée de convulſions les plus fortes, très-courtes à la vérité, mais revenant ſi fréquemment qu'on n'oſoit pas la ſaigner, crainte d'être ſurpris par un accès (*a*). On éprouve aſſez ſouvent une grande triſteſſe, un dégoût, une apathie, quelquefois des abſences de mémoire, d'autres fois de légers délires. J'ai vû la femme la plus raiſonnable, la plus ſpirituelle, une

(*a*) Cas 13. p. 166. Il ordonna la ſaignée & il avoit raiſon, mais il ordonna les purgatifs qui étoient bien moins indiqués, parce que quoiqu'ils diminuent la maſſe des humeurs, ils le font en irritant, & ils nuiſent plus à ce titre, qu'ils ne font de bien en évacuant.

femme rare, rêver preſqu'imperceptiblement, & avec le calme & la gayeté qui lui étoient naturels, mais preſque continuellement pendant deux ans; elle avoit en même tems une inquiétude de corps ſi forte qu'elle ne pouvoit pas reſter aſſiſe plus de quelques minutes, elle ſouffroit horriblement ſi elle s'obſtinoit, elle ne pouvoit ni reſter dans ſon lit, ni ſouvent y dormir; elle ſe remit parfaitement par le régime le plus ſimple & le plus doux. Chez quelques femmes, les regles au lieu de diminuer, deviennent ou plus abondantes ou plus fréquentes, quelquefois même, elles dégénerent en pertes, qui leur donnent de l'épuiſement, des foibleſſes, une toux ſéche, des ſyncopes, des palpitations, une mobilité exceſſive, & des inſomnies qui ſont un des ſymptômes les plus opiniâtres. Sans un changement ſenſible dans le tems & la quantité des regles, il ſurvient des ſymptômes locaux, tels que des pertes blanches, abondantes & âcres, des peſanteurs dans toute la région du bas ventre, un ſentiment de peſanteur en marchant, une chaleur habituelle dans

ces parties, des démangeaisons, des boutons, des tumeurs, en un mot tous les signes d'engorgement aux parties externes ; des tenesmes, de fréquentes envies d'uriner ; un engourdissement habituel des extrêmités, une enflure des jambes, & tous ces symptômes augmentent à l'approche des regles, & diminuent quand elles ont passé. Les femmes qui ont les nerfs délicats & les humeurs âcres sont sujettes à éprouver des enflures, tantôt particulieres, aux mains, aux bras, aux jambes, tantôt presque générales, accompagnées d'un mal-aise universel qui durent quelquefois des semaines, & qui n'ont de danger qu'autant que l'on se méprend sur leur nature, & qu'on les traite comme des enflures hydropiques. En général, toutes les indispositions habituelles sont plus fortes à cet âge-là, & les attaques en sont plus fréquentes ; & c'est souvent par l'augmentation de ces maladies que les femmes périssent.

Quand la nature se suffit à elle-même, ou quand après avoir négligé ces accidens, on y remedie à tems, le

mal après être parvenu à un certain période, s'arrête, & va en diminuant, jusques à ce qu'au bout d'un certain tems, l'équilibre soit rétabli, & alors les fibres se trouvant généralement plus fortes, & cette évacuation, qui périodiquement tous les mois altéroit un peu leur santé, n'existant plus, les femmes prennent très-souvent beaucoup plus de force & une santé beaucoup plus robuste que celle dont elles jouissoient auparavant.

Des femmes hystériques jusques à cet âge cessent de l'être ; celles qui craignoient tout, ne craignent plus rien ; j'ai dit ailleurs qu'après s'être servies de lunettes pendant dix ans, elles pouvoient souvent les quitter ; & j'ai vû une Dame sujette à un spasme de l'œsophage qui la saisissoit souvent en mangeant, & l'empêchoit absolument de rien avaler pendant quelques heures, le perdre après la cessation de ses regles.

Quand les pertes reviennent périodiquement à de certaines époques, elles doivent peu allarmer, & moyennant qu'elles ne jettent point dans une foiblesse assez grande pour déran-

ger les fonctions, c'eſt une des terminaiſons les plus favorables ; mais celles qui ſans être périodiques, reviennent tout à coup avec une grande abondance & ceſſent auſſi ſubitement, ſont l'effet d'un ſpaſme général dont il eſt plus difficile de prévoir les ſuites, & qui par là même demande plus d'attention ; les premieres arrivent chez les femmes pléthoriques, bien conſtituées, les autres chez les femmes plus mobiles, ſouvent ſans pléthore réelle ; les premieres ſont ſouvent un bien ; les ſecondes peuvent ſouvent être un mal. M. FORTHERGILL remarque avec raiſon que les hémorragies les plus dangereuſes ſont celles qui dépendent d'un âcre cancereux dépoſé ſur la matrice : il a vû une fievre intermittente à cette époque, dont chaque accès amenoit une hémorragie ; & j'ai vû cinq femmes qui avoient à chaque époque quelques jours de fievre plus ou moins forte, au bout deſquels elles étoient très-bien ; chez deux, la fievre fut quelque fois aſſez forte pour exiger une ſaignée ; chez les autres, de ſimples délayans, les nitreux & les lavemens

joints à une diette auſtere ſuffiſoient ; j'en ai vû une chez laquelle cet état a duré trois ans & l'a laiſſée à merveille ; j'ai vû quelquefois, dans le tems où les fievres intermittentes étoient épidémiques, que cette époque finiſſoit par une fievre de cette eſpece, qui diſſipant le ſuperflu, fondant les engorgemens, rétabliſſant l'équilibre, augmentant la tranſpiration, les laiſſe très-bien,

§. 48. Quand les fibres acquierent aſſez de force pour ne plus laiſſer former de pléthore, & que l'harmonie eſt rétablie dans les fonctions, tout eſt fini, la diſpoſition a changé, la malade n'a plus beſoin d'aucune évacuation extraordinaire ; mais cela n'arrive pas toujours, ce beſoin de quelqu'évacuation reſte, & alors la nature y pourvoit ordinairement, en ſubſtituant quelqu'autre évacuation, par une ſuite de cet admirable méchaniſme qui fait, quand il eſt ſurchargé, ſe débarraſſer de cette ſurcharge. Pluſieurs femmes tombent dans des diarrhées quelquefois périodiques, d'autresfois irrégulieres, mais fréquentes ; d'autres éprouvent des hémoragies par les narines ; mais l'évacuation cri-

tique qui ſurvient le plus ſouvent, c'eſt la ſueur; elle revient comme la diarrhée, ou réguliérement à l'époque des regles pendant quelques jours; ou plus rarement, mais pour un plus long terme & plus abondante; ou enfin tous les matins réguliérement pendant pluſieurs années; il arrive même quelquefois qu'à cette époque la ſueur étant devenue habituelle, ſa ceſſation entraine de plus grands maux que celle des regles mêmes. J'ai vû une femme qui tomba dans des ſueurs, qui revenoient trente-cinq ou quarante fois par jour, & ne duroient qu'une minute ou deux, mais ſi abondantes qu'elle étoit toute mouillée; il y avoit huit mois qu'elles duroient, elles avoient commencé quatre jours après le premier retard des regles qui n'avoient jamais reparu, & elle étoit reduite à un état de maigreur & de foibleſſe, qu'il eſt rare de trouver ſans une vraye conſomption. Une criſe d'un genre bien différent, ſi on peut lui donner ce nom, c'eſt celle qui arrive à quelques femmes très-bien portantes, qui ont le ſang très-doux, l'eſtomac très-bon, & chez leſquelles

la nutrition ſe ſoutient ; les regles diminuent inſenſiblement ſans aucun accident, & à meſure qu'elles diminuent, l'excédent de la nourriture ſe changeant en graiſſe, elles prennent pendant quelques années un embonpoint, qui, s'il n'eſt que médiocre, leur aſſure toujours une excellente ſanté pour longtems, & reparant en quelque ſorte les outrages du tems, remplit la peau, prévient les rides, & rend pluſieurs femmes mieux pour la figure après cette époque qu'elles n'étoient quelques années auparavant; mais quelquefois il eſt exceſſif & devient un fardeau, qui au bout d'un certain tems peut dégenerer en maladie; quand cet embonpoint n'eſt pas général, mais que la graiſſe ſe dépoſe uniquement ſur l'omentum, il n'y a que le ventre qui groſſiſſe; ſi la malade s'effraye, & que le Médecin ſe trompe, elle craint une hydropiſie, il trouve des obſtructions, & le traitement lui donne bientôt une maladie réelle.

Si les humeurs ſe portent à la peau, ſans être aſſez atténuées pour s'évacuer par la ſueur, il peut en réſulter

des maladies de la peau très-longues & très-opiniâtres.

Les éréſypelles du viſage ſont encore une maladie qui eſt fréquente dans ce tems là: j'ai vû une femme qui en eut quinze les deux premieres années; elles devinrent plus rares les deux années ſuivantes, & elle n'en eut qu'une, qui fut la derniere, la cinquieme année; mais elle n'avoit aucun autre mal, & quand l'éréſypelle qui n'étoit pas fort conſiderable étoit paſſé, elle ſe portoit à merveille. Je parlerai du traitement qui convient à cette époque dans le chapitre du traitement général.

ARTICLE VII.

De la pléthore & des hémorragies.

§. 49. Après avoir enviſagé les choſes non-naturelles, entant que leurs abus peuvent occaſionner des maux de nerfs, je paſſe aux principales cauſes maladives qui les produiſent tous les jours : dans l'ordre que je leur ai aſſigné plus haut, la pléthore eſt la premiere, & je traiterai dans ce même

même article des ſuites des hémorragies. Ces deux cauſes, quoique diamétralement oppoſées, conduiſent l'une & l'autre aux maux de nerfs, & les plus anciens Médecins l'on déjà vû (*b*).

J'ai dit plus haut que la pléthore qui naiſſoit de la ceſſation ou de la ſuppreſſion des regles pouvoit occaſionner différens maux de nerfs, & ſi l'on fait attention qu'il va, proportionnellement, une plus grande quantité de ſang au cerveau qu'aux autres parties, on comprendra aiſément que quand la pléthore exiſte, c'eſt le cerveau, & par là-même les nerfs qui doivent être le plus ſenſiblement léſés; l'engorgement de la ſubſtance corticale influe néceſſairement ſur la médullaire dont les nerfs ne ſont qu'une continuation; la preſſion produit ſes effets; l'inégalité de la preſſion en produit d'autres; l'irritation du ſenſorium commun a les ſiens; ainſi du vice dans la ſéparation, & de celui dans la détermination des eſprits animaux, réſultent néceſſairement toutes les maladies de la tête & toutes celles des

(*b*) HIPPOCRAT. aph. 39. *l.* 6. *Convulſio ſit aut a repletione aut ab evacuatione.*

nerfs. „ Leurs fonctions ſeront ou „ empêchées, ou troublées, ou augmen- „ tées ; de là naitront toutes les affec- „ tions de l'ame, des ſenſations plus „ vives, des fureurs, des convulſions, „ des paraliſies, la privation des ſens, „ le carus, l'apoplexie & la mort (*c*) "; & de quelque cauſe que vienne la pléthore, ſoit qu'elle ſe ſoit formée peu-à-peu, ſoit qu'elle ſoit la ſuite de quelque hémorrhagie habituelle ſupprimée, telles que les ſaignemens de nez, les regles, les hémorroïdes, ſoit qu'elle ſoit occaſionnée tout-à-coup par l'excès du vin, ſoit qu'elle ne ſoit que partielle & déterminée à la tête par quelque circonſtance particuliere, telle que la chaleur du feu, l'action du ſoleil, il peut en réſulter les accidens nerveux les plus forts. J'ai vû chez une jeune femme, très-ſanguine & accoutumée à de fréquens ſaignemens de nez qui s'arrêterent, des convulſions très-fortes revenir très-ſouvent pendant pluſieurs mois à la ſuite de cette ſuppreſſion, n'être affoi-

(*c*) BOERHAAVE *de morbis nervor.* p. 133.

blies que par les saignées & ne céder qu'au retour des hémorragies. On verra dans le chapitre de l'épilepsie cette maladie produite plusieurs fois, & renouvellée très-souvent par les causes qui portent le sang à la tête ; & M. BOERHAAVE parle d'un homme à qui l'excès du vin de Bourgogne avoit occasionné un spasme si général, qu'il étoit roide comme une statue : une saignée de deux livres, en le délivrant de la pléthore & en diminuant la pression qu'éprouvoit le cerveau, le rétablit sur le champ (*d*).

§. 50. Mais indépendamment de la pression que la pléthore produit sur ce viscere, & de l'irrégularité qu'elle occasionne dans les mouvemens des nerfs, elle nuit encore par la gêne qu'elle apporte à toutes les fonctions, gêne qui a toujours quelqu'influence sur le genre nerveux par la compression qu'elle produit sur les rameaux des nerfs, dont cette compression trouble les fonctions, & par les engorgemens douloureux qui deviennent

(*d*) *De morb. nervor.* p. 134.

un foyer d'irritation, dont ſouvent toute la machine ſe reſſent; mais quand la pléthore agit de cette façon, ſes effets rentrent dans ceux de la douleur dont je parlerai ailleurs.

§. 51. J'ai déja dit que les hémorragies exceſſives changeoient la conſtitution, rendoient mou, efféminé, puſillanime; le ſang qui eſt le ſtimulus du cœur manquant, ſes contractions ſont foibles, l'action de tous les vaiſſeaux eſt languiſſante, on tombe dans une atonie générale, la nutrition ſe fait mal, toutes les ſécrétions ſont alterées, & celle des eſprits animaux eſt celle qui ſouffre le plus; parce que c'eſt celle qui pour ſe faire bien, exige plus de perfection dans toutes les fonctions; elles peuvent même produire la mobilité la plus exceſſive & les convulſions les plus fortes. Une évacuation très-médiocre, ſi elle ne convient pas, peut auſſi avoir des effets très-marqués ſur les nerfs. J'ai vû un homme de trente ans bien portant, mais dont la fibre étoit un peu lâche, qui ayant été ſaigné ſur la fin d'un rhume, éprouva, au moment où la ſaignée fut faite, une eſpece de

fourmillement dans tout le corps, qui fut immédiatement suivi d'une crampe générale & très-douloureuse ; tous les muscles se roidirent, & il se plaignit d'un serrement entre la poitrine & le ventre qui le suffoquoit; ces accidens se dissiperent naturellement au bout de quelques minutes, mais ils se sont reproduits toutes les fois qu'il a eû quelques sujets de chagrin ; & M. VIRIDET dit qu'ayant fait tirer huit onces de sang à un homme, qui se leva contre son avis, il fut saisi d'une convulsion si violente par tout le corps, avec la bouche & les yeux ouverts, que les secours ordinaires n'opererent rien ; & cet état ne cessa qu'en appliquant de l'esprit de vin immédiatement sur l'épiglotte (*e*) ; il vit aussi une autre femme qui avoit le sang scorbutique à qui on eut à peine tiré cinq onces de sang pour un violent mal de dents, qui duroit depuis cinq jours, qu'il lui survint un mouvement convulsif de toutes les parties du corps (*f*). M. *Van* SWIETEN

(*e*) *Des vapeurs*, p. 36.
(*f*) Ib. 133.

a vu une femme à qui des pertes de ſang dans une groſſeſſe, donnerent dabord des défaillances réiterées, enſuite de ſi fortes palpitations, que ne pouvant faire aucun mouvement ſans en éprouver, elle fut obligée de paſſer douze ans au lit (*g*). Une Demoiſelle âgée de dix-neuf ans, bien portante juſques à cet âge, fut attaquée de maux de tête violens pour leſquels on lui tira au bout de ſix ſemaines quatorze onces de ſang; cette ſaignée la jetta tout-à-coup dans une mobilité exceſſive, tout la faiſoit treſſaillir, lui donnoit des palpitations, des étouffemens, des angoiſſes; cet état très-fâcheux duroit encore au bout de dix ans, & pendant tout ce tems elle n'avoit pas été tolerablement pendant dix mois. Peut-être la ſaignée eût été utile d'abord, peut-être qu'elle eût été utile encore quand on la fit, ſi elle n'eut pas été trop forte; mais il ne faut jamais oublier que la ſaignée, qui convient parfaitement au commencement d'une maladie qui vient de pléthore, peut nuire quand la longueur du mal a affaibli; tout com-

(*g*) T. 4. p. 489.

me le retour des regles qui peut guérir d'abord les maux qui dépendent de leur ſuppreſſion, les aggrave quand la malade eſt déja tombée dans la foibleſſe, la langueur, l'épuiſement, & qu'elle a plus beſoin de nourriture que d'évacuations. Des hémorroïdes trop abondantes jetterent une femme de quarante-cinq ans dans une mobilité exceſſive, accompagnée de beaucoup de peines & d'angoiſſes, & ſur-tout d'une agitation ſinguliere dans toute la ſurface du corps; & une autre femme, à peu près du même âge, avoit, après des pertes uterines, une telle mobilité que la plus légere affection lui donnoit une agitation extrême pendant pluſieurs heures, une très-mauvaiſe nuit, une peſanteur & une chaleur à la tête exceſſivement incommodes. Quelquefois cet excès de mobilité porte principalement ſur quelques organes; une femme que des pertes avoient rendue très-foible & très-mobile, & à qui elles avoient laiſſé du dégoût, avoit contracté ſurtout une telle ſenſibilité des nerfs de l'eſtomac, qu'il ſuffiſoit qu'elle entendit parler d'alimens pour vômir. Une

évacuation peu abondante par les sangsues appliquées au fondement d'une jeune personne hypocondre, ne fit qu'ajouter une extrême mobilité à l'hypocondrie ; & en général après des hémorragies même moderées, on est exposé à des spasmes dans les intestins qui donnent souvent de la tristesse, des gonflemens ; la sensibilité de l'épigastre devient telle que l'on ne peut supporter aucune ligature, & j'ai vû une femme qui étant venue me consulter pour des obstructions du foye, dix-sept jours après une fausse couche dans laquelle elle avoit beaucoup perdu, avoit cette sensibilité de l'épigastre & des hipocondres si forte, qu'en la touchant assez légérement au creux de l'estomach, je lui procurai une syncope convulsive, & elle fut quelques heures avant que de recouvrer une entiere respiration.

§. 52. Mais comment les hémorragies jettent-elles dans la mobilité ? Elles occasionnent cet effet de plusieurs façons : 1°. en produisant l'atonie, qui devient palpable après les hémorrhagies, dès qu'elles sont au point d'affoiblir, & est quelquefois si marquée

que VIRIDET a vû les chairs devenir molles comme des éponges (*b*) après une fauſſe couche ; 2°. en affoibliſſant ſenſiblement l'action du cœur ; 3°. en changeant la nature du ſang ; tout cela ſe fait très-promptement ; 4°. en dérangeant les digeſtions & ſouvent toutes les ſécrétions ; 5°. vraiſemblablement en augmentant l'irritabilité ; comme on ne peut preſque pas en douter, ſi l'on fait attention que les animaux à ſang froid, qui ont toujours moins de ſang, ſont preſque tous plus irritables que les animaux à ſang chaud ; que les jeunes animaux chez qui le ſang eſt moins denſe, c'eſt-à-dire, plus rapproché de l'état du ſang après les hémorragies, le ſont plus que les vieux ; que les parties des animaux morts avec tout leur ſang, ſont ordinairement moins irritables que celles de ceux qui ſont morts après des hémorragies ; & enfin que les remêdes qui aident à la reparation du ſang rouge diminuent l'irritabilité.

(*b*) p. 136.

ARTICLE VIII.

De la groſſeſſe, des couches, du nourriſſage, & des pertes blanches.

§. 53. Il paroitra, peut-être qu'il eut été plus naturel de parler de la groſſeſſe immédiatement après avoir parlé des régles; mais comme la pléthore eſt une des principales cauſes du déſordre que les groſſeſſes mettent dans les nerfs, j'ai cru devoir en parler avant de parler des groſſeſſes.

Si quelquefois le mariage peut remédier aux accidens nerveux qui ſont la ſuite du beſoin phyſique de l'amour, comme on en a des exemples dejà cités plus haut (*i*), ſi une couche remédie aux coliques & même aux convulſions qui attaquent ſouvent à chaque retour des régles, & ſi à ces titres le mariage eſt quelquefois utile dans les maux de nerfs, beaucoup plus ſouvent la groſſeſſe les irrite chez les femmes qui les ont délicats, & ſouvent elle les rend tels

(*i*) M. le Traducteur Italien de l'Onaniſme en rapporte un exemple.

chez celles qui ne les avoient jamais ſenti. Ces aſſurances bannales, que ſe permettent même quelquefois des Médecins éclairés, que le mariage remediera à tous les maux dont ſe plaignent les jeunes perſonnes, ſont, ou une fade plaiſanterie ou une bévue bien groſſiere, puiſqu'un très-grand nombre de femmes ſujettes aux maux de nerfs en fixent l'origine à une groſſeſſe, ou à une couche; & cette erreur eſt d'autant plus impardonnable, que GALIEN avoit déjà dit poſitivement, que ſi le mariage étoit utile à quelques femmes, il étoit nuiſible à d'autres (*k*), & qu'à moins de vouloir fermer abſolument les yeux, on ne peut point n'être pas frappé du nombre de perſonnes auxquelles il nuit. M. MANDEVILLE dit poſitivement, en parlant des jeunes perſonnes à qui on le conſeille, que le remêde peut quelquefois devenir pire que le mal (*l*). Il eſt ſur-tout auſſi dangereux que ridicule de le conſeiller

(*k*) *De loc. affect.* l. 6. c. 5. CHART. t. 7. p. 518.

(*l*) Ibid. p. 307.

comme remede aux filles très-jeunes & qui n'ont pas encore fait leur crue; un état qui ſuppoſe un ſuperflu de nourriture, qui affoiblit, qui diſpoſe aux maux de nerfs les femmes même les plus fortes, doit néceſſairement affoiblir celles qui s'y engagent avant que d'être nourries elles-mêmes, avant que leurs fibres ayent toutes leurs forces & leurs nerfs toute leur conſiſtance. On verra dans le Chapitre de la *mobilité* à quel degré cette maladie fut portée chez une femme mariée à quinze ans, & dont M. LORRY a conſervé l'hiſtoire pour prouver le danger du mariage auſſi jeune; danger que M. HOFFMANN avoit déja indiqué dans ſes recherches ſur l'âge le plus propre à cet état (*m*).

§. 54. Sans parler des regrets &

(*m*) *De aetate conjugio opportunâ* §. 16. oper. omn. fol. tom. 9 p. 346. M. JUNKER a auſſi combattu cette opinion qui fait regarder le mariage comme le remede de tous les maux des jeunes filles. *De commodis ambiguis matrimonii hyſtericarum*, Halæ 1755. *On en promet beaucoup, on en eſpere beaucoup, & l'événement en eſt fâcheux.* Pref.

des autres cauſes morales qui très-ſouvent alterent les nerfs dès les premieres ſemaines du mariage, & ſont les cauſes du changement que l'on remarque ſouvent chez de jeunes femmes, même avant la groſſeſſe, cet état amene néceſſairement des conditions phyſiques qui influent ſur le genre nerveux.

§. 55. Une premiere cauſe d'irritation pour les nerfs, c'eſt celle que reçoit l'uterus, & qui chez quelques femmes eſt ſi marquée, que dès l'inſtant de la conception, elles éprouvent des ſymptômes évidemment nerveux; & c'eſt à cette premiere cauſe, qui dépend de l'irritation que produit le ſperme abſorbé, & des changemens peu ſenſibles, mais continus, qui ſurviennent dès ce moment dans les ovaires, les trompes, l'uterus, qu'il faut rapporter les mal-aiſes, les nauſées, l'inſomnie, les foibleſſes que les femmes éprouvent ſouvent dès ces premiers momens, avant que la pléthore puiſſe y avoir aucune part; effets qui dépendent de ce *conſenſus*, ou de cette *ſympathie*, qu'il y a entre tous les nerfs, mais qui eſt plus particuliere entre certains

nerfs, & très-étroite entre ceux de l'uterus & de l'eſtomac, comme on le verra plus bas.

Une ſeconde cauſe, c'eſt la pléthore qui ſe forme preſque conſtamment chez toutes les femmes groſſes, & qui eſt évidente chez la plûpart; on a vû plus haut comment la pléthore influoit ſur les nerfs; & je puis ajouter ici une autre cauſe beaucoup moins remarquée, & qui a échappé à preſque tous les Médecins; c'eſt une eſpece de légere diſpoſition à l'épaiſſiſſement inflammatoire du ſang, qui ſe marque par l'état de celui qu'on leur tire; par une fréquence aſſez ſenſible du poulx, avec un caractere de dureté, que j'ai vû chez pluſieurs femmes être une marque ſûre de groſſeſſe; par une diſpoſition aux furoncles; par la difficulté avec laquelle les plus légeres excoriations ſe cicatriſent; par la couleur des urines; par la ſéchereſſe de la peau; par le bon effet des ſaignées; cet état forme une irritation habituelle dans tous les vaiſſeaux, qui ne contribue pas peu à rendre les femmes enceintes très-mobiles. C'eſt encore à cette cauſe qu'il

faut principalement attribuer les insomnies dont elles sont souvent travaillées, qui seules suffiroient pour les jetter dans toutes sortes de maux de nerfs, & qui sont si habituelles chez quelques femmes, qu'à ce seul symptôme, elles jugeroient avec certitude de leur grossesse.

Ce n'est qu'à la pléthore que l'on doit attribuer les convulsions très-fortes qu'éprouvoit pendant trois grossesses consécutives une femme dont parle M. LECAT, & qui n'en eut aucun accès dans une grossesse suivante, pendant laquelle tout son corps devint exactement de la couleur d'un nègre (*n*); couleur que j'ai vue une fois sur tout le ventre & toute la poitrine, une autrefois sur toutes les cuisses de deux femmes. La pléthore dans la premiere grossesse, en distendant les vaisseaux, irritoit tous les nerfs; dans la derniere, la nature débarrassa les vaisseaux de ce sang surabondant, elle en forma une échymose cutanée générale, & l'irritation des nerfs cessa; elle auroit pû,

(*n*) *Mem. de Prusse*, t. 2. pref. p. 72.

au lieu de cette hémorragie dans le tiſſu cellulaire, produire des hémorragies du nez qui auroient prévenu & les convulſions & la noirceur.

Une autre cauſe, c'eſt la compreſſion ſur les viſceres du bas ventre, d'où il réſulte de la gêne dans les ſécrétions & les excrétions; celle de la bile eſt le plus ſenſiblement dérangée, & cet âcre mêlé aux humeurs, devient pour les nerfs un puiſſant ſtimulant.

Cette compreſſion peut auſſi quelquefois devenir douloureuſe, & cette douleur ſe joignant à celles que la diſtenſion de l'uterus peut occaſionner, & à celles qui dépendent des coups que l'enfant donne à l'uterus, & qui ſont aſſez vifs pour faire évanouir pluſieurs femmes, devient une quatrieme cauſe de maux de nerfs.

Le dérangement des digeſtions & les goûts dépravés, qui chez les femmes qui s'y livrent, entrainent ſouvent des erreurs véritablement dangereuſes, ſont une cinquieme cauſe phyſique; & ſi à toutes ces cauſes, qu'il m'a parû important de faire connoitre avec quelque détail, parce que

l'on ne peut eſpérer d'être utile aux femmes dans leurs groſſeſſes, qu'autant que l'on cherche à démêler quelle eſt celle de ces cauſes qui contribue le plus à leur dérangement; ſi à toutes ces cauſes, dis-je, on joint cette eſpece de crainte ſi ordinaire dans les premieres groſſeſſes, & qui chez quelques femmes exiſte dans toutes, & leur fait craindre de mourir dans leur couche, on comprendra aiſément comment les nerfs ſe dérangent ſi aiſément à cette époque, & pourquoi c'eſt ſi ſouvent d'une groſſeſſe que les femmes les plus attaquées de ces maux en datent le commencement. Quelquefois ces dérangemens ne ſont qu'une extrême ſenſibilité, une mobilité trop grande; toutes les affections morales & phyſiques les affectent trop; elles s'inquiétent, elles ſe chagrinent; d'autres fois le mal eſt plus fort, elles ſont ſujettes à des évanouiſſemens complets, ou à de légers mouvemens convulſifs; quelquefois à des ſpaſmes particuliers; j'ai vû une femme qui dans ſes groſſeſſes perdoit ſouvent la vue; une autre qui devenoit ſujette au cochemar; on verra plus bas que

l'épilepsie même peut être un effet de la grossesse, & M. LEVRET cite le cas d'une femme qui, après avoir eu dans une première grossesse des étouffemens hystériques, eut tous les jours dans la seconde, au bout de quelques semaines, un accès de convulsions dans les muscles extérieurs, car aucun viscere ne fut jamais attaqué ; ces accès duroient plusieurs heures ; au milieu de la grossesse, au lieu d'un accès par jour elle en eut deux, si longs, qu'entre les deux, ils duroient plus de 18 heures par jour, & ils étoient si réguliers, pour le moment de leur arrivée, qu'ils servoient à faire juger de la justesse des montres. Toutes les fonctions se faisoient très-bien, & de tous les organes internes, ceux de la voix paroissoient les seuls affoiblis ; il n'y avoit rien d'extraordinaire du côté de la matrice ; les douleurs de l'enfantement commencerent pendant un accès, mais les convulsions diminuoient à mesure que les douleurs augmentoient, & elles finirent entierement une heure avant l'accouchement. Les saignées du bras furent

le ſeul remede, & l'on en eſſaya beaucoup, qui procura quelque ſoulagement au commencement; à la fin elles devinrent inutiles (*o*). Cette obſervation décrite par l'auteur avec beaucoup de ſoin & de détails eſt intéreſſante, premierement parce qu'elle démontre mieux qu'aucune autre combien la groſſeſſe diſpoſe les nerfs aux convulſions, puiſqu'il s'agit d'une femme bien portante, dont la groſſeſſe n'eſt accompagnée d'aucun autre ſymptôme, qui en un mot n'a aucune maladie, ſi ce n'eſt d'être enceinte, & qui paſſe dans les convulſions la moitié du tems que cet état dure; en ſecond lieu parce qu'elle raſſure ſur le danger dont on croit les femmes enceintes menacées, quand elles ont des convulſions; danger qui décide quelquefois à hazarder pour les en délivrer des remedes plus dangereux que le mal, dont le danger eſt réel ſans doute juſques à un certain point, puiſque les convulſions peuvent & nuire à l'enfant & hâter l'accouchement, mais qui n'eſt pas auſſi grand

(*o*) *Abus des regles générales*, p. 15.

qu'on l'imagine ordinairement, puiſque des femmes épileptiques ont ſouvent pluſieurs accès dans leurs groſſeſſes, ſans que cet état en ſoit troublé : j'ai vû pluſieurs femmes enceintes avoir différentes attaques de convulſions ſans aucun accident, & j'ai été conſulté, mais pour d'autres maux, par une dame à qui quatre groſſeſſes, les ſeules qu'elle ait eu, donnoient une ſi grande convulſibilité que la plus légere frayeur, & même les rêves effrayants lui occaſionnoient des convulſions aſſez fortes, dont avant & après ſes groſſeſſes elle n'avoit jamais eu la moindre atteinte ; & cela ſans qu'il en réſultât aucun accident fâcheux pour elle ou pour ſes enfans. Enfin cette obſervation prouve encore que ce changement que l'état de l'uterus produit dans les nerfs, les diſpoſe réellement à la convulſibilité; car en appréciant les effets de la ſaignée, on voit évidemment que l'on ne peut pas l'attribuer à la pléthore, puiſqu'il n'y avoit aucune douleur dans l'uterus, aucun ſymptôme d'irritation dans les viſ-

ceres voiſins, point de vômiſſement, point de colique, point de conſtipation ; cet état ſingulier ne dépendoit point non plus de cauſes morales ; & il ne reſte réellement d'autre cauſe à lui aſſigner, que ce changement opéré dans tous les muſcles qui tirent des nerfs de la moëlle épiniere par le changement que la groſſeſſe produiſit dans les nerfs de la matrice ; effet qui eſt ſingulierement bien démontré par deux obſervations que l'on trouve dans les Mémoires des Curieux de la nature, l'une eſt celle d'une femme qui, hors de ſes groſſeſſes, avoit de fréquens accès d'épilepſie, & qui n'en éprouvoit plus aucun dès qu'elle étoit enceinte (*p*) ; la ſeconde eſt celle d'une femme de Ferrare, chez qui l'épilepſie étoit un ſigne certain de groſſeſſe ; elle en avoit régulierement deux accès par mois pendant que cet état duroit, & jamais en d'autres tems (*q*). Des détails exacts ſur le tempérament de ces deux femmes ſerviroient ſans dou-

(*p*) A. C. N. Decur. 2. ann. 8. p. 229.
(*q*) A. C. N. Decur. 2. ann. 10. p. 160.

te à expliquer ces deux faits ; on peut préſumer que la premiere avoit la fibre & le ſang lâches ; que la ſeconde avoit la fibre forte, beaucoup de ſang & un ſang denſe.

Les groſſeſſes nombreuſes, ſur-tout s'il n'y a pas des intervalles aſſez conſiderables pour laiſſer reprendre complettement les forces entre deux, conduiſent très-ſouvent à des maux de nerfs qu'une ou deux groſſeſſes, ou le même nombre de groſſeſſes, mais plus éloignées, n'auroient pas produit ; & ces maux ſont très-opiniâtres, parce que toutes les fibres ſe trouvent alors dans un état de relâchement conſidérable.

Des couches.

§. 56. Si la groſſeſſe diſpoſe aux maux de nerfs, le tems de la couche eſt une autre époque de la vie dans laquelle ils naiſſent bien plus ſouvent ; je parlerai des convulſions qui attaquent pendant le travail & après la couche, dans le chapitre des *ſpaſmes de la matrice* ; mais je crois devoir indiquer ici les principales raiſons de

la délicateſſe des nerfs à cette époque, ces raiſons ſont, 1°. la groſſeſſe qui a précédé & qui leur en a déjà donné beaucoup ; 2°. la crainte augmentée à l'approche du terme ; 3°. les douleurs ; 4°. les efforts qui étant des eſpeces de mouvemens convulſifs qui intéreſſent ſouvent tous les muſcles, laiſſent les nerfs ſenſiblement plus délicats ; 5°. l'affoibliſſement qui eſt la ſuite de la perte, & qui dans les accouchemens longs eſt augmenté par la fievre, la diette, l'inſomnie ; 6°. les cauſes morales de joye, de plaiſir, de peine, d'inquiétude ; 7°. les changemens qui arrivent à cette époque dans la machine, qui doit prendre un nouvel arrangement ; changemens qui ne ſe font jamais ſans intéreſſer le genre nerveux ; 8°. l'état de moiteur dans lequel les femmes ſont ordinairement pendant pluſieurs jours & pendant lequel toutes les impreſſions ſont plus fortes ; 9°. la fievre de lait, les douleurs qu'occaſionne le gonflement des ſeins, ſouvent celles des premiers jours de l'alaitement.

§. 57. Il eſt aiſé de comprendre comment toutes ces circonſtances diſpoſent

les nerfs à la plus grande mobilité ; auſſi les femmes les plus fortes paſſent quelquefois dans quelques heures à une ſenſibilité extrême ; le jour, le bruit, les odeurs, la pouſſiere, les jettent dans le mal-aiſe & dans la douleur ; elles ne peuvent ni voir, ni parler, ni entendre ; le retard d'un bouillon pour quelques minutes les fait évanouïr ; ce bouillon trop fort ou trop abondant, leur donne la plus grande angoiſſe ; & l'on ſent aiſément qu'un très-léger principe d'irritation, ou formé intérieurement ou dépendant de cauſes externes, peut occaſionner les accidens nerveux les plus violens & les plus fâcheux ; parce que toute la machine étant dans un état de foibleſſe, tous les organes réſiſtent bien moins au déſordre que produit l'irritation des nerfs, qu'ils ne font dans le tems de la ſanté ; auſſi quoique la groſſeſſe ſoit, comme je l'ai dit, une époque féconde en maux de nerfs, & que l'état de couche ne dure preſque qu'autant de jours que la groſſeſſe de mois, dans le nombre de maux de nerfs que j'ai vû il y en a bien autant qui remontent à

des

des couches qu'à des groſſeſſes, & ce ſont ordinairement ceux qui ſont accompagnés des accidens nerveux les plus graves & les plus fâcheux. La ſenſibilité eſt ſi grande que le ſimple air frais produit des accidens violens: VANDERVIEL a vû une femme qui pour être ſortie le quatorzieme jour de ſes couches, fut attaquée de paralyſie d'un côté des muſcles du viſage, & de mouvemens ſpaſmodiques de l'autre (*r*); & MURALT a vû un accès de convulſions pour avoir été à ſelle dans un endroit frais le ſixieme jour des couches (*s*). La même ſenſibilité s'étend aux impreſſions morales; les plus foibles ont ſouvent les plus grandes influences, & un léger chagrin à cette époque peut devenir mortel. On en trouve un exemple frappant dans M. MORGAGNI (*t*). Il eſt vrai que quoique pluſieurs circonſtances ſe réuniſſent pour rendre les nerfs délicats à cette époque, cette diſpoſition eſt fort aug-

(*r*) *Obſervat. cent* 2. obſ. 12. t. 2. p. 102.
(*s*) *Medecin. Septentr.* t. 2. p. 48.
(*t*) *De ſedibus & cauſ.* t. 2. p. 242.

mentée ou diminuée par le traitement; je donnerai dans un autre chapitre celui qui eſt le plus propre à prévenir ce grand affaibliſſement du genre nerveux, qui ayant commencé dans la groſſeſſe, & augmenté pendant le tems de la couche, fait ſouvent de nouveaux progrès dans le tems de l'allaitement.

Du nourriſſage.

§. 58. Il eſt dans les plans de la nature que les meres nourriſſent leurs enfans, elle a tout arrangé pour cela, elle leur en fait un devoir, & elle les a attachées à ce devoir par le plaiſir; toutes les reflexions, toutes les déclamations, on peut dire toutes les injures des moraliſtes contre celles qui ne le font pas, ſont inutiles; pour prouver qu'on le doit quand on le peut; c'eſt une vérité dont perſonne ne doute; mais elles ne prouveront jamais que toutes les femmes le puiſſent, ni qu'elles le doivent quand elles ne le peuvent pas, & dire, cela doit être, donc cela eſt, eſt un ſophiſme dans lequel tombent trop ſouvent des auteurs qui

écrivent ſur des matieres de faits, ſans en avoir vû aſſez grand nombre, & qui égarent ceux qui s'en laiſſant impoſer par un appareil philoſophique & un ton décidé, ſe refuſent à ce qu'ils voyent, quelquefois à ce qu'ils éprouvent, pour ſe laiſſer guider par les opinions erronées de quelques hommes, qui dans leur enthouſiaſme pour le bien, ne veulent pas permettre qu'aucun individu s'éloigne des loix générales du beau plan de la nature; & plus d'une femme a été la victime de ſon opiniâtreté à nourrir, quoiqu'elle en fût incapable. Nourrir eſt la fonction d'une femme bien portante, & tout comme beaucoup de femmes languiſſantes aggravent leurs maux par leurs groſſeſſes, elles peuvent auſſi les augmenter par le nourriſſage. J'ai dit plus haut combien il étoit ridicule & dangereux de croire que le mariage guériſſoit toutes les filles de leurs maux, il ne l'eſt pas moins de penſer que tous ceux des ſuites de couches viennent de ce qu'on ne nourrit pas. Le lait fourvoyé produit de grands maux; j'en ai parlé ailleurs, mais le nour-

riſſage en produit de très-conſidérables ; & ſi l'on fait attention que par tout on voit les femmes les plus fortes, les plus robuſtes, les mieux portantes s'affoiblir en nourriſſant, on comprendra combien cette fonction, quelque naturelle qu'elle ſoit, peut épuiſer, & quoique l'on ne s'en apperçoive pas chez la généralité des femmes, cet effet doit être très-marqué ſur celles qui ſont foibles. Quelques obſervations bien ſimples, mais frappantes, démontreront, en faiſant voir ce qu'il faut pour pouvoir être bonnes nourrices ſans en être incommodées, que pluſieurs femmes ne peuvent pas l'être. 1°. Une bonne nourrice doit néceſſairement prendre plus d'alimens qu'elle ne faiſoit & les bien digerer ou s'affoiblir (*u*); ainſi une femme qui a l'eſtomac foible, mauvais, lent, une femme qui a des obſtructions & qui eſt incapable de digerer

(*u*) M. SIMPSON ayant peſé une nourrice bien portante, & qui avoit aſſez de lait, & l'ayant repeſée ſix ſemaines après, il trouva que dans cet intervalle elle avoit perdu ſeize livres. YOUNG *de lacte*, Edinb. 1761. p. 6.

ce qu'il lui faut pour vivre, le fera bien plus encore de digerer ce qu'il faut pour la ſubſiſtance d'un enfant. On me dira qu'en commençant à nourrir, elles prennent de l'appétit, & que ſouvent elles digerent beaucoup mieux qu'auparavant; je conviens que cela eſt vrai pour beaucoup de femmes, & ce changement heureux, que j'ai vû ſur-tout chez les femmes d'un tempérament un peu lâche, & que j'attribue au plaiſir moral d'être mere & à l'action des nerfs qui eſt certainement augmenté par la titillation que la ſuccion produit, & qui chez pluſieurs femmes eſt accompagné d'un ſentiment délicieux, ce changement, dis-je, eſt le caractere le plus certain que l'on peut être nourrice & bonne nourrice; mais les femmes chez leſquelles on le trouve ont beaucoup d'appétit, beaucoup de lait, un lait doux, un excellent ſommeil; loin de s'affoiblir, elles ſe portent mieux, elles engraiſſent, quelquefois même leurs humeurs plus raffraichies devenant plus douces, les maux de nerfs diminuent, & ce ſont ces femmes là qui ont ſouvent moins de vapeurs & de maux

de nerfs quand elles nourriſſent, que quand elles ne nourriſſent pas ; mais il s'en faut beaucoup que toutes ſoyent dans ce cas ; il y en a pluſieurs dont l'eſtomac réellement trop mauvais pour être rétabli par les deux cauſes dont je viens de parler, ſe refuſe à la digeſtion de ce ſurplus d'aliment néceſſaire ; le beſoin d'en prendre davantage s'annonce cependant par un ſentiment d'anéantiſſement; mais ces alimens mal digerés, & corrompus, les jettent dans le dégoût, elles mangent tous les jours moins, & il arrive, ou qu'il ſe forme moins de lait, & l'enfant ſouffre, ou que la formation du lait continuant à être auſſi abondante, l'enfant proſpere & la mere tombe dans la maigreur, l'inſomnie, la foibleſſe ; ſes nerfs étant dérangés par le manque de matiere nutritive qui empêche une ſéparation ſuffiſante des eſprits animaux, & irrités par l'âcreté des humeurs, la triſteſſe, les étouffemens, l'inſomnie, les convulſions, en un mot tous les maux de nerfs, arrivent ſucceſſivement; je trouve même dans un bon ouvrage l'hiſtoire d'une femme

qui dès qu'elle avoit nourri pendant quelques tems, tomboit dans la démence (x); & une autre dont les maux de nerfs extrêmement variés m'ont fourni plusieurs faits qui se trouveront dans différents endroits de cet ouvrage, n'en accusoit d'autre cause qu'une grossesse à l'âge de seize ans, & ensuite un nourrissage qui l'avoit mise dans l'état de la plus grande foiblesse, & de la mobilité la plus excessive; elle éprouvoit des maux de nerfs affreux, & entr'autres accidens elle avoit un mouvement continuel dans les yeux avec des douleurs aigues, que la plus forte compression ne diminuoit point; le mal commençoit par la convulsion de la poitrine, & ensuite il survenoit tout-à-coup des douleurs atroces de la tête, ou de tout le corps; aussi cette cause n'a point échappé à ceux qui se sont occupés avec attention des maux de nerfs, & HIGMOR, l'un des premiers qui ayent bien vû les différentes causes de l'hystérie & de

(x) BRACHELIUS V. thes. medic. pract. t. 7. p. 434.

l'hypocondrie, eſt auſſi le premier qui ait placé le nourriſſage parmi les cauſes de cette premiere maladie (*y*). M. GAUBIUS qui a écrit avec tant de ſageſſe, & ſi bien peſé tout ce qu'il a écrit, eſt poſitif ſur les dangers de cette évacuation, " l'excrétion du » lait, ſupérieure aux forces de cel- » le qui nourrit, cauſe, après avoir » ôté au corps ſa nourriture, la foi- » bleſſe, la pâleur, la maigreur, le » déſordre dans la circulation, la fie- » vre lente, la phthyſie, les ſueurs » abondantes & les fauſſes couches; » la force nerveuſe s'affoiblit auſſi; » elles tombent dans une grande ir- » ritabilité, le manque de courage, » la foibleſſe, les palpitations, le ver- » tige, l'affoibliſſement des ſens, ſur- » tout de la vue, & tous les ſymp- » tômes vaporeux (*z*)."

Ces exemples ſont ſi fréquens, ils ont ſi ſouvent obligé à quitter avec le plus grand regret les nourriſſages commencés avec le plus grand plaiſir, & continués avec le plus grand

(*y*) p. 39.
(*z*) *Pathol. Inſtit.* §. 565.

courage, que vouloir soutenir que le nourrissage est toujours possible & utile, parce qu'il est dans les vues de la nature, est une idée aussi fausse que de soutenir qu'il n'y a point de maladies, parce que nos corps sont organisés pour se bien porter. L'impossibilité de nourrir est une maladie qui dépend de plusieurs causes; j'en ai déjà assigné une qui dépend de l'état des organes digestifs, il y en a une seconde qui dépend de la poitrine; si elle est foible, elle est ordinairement bientôt fatiguée par le nourrissage; si la quantité de chile est augmentée, le poumon se trouve souvent dans l'état dans lequel il est quelques heures après le repas chez les personnes hectiques, état qui dépend du passage du chile dans le poumon pour lequel il est un irritant, & entant qu'il fait pléthore, & entant que c'est une humeur crue; on sait combien ces retours périodiques de fievre chileuse laissent les malades foibles, & l'on comprend combien, chez une nourrice, cet état souvent & fortement réitéré peut affoiblir la poitrine; si la nourrice est dégoutée & fait peu de

chile, la poitrine ſouffre alors par l'âcreté des humeurs, l'afautiſſement, la fievre. Ainſi il n'eſt point ſurprenant que l'on voye tant de nourrices, au bout de quelques mois, quelquefois de quelques ſemaines, ſe plaindre de douleurs de poitrine, touſſer, maigrir, avoir alternativement chaud ou froid, prendre des feux au viſage, être altérées. Si à cette époque on ne les oblige pas à ceſſer de nourrir, le mal peut faire des progrès ſi rapides que bientôt on ſera à tard, & il arrivera, ou qu'elles tomberont d'abord dans l'étiſie, ou qu'elles luteront pendant quelques années contre un état de langueur, & finiront par périr victimes de leur courage. Si les regles reviennent après avoir nourri quelques mois, & reviennent abondantes, il eſt indiſpenſablement néceſſaire de ſevrer; j'ai vû pluſieurs femmes dans ces circonſtances prendre une toux ſéche, une fievre lente, des douleurs exceſſives, & périr ſi elles demandoient du ſecours trop tard; n'échapper même qu'avec peine lors qu'elles étoient ſécourues d'abord.

Une autre obſervation à faire,

avant que de conſeiller à une femme de nourrir, c'eſt que les femmes qui ont le genre nerveux très-délicat ſont peu propres à être bonnes nourrices: premierement parce qu'elles ſont extrêmement ſuſceptibles d'émotions, & que les émotions altérent toujours un peu le lait & ſouvent le diminuent; qu'elles peuvent d'ailleurs produire des accidens fâcheux pour les meres mêmes; les vaiſſeaux laiteux accompagnés de beaucoup de nerfs, déjà bien connus par VIEUSSENS (*a*), ſont exceſſivement ſuſceptibles de ſerremens ſpaſmodiques, & j'ai vû ſouvent des tumeurs très-fortes au ſein chez les femmes, ſur-tout ſi elles nourriſſent, après la colere, le chagrin, la frayeur; M. *Van* SWIETEN avoit vû un ſcirre du ſein qui étoit une ſuite de la peur, (*b*) & c'eſt ſurtout ces femmes à nerfs délicats chez qui cette diſpoſition augmente ſenſiblement, quand elles veulent nourrir.

L'inquiétude, le dérangement & le

(*a*) L. 3. ch. 7. il les appelle *nervo-laiteux*.

(*b*) T. I. p. 190.

manque de ſommeil ſont des circonſtances qui ajoutent au mal de l'évacuation laiteuſe, & qui font qu'il y a un très-grand nombre de femmes qui ne peuvent point s'expoſer à nourrir, & qui font très-ſagement de s'en diſpenſer, puiſque cette entrepriſe leur nuiroit, & que quoique l'on diſe de l'horreur qu'il y a à confier ſon enfant à des mercenaires, quoique l'on exagére les dangers d'un lait étranger, vingt-cinq ans des obſervations les plus attentives, m'ont prouvé que l'on trouve un grand nombre de très-bonnes nourrices, que les enfans proſpérent très-bien entre leurs mains, que ſouvent il y a de l'avantage à ne point les nourrir du lait maternel, & que la plus grande marque d'amitié que quelques meres puiſſent leur donner à cette époque, c'eſt de renoncer au plaiſir de les nourrir elles-mêmes, plaiſir dont j'ai eu quelquefois bien de la peine à obtenir le ſacrifice : & il reſtera toujours vrai que quoique la loi de la nature ſoit que chaque mere nourriſſe ſon enfant, il y a un grand nombre de cas dans leſquels on ne

peut pas s'y astreindre sans risque pour la mere & pour l'enfant ; c'étoit déjà pour beaucoup de meres une trop grosse tâche de nourrir un enfant dans leur sein pendant neuf mois, sans le nourrir encore de leur lait ; & pour beaucoup d'enfans ça été un malheur assez long d'être formés de mauvais sucs avant leur naissance, sans en être encore abreuvés après.

C'est une erreur de croire que l'on ne puisse pas se dispenser de nourrir sans s'exposer aux ravages du lait, puisqu'avec des attentions sur la fin de la grossesse & dans les commencemens des couches, on peut presque toujours se flatter de les prévenir. La fonction du moraliste se reduit donc dans ce cas à dire, que toute mere en état de nourrir son enfant doit le nourrir ; c'est sans doute le cri de la nature & celui du sentiment, mais c'est aussi celui de tous les Médecins honnêtes, raisonnables, éclairés, observateurs, & c'est à eux à décider si elle est en état : si sans être Médecin, & Médecin habitué à voir un grand nombre de femmes en couche, on veut affirmer que cela est toujours possible & n'a ja-

mais d'inconvénient, ce n'eſt plus ni raiſonner, ni exhorter, c'eſt faire des phraſes & rien de plus ; ces déclamations outrées, ces injures prodiguées, repétées ſi ſouvent depuis Aulu-Gelle, dont le diſcours eſt le meilleur de tous & a ſervi de magazin à tous les autres, juſques à nos jours, par des moraliſtes qui ont en tête un ordre idéel, ſouvent contradictoire à l'ordre réel, & qui n'imaginent pas même qu'il puiſſe y en avoir un autre, par des Médecins qui parlent à chaque inſtant de la nature ſans s'être jamais demandé ce que ſignifie ce mot, ou par des Médecins éclairés, mais qui ont peu vu des malades ; enfin par une multitude de gens qui ne penſant jamais, & n'ayant pas les connoiſſances néceſſaires pour penſer ſur cette matiere, repetent en écho ce qu'ils entendent dire, toutes ces déclamations, dis-je, ſont non-ſeulement inutiles, mais dangereuſes ; la femme véritablement maratre qui ayant du lait, de la ſanté, & n'en étant empêchée par aucune circonſtance, ſe refuſera au devoir & au plaiſir de nourrir ſon en-

fant, n'y ſera pas ramenée par les grands mots de partage odieux & maudit par la nature, de demi-maternité, de femmes déteſtables, de monſtres affreux, d'attentat odieux & digne de toutes les exécrations de toute la terre; la femme ferme & ſenſée qui le déſireroit & qui ſent qu'elle ne le peut pas, n'y fera aucune attention; mais la femme foible que ces grands mots étonneront, l'entreprendra contre toute raiſon, & l'enfant en ſera la victime; j'en ai vû pluſieurs qui s'opiniâtrant à nourrir ſans le pouvoir, auroient fait mourir leurs enfants de faim, ſi on n'avoit pas trouvé heureuſement une nourrice qui les ſauvoit; ou ſi cédant par convenance aux repréſentations, elles ne l'entreprennent pas, elles croiront également avoir tort d'avoir cédé; que ne croit-on pas quand on s'eſt laiſſé ſurprendre par une opinion? Elles auront des remors, & leur vie ſera empoiſonnée.

Quelquefois le lait ſe porte au ſein ſi abondamment, ſoit qu'on ait nourri ou non, qu'il s'écoule ſans ſuccion & forme ce que M. BOERHAA-

VE appelle un *diabete mammaire*, qui jette dans l'épuiſement ; il en rapporte un exemple chez une femme qui avoit nourri longtems (c), & j'en ai vû deux exemples chez deux femmes qui n'avoient pas nourri ; l'une eſt une femme de ce pays que cet écoulement, qui dura plus de huit mois, jetta dans un épuiſement dont elle ne s'eſt jamais relevée ; l'autre une Françoiſe, la même qui perd la vue dans ſes groſſeſſes, & chez qui l'abondance du lait étoit ſi grande qu'elle perçoit les matelats, les coitres & les paillaſſes, ce qui la conduiſit à une mobilité exceſſive, qui ſubſiſtoit encore bien des années après.

Des pertes blanches.

§. 59. Une autre maladie, qui comme les précédentes eſt particuliére aux femmes & qui leur donne beaucoup de maux de nerfs, c'eſt les pertes blanches, qui étant une évacuation habituelle de la partie lymphatique du ſang, affoibliſſent la nutrition, rendent le ſang âcre, & conduiſent aux maux de nerfs par ces deux cauſes, le manque de

(c) Prælect. ad § 380. t. 3. p. 303.

nutrition & l'âcreté ; auſſi il eſt très-rare de voir des femmes ſujettes à cette évacuation qui n'ayent pas au bout d'un certain tems les nerfs très-délicats, & quand elle eſt très-abondante elle les jette dans la mobilité la plus conſidérable, dans une ſenſibilité exceſſive au creux de l'eſtomach, dans l'inſomnie, les étouffemens, une inquiétude & une mauvaiſe humeur habituelles, la mélancolie la plus noire que j'ai vû deux fois dégénerer en vraie démence.

Les effets de cette évacuation ſur les nerfs ſont ſi marqués, que les jours, les heures même où elle eſt plus forte, elle occaſionne d'abord un changement ſenſible ſur les nerfs ; j'ai vû pluſieurs femmes dont l'état pouvoit faire juger avec certitude ſi la perte étoit abondante ou légere ; & reciproquement l'état des nerfs influe ſi fort ſur les pertes blanches, que la plus petite affection de l'ame les augmente ſur le champ. J'ai vû une jeune femme qui en étoit fort incommodée, & à qui la frayeur ou le chagrin donnoient d'abord une augmentation ſi conſiderable, que c'étoit un véritable flux qui

l'obligeoit à ſe tenir aſſiſe, quelquefois à ſe coucher, & la laiſſoit dans une grande foibleſſe & dans une mobilité ſi grande pendant quelques heures, qu'une ſeconde affection, un bruit conſiderable, un événement indifférent, mais imprévû, lui donnoient un tremblement ſi fort qu'on pouvoit le regarder comme des convulſions ; & j'ai été conſulté par une jeune femme de Lyon dont les nerfs avoient été fort affectés par trois ans de douleur continuelles à l'eſtomach, à qui un chagrin violent occaſionna ſur le champ une perte blanche abondante, qui paſſa peu-à-peu ; une frayeur la rappella, & elle duroit depuis longtems quand elle vint me conſulter ; & une malade, dont j'ai déja parlé à l'article du nourriſſage, n'avoit jamais de pertes blanches que quand elle éprouvoit quelque violente affection de l'ame.

Je finirai cet article par remarquer qu'en faiſant attention que toutes les cauſes dont je viens de parler & celles de l'article ſixieme, étant particuliéres aux femmes, il n'eſt pas étonnant qu'elles ſoyent beaucoup plus ſujettes

aux maux de nerfs que les hommes ; il y a encore quelques autres cauſes de cette différence ; j'en ai déja indiqué quelques-unes, les autres ſe préſenteront ſucceſſivement & je les réunirai toutes dans un autre endroit.

ARTICLE IX.

De la douleur.

§. 60. Je n'examine point encore la nature, les cauſes, le traitement de la douleur, ce ſera l'objet d'un autre article; je ne l'enviſage ici qu'entant qu'elle diſpoſe aux maux de nerfs. Elle eſt un irritant ; c'eſt peut-être le plus puiſſant, puiſque l'action de la plupart des irritans ſe borne à la produire, & comme l'effet des irritans eſt d'augmenter le mouvement, d'abord dans la partie où ſe fait l'irritation, enſuite dans les parties voiſines, enfin dans tout le corps, le premier effet de la douleur forte & continuée ſera la plus grande chaleur, enſuite l'inflammation même de la partie ; il n'y a que trop de gens qui ont éprouvé cet effet après de fortes

douleurs de dents ; mais l'augmentation de chaleur & l'inflammation d'une partie peuvent produire une fievre générale, très-forte, accompagnée des ſymptômes les plus graves de la fièvre ; chez les perſonnes qui par leur conſtitution ſont plus ſuſceptibles d'irritation nerveuſe que d'inflammation & de fievre, la douleur produit des ſpaſmes, des tremblemens, de fortes convulſions & tous les accidens que les ſpaſmes & les convulſions peuvent produire ; la mort même ſi elle eſt très-vive, puiſqu'une irritation très-forte des nerfs tue très-promptement. M. WHYTT vit une jeune femme délicate qu'un mal de dents jetta dans des convulſions & une inſenſibilité qui durerent pluſieurs heures & revinrent toutes les fois que la douleur ſe renouvella (*d*). J'ai vû chez une femme dont les nerfs n'avoient jamais été attaqués, une douleur très-vive produire un tremblement général très-fort, qui dura pluſieurs heures ; & M. JANIN dans ſon

(*d*) Chap. 3. p. 116.

excellent ouvrage (*e*), cite une femme dont les yeux étoient devenus ſi ſenſibles par l'inflammation, que la vivacité de la douleur occaſionnée par la lumiere la fit tomber en ſyncope. Quelquefois ces deux genres de déſordres fievreux & convulſifs ſe compliquent; &, ſans d'auſſi grands accidens, une douleur forte & ſouvent répétée, en ôtant l'appétit, en privant du ſommeil, en dérangeant la nutrition, conduit à une extrême mobilité, à une ſenſibilité exceſſive, à une impoſſibilité de recouvrer le ſommeil, à l'abattement, à la langueur, aux pertes blanches chez les femmes, en un mot la douleur eſt le deſtructeur de la ſanté, & négliger les douleurs qui ne ſont accompagnées d'aucun ſymptôme dangereux, eſt ſans doute une cruauté, mais c'eſt auſſi une preuve d'ignorance, puiſque ſi l'on avoit obſervé les effets de la douleur, on auroit vû, 1°. qu'elle indique toujours un dérangement dans la ſanté; elle eſt la ſentinelle

(*e*) *Obſervat. ſur les maladies des yeux*, p. 59.

que la nature a chargé de veiller à la conſervation des parties, & quand on l'éprouve, c'eſt le cri de cette ſentinelle qui avertit que l'ennemi eſt préſent. 2°. Il eſt tout auſſi abſurde de ne pas chercher à détruire la cauſe d'une douleur qui vient de dérangement intérieur, qu'il le ſeroit de ne pas ſouſtraire ſa main à l'action d'un feu qui la brule, ou d'une épine qui la déchire ; elle eſt une ſource féconde de maux, elle détruit entierement la ſanté; & il n'y a rien de ſi ordinaire que de voir les femmes les plus jeunes, & les plus belles, fanées par quelques mois de douleur; au point d'être abſolument méconnoiſſables; ainſi l'on peut avec raiſon compter la douleur comme une des cauſes qui diſpoſent aux maux de nerfs, & je crois que c'eſt une des plus puiſſantes.

ARTICLE X.

Des irritans.

§. 61. On a déjà vû dans la premiere partie, que toutes les liqueurs âcres & irritantes appliquées aux nerfs

donnoient des convulsions & occasionnoient tous les accidens qui peuvent résulter des mouvemens des nerfs les plus violens & les plus irréguliers; on a aussi vû, dans un article de ce chapitre, que les alimens ou les boissons âcres irritoient sensiblement le genre nerveux; il y a beaucoup d'autres causes irritantes & ce sont ces causes, parmi les causes physiques, qui produisent le plus de maux de nerfs. Pour apprécier mieux leurs effets, je les distinguerai; 1°. en humeurs âcres; 2°. en irritans méchaniques.

Je considérerai aussi sous cet article ces vices internes de quelque partie qui ayant une sensibilité extrême est irritée par des humeurs qui ne seroient point un irritant pour elle si elle n'étoit pas dans un état maladif; il n'y a proprement point de cause irritante, mais une partie ayant acquis trop de sensibilité, tout devient irritant, & les effets sont les mêmes que s'il y avoit une cause d'irritation Enfin je rapporterai à ce chapitre les effets des remedes âcres.

Des humeurs âcres.

§. 62. L'homme ſain a naturellement les humeurs douces ; elles ne doivent avoir d'autre vertu ſtimulante, que celle qui leur eſt néceſſaire pour exciter dans les ſolides les mouvemens qu'ils doivent exécuter, & quand elles n'ont que ce degré de ſtimulus on ne doit point les appeller âcres, puiſque quoi qu'elles puiſſent le paroitre à nos ſens, elles ne ſont cependant que ce qu'elles doivent être ; c'eſt ainſi que le fiel le plus amer pour nôtre langue n'eſt point cenſé âcre, s'il ne l'eſt qu'au point néceſſaire pour donner aux inteſtins une action ſuffiſante ; mais ſi cette vertu ſtimulante eſt portée à un trop haut degré, ou ſi elle s'altere, ſi ſans être plus ſtimulante, elle l'eſt autrement qu'elle ne doit l'être, au lieu de produire dans les parties qu'elle arroſe le mouvement naturel, elle fait naitre un mouvement plus conſiderable & maladif, qui peut produire ou de la douleur, ou de la fievre, ou de l'inflammation, ou des convulſions ; car c'eſt à ces quatre articles

que

que l'on peut reduire tous les effets des irritans ; ils ont même été réduits à un plus général que M. GORTER propoſe comme une loi de l'œconomie animale & qu'il établit dans ces termes, *dans les animaux vivans toutes les parties mobiles peuvent être forcées par l'application des ſtimulans à un plus grand mouvement, accompagné de reſſerrement* (*f*); d'où il eſt aiſé de comprendre que ſi les irritans nuiſent toujours dans un corps ſain, il y a un grand nombre de circonſtances de maladies dans leſquelles ils peuvent devenir utiles.

§. 63. Il n'eſt pas facile d'aſſigner toutes les cauſes qui peuvent produire de l'âcreté, & ce n'eſt pas ici où je dois les rechercher, mais en général on peut dire que, 1°. les digeſtions viciées, 2°. l'uſage long ou réiteré d'alimens ou de boiſſons âcres, 3°. les ſécrétions ou les excrétions altérées, par quelque cauſe que ce ſoit; 4°. l'infection, 5°. l'altération que les maladies laiſſent dans la maſſe des humeurs ſont les principales ; il faut ajouter que ſans qu'il ſe forme aucu-

(*f*) *Compend.* tr. 84. § 4.

ne humeur âcre, une humeur qui ſe fourvoye peut devenir irritante pour des organes ſur leſquels elle ne doit pas naturellement agir. Les paſſions de l'ame portent auſſi très-ſouvent de l'âcreté dans les humeurs, ou en affaibliſſant les digeſtions, ou en troublant les ſécrétions & les excrétions, ou enfin en altérant l'action de tous les vaiſſeaux, dont l'action changée altére d'abord le caractere des fluides. On a remarqué que l'hermine n'a de l'odeur que quand elle eſt irritée, & quoique cet effet dépende ſans doute beaucoup de la tranſpiration augmentée, il eſt très-vraiſemblable que les humeurs ſont réellement altérées (*g*).

§. 64. Dès qu'il exiſte une humeur âcre, elle peut irriter; & ſes effets varieront (*h*) ſuivant ſon degré d'activité, ſuivant ſes caracteres, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins répandue, ſuivant les humeurs auxquelles

(*g*) Hiſt. natur. ſuplem. t. 3. p. 166.

(*h*) *Idem irritamentum variis corporis partibus applicatum, varia producit, prout pars differentes exercet functiones, magis minuſque ſentit; ad motum animalem, vel vitalem villos habet.* GORTER tr. 84. § 7.

elle s'allie, ſuivant les organes qu'elle irrite, ſuivant leur receptivité, ſi l'on veut me paſſer ce terme ; ſuivant la force avec laquelle elle eſt appliquée ; enfin ſuivant que cette partie a plus ou moins d'influence ſur d'autres.

On a vû dans le détail des expériences faites avec les poiſons liquides, que l'effet étoit toujours proportionné à l'activité du poiſon, & il en eſt de même de l'effet des humeurs âcres ; toutes choſes d'ailleurs égales, ſi l'on pouvoit apprécier exactement les différens degrés d'âcreté, on verroit que l'effet eſt toujours en proportion avec chacun de ces degrés.

Les caracteres de l'âcreté varient auſſi conſiderablement ſes effets ; on s'eſt convaincu de cette vérité par les expériences ; & l'hiſtoire des maladies prouve que cette même différence ſe retrouve dans les effets des humeurs âcres naturelles ; elles ont toutes les effets généraux d'irritation, mais chacune a ſes effets caractériſtiques ; l'irritation des acides n'a pas ceux des alcalis ; les premiers irritent plus les nerfs, & donnent les convulſions ; les ſeconds produiſent plus ſouvent

la fievre. L'alun de plume, pour me ſervir de l'exemple de M. GORTER, occaſionne un prurit inſupportable, & les cantharides appliquées ſur la même peau font lever des veſſies. Le virus de la petite vérole & celui de la rougeole irritent, mais leur façon d'irriter n'eſt pas la même, ils n'irritent pas également tous les organes. Les âcres même qui produiſent des maladies du même genre occaſionnent ſouvent des ſymptômes très-différens; j'ai déjà dit que notre derniere épidémie de fievres putrides avoit attaqué ſingulierement le genre nerveux; celle de Naples, ſi bien décrite par M. SARCONE, avoit preſque autant de caracteres de maladie nerveuſe que de maladie fievreuſe; les rêveries, l'horreur de l'eau, la crainte de la lumiere étoient des ſymptômes aſſez fréquens (*i*).

On comprend aiſément que ſuivant que l'âcre eſt plus ou moins répandu, ſes effets doivent être très-différens; tout comme quand il s'attache à

(*i*) SARCONE *hiſtor. ragionat. de mal. oſſervat. in Napol.* p. 452.

une humeur ou à une autre ; mais je dois faire ici une remarque très-importante pour le traitement des maux de nerfs, c'eſt qu'une âcreté généralement répandue, & agiſſant ſur preſque tous les organes, ne produit pas des effets auſſi frappans d'irritation que quand elle n'agit que ſur un ſeul organe, dont l'état comparé à celui des autres, rend les ſymptômes de l'irritation plus apparens ; & il réſulte de là un mal réel, c'eſt que l'on ſe trompe ſur la cauſe & l'on attribue à un tout autre principe ce qui dépend de cette humeur âcre. J'ai vû ſi ſouvent des maux de nerfs longs, invétérés, opiniâtres, qui dépendoient de cette cauſe, & que l'on traitoit par des méthodes directement contraires, que je ne puis trop inviter tous les Médecins à y faire la plus grande attention. Cette humeur âcre mêlée à toute la maſſe du ſang entretient tous les nerfs dans une eſpece d'irritation continuelle, qui leur donne la plus grande ſenſibilité, & en même temps entretient une eſpece de petite fievre habituelle ; les ſymptômes nerveux ſont plus ſenſibles, on ne voit qu'eux,

on décide que la maladie eſt une maladie nerveuſe ; mais comme on ne voit aucune partie ſingulierement attaquée, que l'action d'un ſtimulant ne ſe fait pas remarquer évidemment ſur quelqu'organe particulier, on ne penſe point à un ſtimulant, on accuſe vaguement la foibleſſe des nerfs ; on fait peu d'attention au poulx, parce qu'on ſe perſuade que dans les maladies nerveuſes il n'eſt point un caractere ſûr, ou, ſi on le trouve trop vite, on attribue cette viteſſe à une irrégularité nerveuſe, on néglige par là-même le ſeul ſymptôme qui pourroit conduire à la vraye cauſe, & on la perd entierement de vue ; on donne des toniques, des fortifians, des calmans ; le mal empire, les nerfs s'irritent davantage, les ſymptômes nerveux ſont plus apparens, on s'affermit cependant dans ſon idée & dans ſon traitement, & tout va de mal en pis ; je le répéte donc, un ſang âcre eſt ſouvent une cauſe fréquente de maux de nerfs, quelquefois ſans fievre, ſouvent avec une petite fievre trop peu conſiderable pour que les ſymptômes fievreux ſoyent apparens, & cependant ſi l'on

perd de vue cette cauſe, on nuit à coup ſûr au malade; elle n'exige qu'un traitement, c'eſt d'adoucir cette humeur âcre & de ralentir le poulx; je parlerai des moyens dans le chapitre du traitement; on eſt frappé alors de la rapidité avec laquelle le mieux arrive, & l'on remarque conſtamment que les nerfs ne ſe calment qu'à meſure que le poulx perd de ſa viteſſe.

Mais la même humeur âcre produit encore des ſymptômes abſolument différens, ſuivant les différens organes qu'elle attaque; & en effet on comprend très-bien que les léſions du mouvement dans chaque organe doivent avoir des effets très-variés, ſoit que ces léſions y augmentent ſimplement le mouvement, ſoit qu'elles le rendent irrégulier, ſoit qu'elles occaſionnent des ſerremens. M. GORTER a peint cette varieté avec beaucoup de préciſion & de netteté, & ſon tableau doit être placé ici, " un irritant, dit-il, appliqué
„ au globe de l'œil occaſionne, outre
„ la douleur & les phénomenes gé-
„ néraux (qui ſont la rougeur, la
„ tumeur) des larmes abondantes;

„ l'irritation des narines, une abon-
„ dante ſécrétion de mucoſité & l'é-
„ ternuement; en mettant des cho-
„ ſes âcres dans la bouche, on fait
„ cracher; en irritant la gorge, on
„ donne des nauſées, & en irritant
„ l'eſtomac, on produit la cardialgie,
„ des nauſées, le vômiſſement; l'ir-
„ ritation des inteſtins occaſionne des
„ douleurs de colique ou un flux de
„ ventre; celle du rectum le teneſ-
„ me; celle des reins la nephreti-
„ que, la ſuppreſſion des urines ou
„ leur trop grande abondance; celle
„ de la trachée artere fait touſſer;
„ celle des poumons donne l'aſthme;
„ celle du cœur & des arteres des
„ palpitations, des mouvemens irré-
„ guliers, la fievre; celle de quelque
„ rameau particulier arteriel, l'inflam-
„ mation; dans les organes ſécrétoi-
„ res & excrétoires, elle augmente les
„ ſécrétions, les ſuſpend, les trou-
„ ble, & produit quelquefois des li-
„ queurs très-ſurprenantes (*k*)".

On a vû plus haut que quoique la ſtructure de tous les nerfs fut ſans dou-

(*k*) *Compend.* tr. 84. § 9.

te la même, la différente façon dont ils étoient développés dans les organes, les rendoit susceptibles de différentes sensations ; & cette variété dans l'aptitude à recevoir certaines sensations s'étend sans doute à différentes parties du même organe, comme on le voit évidemment sur la peau dont les différentes parties n'ont ni le même degré, ni le même genre de tact. C'est cette différence qui fait que ce qui est stimulant doux pour un organe, est stimulant très-âcre pour un autre qui n'est pas destiné à en être stimulé habituellement, & c'est ce qui forme la différente réceptivité des organes, & ce qui fait qu'un corps très-insipide pour les nerfs de la langue peut irriter ceux de l'estomac, au point de donner des convulsions affreuses. M. WHYTT a très-bien vu (*l*) que c'est par ce principe qu'il faut expliquer pourquoi certains levains épidémiques s'attachent les uns aux yeux, les autres à la gorge, à la poitrine, à l'estomac; il a raison de donner beaucoup de part aux

(*l*) p. 121.

nerfs dans ce phénomene, mais il faut auſſi y faire entrer la conſideration des différentes humeurs qui tapiſſent les différens organes. C'eſt cette même cauſe qui explique pourquoi certaines épidémies attaquent les unes les enfans, les autres les adultes, les femmes, les vieillards; & l'on juge aiſément que dans ces cas la varieté des humeurs contribue autant à la différence de la réceptivité que la différence dans l'état d'expanſion des nerfs.

§. 65. Le même inſtrument piquant pouſſé avec plus ou moins de force, produit des effets plus ou moins conſiderables; il en eſt de même d'un irritant quelconque; une humeur âcre portée ſur les organes avec beaucoup de force, y occaſionne de plus grands déſordres que quand elle y eſt portée foiblement, & voilà pourquoi dans la plupart des douleurs tout ce qui diminue l'action les ſoulage, tout ce qui l'augmente les irrite.

D'après ces remarques générales ſur les différentes circonſtances qui peuvent varier l'effet de l'âcreté, remarques qui peuvent s'appliquer à tous les irritans, on comprendra mieux

tous les ſymptômes qui peuvent dépendre des humeurs âcres, dont il ſeroit impoſſible de donner une liſte exacte, puiſque les différentes combinaiſons des cauſes qui les produiſent, peuvent tous les jours en produire de différentes; & d'ailleurs cette liſte ſeroit déplacée ici. Mais que l'âcreté ſoit une des principales cauſes prédiſpoſantes & occaſionnelles des maux de nerfs, c'eſt ce dont on ne peut pas douter, ſi l'on fait attention, 1°. à tous les effets que j'ai rapporté des poiſons âcres; 2°. à ce que j'ai dit des ſuites de la douleur qui eſt toujours un des principaux effets des irritans; 3°. à la multitude de maux de nerfs qui dépendent trop évidemment d'une humeur âcre, pour qu'on puiſſe ſe le diſſimuler; auſſi M. WHYTT dit poſitivement, qu'il a été convaincu par le nombre de faits dont il a été témoin, que les maux de nerfs dépendent ſouvent d'une matiere qui irrite le genre nerveux (*m*); il le prouve par deux obſervations; l'une eſt celle d'un jeune garçon qui en-

(*m*) Chap. I. §. 1. p. 144.

enſuite d'une chute ſur la tête, eut pendant pluſieurs mois une ſucceſſion d'accidens preſque tous nerveux, & même de violentes convulſions qui ne ceſſerent qu'après des évacuations de pus par les narines & par l'oreille (*n*); l'autre eſt celle d'une fille âgée de vingt-cinq à trente ans, qui ayant arrêté des ſueurs qu'elle avoit tous les matins, enſuite d'une fievre d'accès irréguliere, fut attaquée d'une toux & d'une oppreſſion convulſives, de gonflemens hyſtériques avec des urines claires, d'étouffemens, de convulſions dans les cuiſſes, dans les jambes & dans preſque tout le corps; accidens qui durerent juſques-à-ce que la matiere âcre ſe fut dépoſée ſous l'aiſſelle où elle forma une tumeur inflammatoire, qui abcéda & laiſſa la malade parfaitement bien (*o*). GALIEN avoit déjà averti, d'après PELOPS, que la corruption ſpontanée des humeurs occaſionnoit des convulſions (*p*), & l'on a remar-

(*n*) Ibid.
(*o*) Ibid. 149.
(*p*) De locis affect. l. 3. ch. 7.

qué, dès les premiers tems de la médecine, que l'éruption de quelques boutons autour des lèvres terminoit les fievres d'accès, qui ſont une véritable maladie de nerfs; je viens de voir une éruption ſemblable, mais plus étendue, terminer chez un enfant de quatre ans & demi, aſſez cacochyme, des convulſions qui l'avoient attaqué cinq fois dans huit jours, & auxquelles il n'avoit jamais été ſujet; & les exemples de convulſions, chez de plus petits enfans, terminées par l'éruption des croutes de lait, ou de la râche, ne ſont pas rares. Il n'y a rien de ſi ordinaire que les convulſions produites au même âge par l'humeur de la petite vérole, de la rougeole, de la fievre écarlatine, au moment où elles ont infecté toute la maſſe des humeurs, & ne ſont point encore ſorties, c'eſt-à-dire immédiatement avant l'éruption; le premier bouton paroît & ordinairement les convulſions ceſſent. Une étrangere qui étoit venue ici chercher du ſoulagement pour un état de convulſion affreux, & dont je reparlerai ailleurs, n'étoit tolerablement que

quand elle avoit quelque éruption, & ſes nerfs étoient conſtamment d'autant mieux que ſa peau étoit plus malade; on verra dans le chapitre de l'épilepſie cette maladie alterner avec une éruption très-forte.

J'ai ſoigné dans différentes circonſtances une autre femme accablée de toutes ſortes de maux de nerfs, qu'elle devoit à des remedes violens pris contre les opilations, & qui après avoir eſſuyé tous les accidens nerveux poſſibles pendant pluſieurs ſemaines, quelquefois pendant pluſieurs mois, ſe trouvoit tout-à-coup bien dès qu'il paroiſſoit une petite éruption, ou plutôt une légere rougeur à la peau dans l'intérieur du doigt auriculaire gauche. Eſt-ce donc, dira-t-on, ce peu d'humeur âcre dépoſé ſur une auſſi petite place qui occaſionnoit tous ces accidens ? Non ; tout comme ce n'eſt pas la quantité de virus dépoſé dans le premier bouton varioleux, à peine ſenſible, qui produiſoit un inſtant auparavant ces convulſions qui alarmoient toute une famille; mais c'eſt que ces éruptions n'arrivent que quand la nature irritée par l'humeur âcre l'a

préparée à être expulsée, quand le spasme de la peau finit, quand la liberté de la transpiration recommence, & quand en même tems l'action des vaisseaux se relâche ; ces changemens sont frappans dans les éruptions des maladies aiguës ; mais quoique moins sensibles dans les autres, ils n'en sont pas moins réels, & ils n'échappent pas à ceux qui savent observer ; la coction est en grande partie faite, l'irritation cesse, l'évacuation critique commence, toutes les sécrétions se faisant mieux, le calme renaît.

J'ai vû un ecclésiastique extrêmement gouteux, & perclus par plus de nodosités que je n'en ai jamais vû à d'autres, souffrir des douleurs dans toute la peau de la tête, si violentes, qu'elles épuisoient sa patience ; elles étoient accompagnées de légeres contractions convulsives dans tous les muscles de ces parties, qui durerent plusieurs jours, au bout desquels il commença à paroitre des vessies jaunes, nombreuses, répandues principalement sur le front & sur les tempes ; à mesure qu'elles paroissoient, les douleurs diminuoient, mais si on ne les ou-

vroit pas d'abord, elles rongeoient la peau, & il eſt reſté pluſieurs cicatrices très-profondes (*q*); cette obſervation m'en rappelle une qui n'eſt pas parfaitement ſemblable, mais qui paroit auſſi dépendre d'une humeur âcre & qui m'a été communiquée par M. CABANIS, qui obſerve auſſi bien qu'il opere, & qui réunit dans le degré le plus rare toutes les parties qui font le grand chirurgien; un homme vint lui dire, ſi vous ne me guériſſez pas, je vais me caſſer la tête pour me délivrer de la douleur que je reſſens depuis quelques heures au deſſus de l'œil; M. CABANIS examina la partie dans laquelle on ne voyoit aucun changement, ſi ce n'eſt peut-être un très-léger gonflement, & lui indiqua quelque léger remede; deux heures après, le patient vint le prier de le panſer, en lui diſant qu'il étoit

(*q*) KOENIG rapporte dans ſa *lithogéneſie* qu'une eruption de veſſies grandes comme la paume de la main renfermoit une humeur ſi âcre, que la douleur jettoit le malade dans le délire. *Theſ. medic. practit.* t. 3. p. 477.

guéri ; au milieu de la plus violente douleur, la peau s'étoit ouverte & le ſang avoit jailli ; il y avoit effectivement à la peau une petite ouverture qui ne paroiſſoit faite ni par un inſtrument tranchant, ni par contuſion. J'ai vû pluſieurs femmes qui ont alternativement des rougeurs & des chaleurs au viſage, des douleurs très-vives à la peau, des ſpaſmes intérieurs ou d'autres accidens nerveux qui ceſſent dès que la peau ſe couvre de boutons ; on voit évidemment que ces accidens que j'ai obſervé à différentes repriſes, dans leur degré le plus fort, chez une mere & une fille, dépendent d'une humeur âcre ; les eaux de Seltzer ont toujours gueri promptement la mere ; la fille chez qui le mal étoit plus paſſager avoit quelquefois un ſpaſme très-douloureux qui partoit de l'eſtomac & montoit juſques à la gorge, & qu'un peu de chocolat ſoulageoit d'abord. J'ai vû à la mere des rougeurs & des chaleurs ſubites dans tout le corps, comme l'on en a au viſage ; elle a eû quelquefois des rages de faim pendant quelques heures ; d'autres fois

des douleurs générales & aiguës dans toute la peau, que l'on ne ſoulageoit qu'en la pinçant auſſi fortement qu'il étoit poſſible, ce qui lui faiſoit un bien ſingulier, quoique le ſerrement eût été aſſez fort pour laiſſer pendant quelques jours l'échimoſe des contuſions.

Feu M. ROSEN a vû l'humeur d'un pourpre chronique produire des ſpaſmes violens du muſcle crotaphite (*r*); & l'on voit dans une autre obſervation que le retard d'une éruption qui avoit accoutumé de ſe faire habituellement, produiſit un ſpaſme des doigts (*s*). VIRIDET a déjà averti que les vapeurs ceſſent ſouvent quand la goute ſurvient, & il remarque fort bien que ces deux maladies ont ſouvent une cauſe commune, puiſque l'on trouve quelquefois (on peut dire ſouvent) du tuf dans les articulations des femmes hyſtériques (*t*). J'ai vû en 1765, dans le comté de Neufchâtel,

(*r*) *Theſes medico-practic.* t. 6. p. 195.

(*s*) BUNDELL *de rariorib. morb.* Goett. 1762. §. 10.

(*t*) Traité des vapeurs, 148. VILLIS a un chapitre tout entier ſur les maladies

une jeune femme qui tomba peu de tems après ſes couches dans des vapeurs accompagnées d'un délire continû, qui me parurent ne pouvoir dépendre que d'un âcre répandu ſur le genre nerveux ; je lui conſeillai les délayans les plus doux & les plus propres à rappeller la tranſpiration qui ſe faiſoit mal ; au bout de quelques jours le miliaire parut, & dès cet inſtant les vapeurs & le délire ceſſerent. Des convulſions périodiques furent guéries par des ſueurs périodiques aux époques où les convulſions devoient revenir (*u*) : les convulſions n'étoient donc dans ce cas que l'effet d'une humeur âcre, qui irritoit le genre nerveux, juſques-à-ce qu'elle ſe fut portée à la peau ou évacuée par les ſueurs. J'ai traité un enfant de quatre ans ſujet à la râche, qui parloit très-bien ; mais qui toutes les fois qu'il devoit ſe faire

ſpaſmodiques produites par différens venins, un autre ſur celles qui dépendent d'une âcreté fievreuſe, un troiſieme ſur celles que produit l'âcre ſcorbutique.

(*u*) *Hippocrates de inuſtionibus.* p. 149. ouvrage de M. FERRAND.

une nouvelle éruption, perdoit preſque entierement l'uſage de la parole quelques jours à l'avance.

Le lait épanché, lorſqu'il n'a point encore formé de dépôt, irrite tout le genre nerveux & produit des vapeurs qui ne finiſſent que quand il s'eſt diſſipé peu-à-peu par les évacuations, ou dépoſé ſur quelque partie. Une Dame qui avoit depuis longtems une dartre au front qui diſparut tout-à-coup, ſouffrit pendant huit jours les douleurs les plus âtroces dans toutes les parties de ſon corps; & l'on voit tous les jours les perſonnes ſujettes à avoir des boutons au viſage, n'être bien qu'autant qu'ils exiſtent; dès qu'ils diſparoiſſent, elles tombent dans la langueur, la foibleſſe & différens accidens. On ne voit pas toujours, il eſt vrai, paroitre des maux de nerfs marqués, mais il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt l'irritation des nerfs, qui troublant la circulation, empêchant la nutrition, altérant les ſécrétions & ſur-tout la tranſpiration, occaſionne tous ces dérangemens; & c'eſt une obſervation très-importante, & pas aſſez faite, que les mêmes cauſes

qui repercutent une humeur âcre, dérangent en même tems la tranſpiration, & que c'eſt à ce dérangement autant qu'à la diſparition de l'humeur, qu'il faut attribuer les maux qui en ſont la ſuite ; on remarque ſouvent que la peau ſeche pendant tout le tems que l'éruption a diſparu, s'amollit quand les boutons reparoiſſent. L'application même d'une vapeur âcre peut produire des maux de nerfs fâcheux par la ſimple inhalation ; on trouve dans le *journal* des ſavans l'obſervation d'un homme qui ayant eu le bras expoſé à la vapeur d'un puits méphytique, en devint paralytique (*x*) ; & le véridique VIRIDET rapporte un fait qui mérite d'être cité : " un Paſteur du voiſinage m'ayant " dit qu'il connoiſſoit les fievres ma- " lignes par le frémiſſement qu'il " appercevoit aux doigts avec leſquels " il avoit preſſé l'artere (*y*). Je dou- " tois de l'exactitude de ſa remarque :

(*x*) *Journ. des ſav.* 1667. p. 52. & BEHRENS ſelect. diæt. p. 18.

(*y*) GALIEN avoit déjà fait une remarque à peu près ſemblable.

„ peu de tems après j'eus occasion
„ d'en connoître la vérité ; étant sur-
„ venu au printems une fievre ma-
„ ligne accompagnée de pourpre, de
„ transports au cerveau & d'un dé-
„ voyement, qui fut mortelle à bien
„ des gens, je remarquai, après avoir
„ visité mes malades, un engourdisse-
„ ment en l'un de mes bras, & quel-
„ quefois en tous les deux : ce qui
„ m'obligea à ne toucher l'artere que
„ d'une main ; alors j'aperçus, outre
„ l'engourdissement du bras, un amor-
„ tissement dans tout ce côté (z) ".

§. 66. Si les humeurs âcres formées dans la masse du sang irritent assez le genre nerveux pour en procurer tous les dérangemens, avant que d'être déposées à la peau, leurs ravages sont bien plus considerables, quand après y avoir été déposées, elles l'abandonnent, & que repompées dans la masse du sang, où elles l'infectent de nouveau & produisent des symptômes universels, ou en se déposant sur quelque organe particulier, y occasionnent les accidens les plus fâcheux.

(z) *Des vapeurs*, p. 91.

Les ouvrages des obſervateurs ſont pleins de maux de nerfs produits par des éruptions repercutées (*a*), & preſque tous les chapitres de cet ouvrage en fourniſſent des exemples ; on en trouvera d'autres dans celui des metaſtaſes, ainſi je me bornerai à en rapporter ici un petit nombre qui ne ſeroient pas placés ſi naturellement ailleurs. Un malade qui avoit depuis très-longtems une douleur fort vive à la jambe, & qui étoit en 1768 à Plombieres pour y prendre les bains, fut obligé d'en partir, peu de jours après y être arrivé, pour un voyage à Nancy, où on lui conſeilla une application graſſe & ſpiritueuſe qui fit diſparoitre les douleurs ; mais il fut attaqué d'un tremblement général, d'un bégayement, & d'un étourdiſſement tel, qu'il ſe croyoit au moment de prendre une attaque d'apoplexie ; il ſe hâta de retourner à Plombieres ; la douleur de jambe revint, & les ac-

(*a*) On peut en voir un grand nombre dans *Schenkius*, dans *Fabri* de Hil. den, dans RAYMOND traité des maladies qu'il ne faut pas guerir, & dans TRILLER *Nulla medicina miraculum optim. medic.*

cidens nerveux ceſſerent dès qu'elle reparut ; dans ce cas, le danger ne fut que paſſager, parce que l'humeur ſe reporta ſur la partie dont on l'avoit chaſſée, & c'eſt ce qui rend cet exemple plus frappant, mais cela n'arrive pas toujours. M. MONRO vit un jeune homme attaqué d'une fievre éruptive, alors épidemique, à Edimbourg, l'éruption diſparut tout-à-coup, & le malade eut des ſpaſmes dans les entrailles & des convulſions dans tout le corps, avec une douleur aigue au doigt du pied gauche ; cette jambe ſe paralyſa, ſe gangréna, & le malade périt au bout de trois mois. (*b*) J'ai vû une fille qui eut tout le corps couvert d'une ébullition toute ſimple, qui rentra tout-à-coup, & dès ce moment elle conſerva une oppreſſion continuelle, & de tems en tems un ſpaſme ſi violent au creux de l'eſtomac, qu'elle étouffoit ſi elle ne pouvoit pas pleurer ou crier. On voit par ces exemples qu'une humeur âcre peut donner des maux de nerfs affreux aux perſon-

(*b*) An account of inoculat. Edinb. 1765. p. 49.

perſonnes qui y ont le moins de diſpoſition ; elle eſt tout-à la fois cauſe prédiſpoſante & cauſe occaſionnelle ; mais ſouvent un ſang âcre ſans donner des maux de nerfs diſpoſe ſeulement les nerfs à être plus facilement affectés, parce qu'un ſang de cette eſpece ſuppoſe néceſſairement une nutrition moins bien faite, une mucoſité moins conſiſtante, & une légere irritation habituelle dans le genre nerveux. Dans cet état, une cauſe d'irritation qui n'auroit preſque pas eu d'action ſur d'autres nerfs, peut en avoir une très-conſiderable. On ſent auſſi combien il eſt important d'être très-circonſpect dans le traitement des maladies cutanées, & combien il importe, en traitant des malades attaqués de maux de nerfs, de ſavoir s'ils n'ont jamais été attaqués d'aucune maladie éruptive, puiſque les maladies de cette eſpece rentrées, ſont une cauſe très-fréquente de tous les accidens nerveux ; en général on doit ſoubçonner une âcreté exiſtante, quand on trouve le poulx trop vite & la peau ſèche.

Ces diſparitions d'éruption tiennent ordinairement ou à quelques

cauſes d'affoibliſſement, telles que les hémorragies, les diarrhées, la fatigue, l'inanition, les traitemens qui diminuent trop l'action des vaiſſeaux; ou à quelque paſſion de l'ame, ſoit qu'elle agiſſe en affoibliſſant l'action nerveuſe, comme le chagrin, ſoit qu'elle produiſe un ſpaſme cutané; ou à quelque irritation dans les organes intérieurs; ou enfin à quelque circonſtance externe, ſoit qu'elle ſoit accidentelle, comme le froid, l'humidité, ſoit qu'elle ſoit une erreur de traitement, comme dans le cas que j'ai cité plus haut, & dans une multitude de cas qui ſe préſentent tous les jours, & offrent un nombre de malades victimes ou de l'ignorance officieuſe de leurs amis, de leurs parens, de leurs voiſins, ou de l'ignorance impardonnable de ceux même dont la vocation les oblige à être inſtruits de toutes les cauſes phyſiques qui peuvent nuire à l'humanité, ou de l'ignorance effrontée & fourbe de la tourbe des charlatans, engeance deſtructive, aſſaſins tolerés, dont l'exiſtence prouve à quel point la bonne police eſt encore éloignée de ſa perfection dans

le plus grand nombre des Etats de l'Europe.

§. 67. On doit mettre dans la même classe que les éruptions rentrées, les écoulemens inveterés, soit naturels, soit artificiels, arrêtés tout à-coup & sans les précautions nécessaires, ou qui cessent spontanément. STAHL cite le cas d'un ulcere au bras desséché qui occasionna des convulsions du même côté de la tête (c); & tous les collecteurs d'observations en fournissent de cette espece; on en trouvera plus d'un exemple dans la suite de cet ouvrage.

§. 68. Une humeur très-âcre en irritant simplement les parties extérieures, sans aucun signe de resorption, peut occasionner des accidens nerveux fort graves. WILLIS cite l'observation d'une jeune personne de seize ans, à qui une chute de cheval occasionna une violente contusion au sein, qui au bout de quatre ans avoit dégeneré en tumeur cancereuse, si douloureuse & si sensible que la malade ne pouvoit dor-

(c) *De metaschematismis morborm* §. 72.

mir ni jour ni nuit, elle ne ſupportoit ni le plus léger tact, ni même le plus petit bruit ou les plus légeres ſécouſſes de la chambre ; bientôt cette partie devint un centre d'où il partoit des mouvemens convulſifs, qui ſe porterent d'abord ſur l'eſtomac & les hypocondres, enſuite, attaquant le cerveau même, ils la jettoient dans une aneſtéſie entiere qui étoit ſuivie des convulſions générales les plus violentes ; ces accès vagues & irréguliers ne l'attaquoient dans les commencemens, que quand quelque circonſtance occaſionnoit un redoublement de douleurs, mais enſuite ils devinrent habituels & l'attaquoient deux fois par jour (*d*). M. VISONI, célebre Médecin de Naples, a vû des convulſions, produites par l'irritation d'un cancer, ſi violentes que les articulations ſe luxoient (*e*), & l'on

(*d*) WILLIS ne donne point les détails de la cure, il dit ſimplement, après beaucoup de remedes inutiles, les bains de Bath lui firent du bien, elle ſe maria, eut des enfans & guérit peu-à-peu. *De morb. conv.* ch. 6.

(*e*) SARCONE *hiſtoria ragionata della*

trouve ailleurs d'autres exemples ſemblables.

§. 69. Je n'ai parlé de l'âcreté qu'entant qu'elle irrite & produit de la douleur ou des ſpaſmes, mais il ne faut point perdre de vue que comme il y a des poiſons qui donnent des ſpaſmes ou des convulſions, & d'autres qui paralyſent, de même il y a telle dégéneration des humeurs qui peut auſſi paralyſer ; & ſi M. VISONI a vû l'humeur cancereuſe occaſionner des convulſions violentes, M. SENAC a vû cette même humeur repompée affoiblir entierement l'action des nerfs & occaſionner des défaillances, comme les virus peſtilentiels (*f*) ; ainſi la dégéneration des humeurs peut occaſionner des accidens paralytiques tout comme des convulſifs.

§. 70. Fixée dans quelque partie intérieure, l'humeur âcre produit les mêmes accidens ; on a vû dans la premiere partie l'effet des poiſons appliqués à l'eſtomac, & les poiſons ne

febr. epid. &c. p. 504.

(*f*) Liv. 4. ch. 3.

ſont qu'un irritant très-âcre; & l'on a vû plus haut que des alimens ou des boiſſons âcres occaſionnoient toutes ſortes d'accidens nerveux. Les acides ſont ſur-tout l'âcre qui paroît le ſtimulant le plus incommode pour les nerfs de cette partie, ils les rendent quelquefois ſi ſenſibles que non-ſeulement les alimens un peu irritans, mais même tous les alimens, à quelque petite quantité qu'on les prenne, produiſent des ſpaſmes, des crampes, des douleurs atroces. On voit tous les jours les acides donner des convulſions violentes aux petits enfans, obſervation qui ſuffiroit ſeule pour prouver aſſez combien ils ſont irritans pour les nerfs, & il eſt très-ordinaire de voir des femmes à qui une petite quantité d'acide donne des douleurs vives dans tout le corps, dans les talons même; des élancemens aigus, dans quelque partie; des étouffemens qui leur font craindre de mourir ſur le champ; des triſteſſes affreuſes, de l'humeur, de l'inquiétude, des inſomnies, des rongemens cruels dans l'eſtomac, une chaleur brulante à la gorge, accidens qui ceſſent au moment où elles rendent

une gorgée aigre, dont l'évacuation les fait paſſer ſur le champ du plus grand mal-aiſe au bien-être le plus complet. Les perſonnes qui ſont dans ce cas ne ſupportent point les alimens ſuſceptibles de s'aigrir facilement, tels que la plupart des végétaux comeſtibles que l'on peut diviſer en racines, en feuilles, en fruits & en graines; la plus petite quantité d'épinars, un quartier de pomme ou de poire, la moitié d'une pêche s'aigriſſent dans le moment & ſuffiſent pour occaſionner tous les accidens dont je viens de parler; le lait que l'on peut regarder comme une nourriture végétale, étant déjà un peu animaliſé, s'aigrit généralement moins que les autres végétaux, & j'ai même eſſayé pluſieurs fois, & preſque toujours avec le plus grand ſuccès, de le donner pour toute nourriture, à des perſonnes à qui des aigreurs opiniâtres occaſionnoient les accidens les plus graves, que tous les alimens incommodoient, que les remedes les plus doux irritoient. J'enviſageois dans ce cas les acides comme un vrai poiſon, & je traitais les malades comme

empoiſonnés; mais alors il faut abſolument ſe borner à ne prendre que du lait avec un peu de pain & de l'eau, qui eſt la ſeule boiſſon qui puiſſe leur convenir; le vin eſt dans ces cas là un irritant preſqu'inſoutenable; il augmente les aigreurs, il donne de l'angoiſſe, de la triſteſſe, & ſur-tout il augmente tous les maux de tête qui dépendent des aigreurs de l'eſtomac : M. ROBERT rapporte une obſervation que j'ai déja citée, qui prouve bien à quel point il irrite (*g*). Quelquefois les acides peuvent occaſionner des maux de nerfs très-forts ſans paroitre affecter l'eſtomac; j'ai vû une femme toujours bien portante, mais qui n'avoit cependant pas l'eſtomac très-fort, attaquée tout-coup, après avoir mangé pendant quelque tems beaucoup de raiſins qui ne l'avoient point purgée, de douleurs exceſſives qui commencerent ſous l'épaule gauche, ſe répandirent ſous le ſein, monterent au cou, & occaſionnerent des mouvemens convulſifs dans

(*g*) *Obſervations de medec.* t. 2. p. 65. obſ. 58.

le bras & dans le visage du côté gauche ; les douleurs étoient si fortes que dans quelques instants elles la jettoient dans le délire ; & quoique le mal n'eût duré que trois jours, le bras au bout de six semaines n'avoit pas recouvré toutes ses forces. Eloignée des secours pendant l'accès, la malade s'étoit bornée à se faire frotter, & à boire des camomilles ; il est à présumer que des absorbans, ou même quelques alcalis pendant l'accès l'auroient considerablement abrégé.

On trouve dans WEPFER l'histoire d'une femme, qui ayant fait abus d'acides dans une couche, acquit une telle sensibilité des nerfs de l'estomac, qu'elle ne pouvoit plus prendre le moindre acide sans avoir un évanouissement (*h*), & pendant longtems elle ne put supporter aucun purgatif.

§. 71. Une autre cause d'irritation qui d'abord n'offre pas l'idée d'humeur âcre, & qui pourroit être placée parmi les causes méchaniques, ce sont les matieres glaireuses qu'on ne se-

(*h*) *De cicat. aquat.*

roit pas porté à croire un ſtimulus violent, mais qui en produiſent cependant tous les effets, ſoit qu'elles ſoyent dans l'eſtomac, ſoit qu'elles ſoyent dans les inteſtins; il paroît qu'elles irritent par leur volume, par leur poids, par l'âcreté qu'elles contractent quelquefois, & dont ſe plaignent ſi fort quelques-uns des malades qui en rendent; par la gêne qu'elles apportent à toutes les fonctions de l'eſtomac; peut-être par une eſpece de titillation, ſemblable à celle de quelque matiere huileuſe, qui eſt déſagréable aux nerfs; peut-être en gênant la circulation & les ſecrétions dans les parties qu'elles tapiſſent; ce qu'il y a de certain, c'eſt que de quelque façon qu'elles agiſſent, leur irritation ſur les nerfs eſt très-marquée, elles produiſent un ſentiment de mal aiſe habituel à l'eſtomac, accompagné quelquefois d'un ſentiment de glace, d'autres fois d'un ſentiment de feu; une triſteſſe preſque continuelle, des rongemens, du dégoût, des naufées, des vômiſſemens, des coliques; un ſentiment d'engourdiſſement dans tout le ventre, & quelquefois dans les ex-

trèmités ou inférieures, ou ſupérieures; on éprouve auſſi des palpitations, des intermittences, des larmes intariſſables, un changement ſingulier dans le viſage, des inſomnies opiniâtres, quelquefois un vrai délire, des convulſions même. VIRIDET vit une demoiſelle chez qui ces matieres glaireuſes s'étoient formées à la ſuite de chagrins & d'occupations, & à qui elles occaſionnoient des vapeurs & des défaillances, "elle perdoit le ſen-
„ timent tantôt d'une partie, tantôt
„ de l'autre, & quelquefois, de tout
„ le corps; ſa voix s'arrêtoit tout-
„ à-coup, & elle ne pouvoit parler des
„ jours entiers; elle ſe guerit à me-
„ ſure qu'il diſſipa ces glaires par
„ des déterſifs & des évacuants de
„ tems en tems (*i*), & enſuite les
„ remedes néceſſaires pour en préve-
„ nir la formation;" & il parle d'une autre dame travaillée cruellement d'une affection hyſtérique, & dont l'eſtomac étoit ſi endolori qu'il ne pouvoit ſouffrir aucun purgatif, quoiqu'il fût cependant néceſſaire d'évacuer de tems en tems les matieres

(*i*) Tr. des vapeurs. p. 148.

glaireuſes, croupiſſantes; un jour dans un violent accès, il fallut lui donner un narcotique, " dont l'action cauſa un „ vômiſſement, pendant vingt-qua- „ tre heures, qui fut ſuivi d'un cal- „ me de plus d'un mois " ce bon „ ſuccès nous engagea dans la ſuite „ à lui réitérer, dans les mêmes oc- „ caſions, le même émétique qui con- „ tinua à produire la même évacua- „ tion & le même ſoulagement. *(k)*.

M. WHYTT a vû un garçon de quatorze ans ſujet à un *chorea viti*, pour lequel on avoit employé inutilement pluſieurs remedes, & qui ſe guerit parfaitement par une diarrhée ſpontanée, qui lui fit rendre beaucoup de glaires durcies *(l)*. Cette cauſe malheureuſement très-fréquente eſt en même tems très-opiniâtre, elle tient à un vice dans ces glandes, les plus ſimples de toutes, qui ſe trouvent dans la troiſieme celluloſité de l'eſtomac & des inteſtins, & qui ſont deſtinées à ſéparer cette fine mucoſité qui revêt toutes ces cavités; quand elles viennent à en ſéparer trop ou

(*k*) Tr. des vap. p. 220.
(*l*) p. 195.

d'une qualité trop épaiſſe, elle s'amaſſe, s'épaiſſit, s'altere, & produit tous les mauvais effets dont j'ai parlé ; les évacuants, ſur-tout les émétiques ſoulagent pour le moment, cela fait que les malades les aiment, mais ils ne gueriſſent point, ni près de là ; & les Médecins éclairés les craignent avec raiſon ; mais cette crainte doit avoir ſes bornes ; & en interdire abſolument l'uſage, c'eſt expoſer les malades à de longs traitemens, ſouvent très-inutiles ; ou les mettre dans le cas de recourir à des empiriques dont les évacuants violens les ſoulagent d'abord, parce qu'une évacuation étoit néceſſaire ; & les jettent enſuite dans les maux les plus fâcheux, parce qu'après avoir agi d'abord ſur les matieres glaireuſes, ils continuent à agir ſur la mucoſité néceſſaire, ſur les nerfs même, & occaſionnent des accidens funeſtes. Un premier émétique en faiſant rendre beaucoup de glaires ſoulagea une femme ſujette à des coliques habituelles, le ſecond fit moins de bien, le troiſieme la jetta dans des inquiétudes, des vapeurs, des défaillances

& des ſpaſmes dont elle mourut (*m*).

§. 71. Une bile trop âcre, ou qui en croupiſſant, ſe corrompt dans le duodenum, eſt encore un ſtimulus qui occaſionne très-fréquemment des maux de nerfs très-forts, ſoit en irritant ſimplement le duodenum, l'eſtomac, les inteſtins, & c'eſt en irritant ces organes qu'elle produit ſouvent dans les maladies aiguës des convulſions qui ceſſent quand le malade a vômi quelques gorgées de liqueur amere, ſoit en repaſſant dans la maſſe du ſang. J'ai rapporté plus haut l'exemple d'un malade à qui des amas bilieux donnoient des accidens véritablement nerveux, & cela eſt très-ordinaire : non-ſeulement la bile, mais toutes les cacochylies amaſſées dans les premieres voyes, ſont une ſource féconde d'hypocondrie & des maux de nerfs les plus graves. M. WHYTT parle d'un enfant que quelques humeurs âcres dans les inteſtins jetterent dans des douleurs violentes de ventre & de tête, avec délire & perte de connoiſſance ; la

(*m*) Ib. p. 186.

saignée & les vesicatoires ne lui firent rien, deux doses de calomelas & de rhubarbe, qui lui procurerent quelques selles, le guerirent parfaitement (*n*).

J'ai vû une femme de vingt-sept ans que l'on traitoit depuis longtems pour des accès de convulsions si forts, & accompagnés de symptômes si variés, que plusieurs personnes les croyoient épileptiques, ils ne l'étoient cependant point; & on avoit employé inutilement une multitude d'antispasmodiques; au bout de quelques années elle vint ici; après un examen très-attentif, je crus être sûr que les nerfs n'étoient point fort délicats, que les humeurs n'étoient point âcres, & que les matieres amassées dans les premieres voyes étoient la seule cause du mal; des boissons délayantes rendues purgatives par des laxatifs très-doux l'évacuoient considerablement, & à mesure qu'elle étoit évacuée le ventre qu'elle avoit très-gros, diminuoit; les forces augmentoient & les accès devenoient plus rares,

(*n*) p. 197.

plus foibles, & ils disparurent tout-à-fait au bout de quelques mois. Une autre femme à peu près dans le même état, mais d'une constitution plus délicate, avoit les intestins si lâches qu'il s'y amassoit des quantités immenses d'excrémens qui formoient un volume prodigieux, que l'on auroit pu prendre pour des obstructions; quand les amas étoient faits, elle avoit tous les accidens nerveux possibles, mais ils cessoient après des évacuations immenses qui la laissoient dans une foiblesse extrême; on voit souvent des malades qu'une humeur bilieuse jette dans l'assoupissement, l'angoisse, l'oppression, symptômes qui cessent dès que l'on délaye cette humeur âcre par beaucoup d'eau simple, ou qu'on l'enveloppe par de légers farineux, tels que l'orgeat; mais cette derniere méthode n'est qu'un palliatif auquel on ne pourroit pas recourir souvent sans danger, & la premiere n'est point suffisante; la véritable cure consiste à corriger cette humeur par des boissons acides, ou à l'évacuer par des purgatifs doux.

Dans les sujets très-délicats, comme beaucoup de femmes hystériques

ou d'hommes hypocondres, il suffit d'une selle retardée pour produire des accès très-forts.

Dans les très-grandes chaleurs, j'ai vû les accès d'épilepsie revenir plus fréquemment, & à cette époque les urines étoient moins abondantes, fort chargées & fœtides, ce qui prouvoit que les humeurs étoient plus âcres & par là même plus irritantes.

Des humeurs âcres placées dans d'autres parties peuvent produire également des accidens nerveux, très-forts, dont on trouvera différens exemples dans le cours de cet ouvrage; on sait que la coqueluche ne dépend que d'une humeur âcre fixée sur les nerfs des parties qui sont le siege de cette maladie; & l'on trouve dans VIRIDET quelques observations qui méritent d'être rapportées, quoiqu'elles ne soyent pas de la plus grande justesse anatomique; la premiere est celle d'une dame âgée, qui depuis trois mois étoit travaillée jour & nuit d'une inquiétude dans une petite partie de la poitrine, qui dépendoit d'une âcreté épanchée dans un ganglion correspondant à cette par-

tie ; il croit que des maux de cette eſpece, des frémiſſemens locaux, dépendent de l'irritation de quelque plexus (*o*) ; & il attribue à une humeur glaireuſe & très-âcre, dépoſée ſur les muſcles du bras droit, où elle formoit au deſſous du coude, ſans aucune rougeur ni tumeur, une ceinture de quatre travers de doigts accompagnée d'un ſentiment continuel de froid ; il attribue, dis-je, au dépôt de cette humeur âcre, les accidens nerveux, très-variés, que la malade éprouvoit, & qui avoient tous leur centre dans cet endroit ; il en partoit tous les jours des ſenſations, comme de petites flammes, qui alloient juſques au bout des doigts avec des douleurs quelquefois ſi violentes, qu'il ſembloit qu'on lui arrachoit les ongles ; ſi ce ſentiment de flamme, au lieu de deſcendre, montoit du côté de la tête, il cauſoit quelquefois dans la machoire ou à la tempe le même ſentiment que ſi l'on y eut enfoncé un fer rouge ; dans l'oreille, le même bruit que fait la chaine d'u-

(*o*) *Tr. des vapeurs.* p. 84.

ne montre montée en ſe caſſant ; le mal paſſoit quelquefois de l'autre côté de la tête, & y produiſoit les mêmes accidens ; la malade étoit tourmentée pendant deux ou trois heures de mouvemens convulſifs dans tout ſon corps ; au milieu du paroxiſme elle avoit un appétit dévorant ; enſuite elle tomboit dans une eſpece de fureur. Elle fut délivrée de ces accidens par le vômiſſement d'une quantité prodigieuſe de pituite fort claire (*p*). Il ajoute ailleurs que ſi elle ſoulevoit le bras, ſi elle parloit ou ſi elle chantoit un peu haut, ces mouvemens déterminoient un accès. Le même auteur vit un jeune payſan mélancolique, chez qui le ſiege du ſpaſme étoit au deſſous de la rate, dans une tumeur cutanée, large de quatre doigts & de deux lignes d'élévation, qui n'étoit point rouge, & ne lui faiſoit que peu de douleurs ; il en partoit un

(*p*) Ibid. p. 151. Le remede qu'il employa étoit une infuſion de *ſedum* à fleurs blanches faite dans de la biére, dont elle prit tous les matins pendant dix jours deux verres qui lui firent rejetter une quantité prodigieuſe de glaires acides. ib. 183.

ſentiment comme de fourmis, à l'exiſtence deſquelles l'imagination frappée du malade croyoit fortement, qui montoient au col, lequel groſſiſſoit conſiderablement; le viſage s'enfloit, ces deux parties devenoient livides, le malade alors craignoit d'être ſuffoqué; un quart-d'heure après, la chaleur ſe répandoit ſur la poitrine & ſur-tout le reſte du corps (*q*). Mais les glaires ne ſont jamais plus fâcheuſes que quand elles ſont le foyer d'un principe acide, qui acquiert alors une fixité étonnante, & contre lequel les abſorbans ordinaires échouent entierement; ſouvent même ils nuiſent, s'ils ne ſont pas joints à des ſels alcalis ou à quelques ſtimulus. J'ai vû cette combinaiſon de matieres glaireuſes & acides occaſionner des accidens effrayants à une fille dans la force de l'âge, mais dont l'eſtomac étoit mauvais de tout tems; les accidens commençoient par de l'angoiſſe au creux de l'eſtomac, il en partoit un ſentiment de chaleur qui montoit rapidement juſ-

(*q*) Ib. p. 157.

ques à la gorge, la langue enfloit rapidement & ſi fortement que la reſpiration & la tête s'embarraſſoient ; on avoit craint à différentes repriſes qu'elle ne périt d'apoplexie ou d'étouffement ; & on l'avoit ſaignée ſouvent dans les accès qui n'en devenoient que plus fréquens ; il y avoit près de deux ans qu'elle étoit dans cet état quand elle vint me conſulter ; m'étant bien aſſuré de la cauſe du mal, je dirigeai le traitement uniquement contre cette cauſe, & à meſure que les glaires & les acides ont diminué, les accès ſe ſont affoiblis, ſe ſont éloignés & ont enfin totalement ceſſé ; dès le commencement de la cure on n'a point réiteré la ſaignée.

Irritans méchaniques.

§. 73. Si les humeurs âcres peuvent irriter ſi fortement, des irritations méchaniques produites par des corps ſolides n'opereront pas des effets moins marqués ; parmi ces cauſes on doit d'abord placer les vers, qui ne ſont point la cauſe de tous les maux des enfans, comme on le croit tous les jours,

qui peuvent cependant occaſionner très-ſouvent des accidens convulſifs, tels que des rongemens, des coliques, des gonflemens, des vômiſſemens, des triſteſſes, des rires, des oppreſſions, des irritations, des irrégularités du poulx rares, de longues intermitences, des convulſions fréquentes & fortes, dont on verra des exemples ailleurs; un changement marqué dans les yeux, une dilatation frappante de la prunelle; quelquefois ils font loucher, d'autres fois bégayer, très-ſouvent ils produiſent de longs maux de tête & des vertiges habituels: je rapporte ailleurs pluſieurs exemples d'épilepſie qui en dépendoient, & on trouve dans les obſervateurs pluſieurs maladies convulſives dont ils étoient la cauſe (*r*). Mon digne ami, M. BUTINI, ſi diſtingué par ſon genie, ſes connoiſſances, ſon art d'obſerver & ſes ſuccès, & qui j'eſpere ne tardera pas à faire part au public de ſes obſerva-

(*r*) *Journal de Med.* t. 34. p. 425. Boſch. p. 332. COTUNN *de ſedib. variol.* §. 33. *Hopit. milit.* t. 2. p. 468.

ions ſur les maux de nerfs, & ſur d'autres objets de pratique, obſervations qui ſeront un vrai tréſor pour la médecine, m'a dit depuis l'impreſſion du traité de l'épilepſie, qu'il avoit vû les vers produire cette maladie chez un cocher qui avoit l'air le plus fort & le plus robuſte. J'ai rapporté dans *l'avis au Peuple* le cas d'un enfant à qui ils occaſionnoient des douleurs ſi vives dans toute la peau, qu'on ne pouvoit pas le toucher; & VIRIDET parle d'une femme accablée de vapeurs, d'évanouiſſemens, de défaillances, qui tomba enfin dans une ſyncope de plus de quarante heures, & à laquelle aucun remede ne fit du bien, excepté un purgatif vermifuge qui lui fit rendre plus de cent vers & la guérit; " un remede ſemblable guérit une " femme travaillée de vapeurs pendant le jour, & de frayeurs pendant la nuit. (*s*) " C'eſt aux vers qu'il faut rapporter le cas de convulſions ſingulieres rapportées par JUNKER (*t*), & celui que l'on trouve

(*s*) *Traité des vapeurs.* p. 102.
(*t*) *De motibus terrificis quibuſdam.* Halæ.

dans le journal des ſavants ; & que l'on verra avec plaiſir ici. " M. PERRAULT a vu une fille de vingt-deux „ ans, qui regulierement depuis deux „ ans avoit tous les jours, à une mê„ me heure, une violente convul„ ſion qui ſe terminoit par un vô„ miſſement de vers avec quelques „ eaux. M. PERRAULT lui en vit „ rendre trente, elle en rendoit quel„ quefois davantage ; ayant remar„ qué que les remedes chauds qu'elle „ avoit pris avoient été inutiles, & „ ayant vu qu'en verſant de l'eau froi„ de ſur ces vers il les tuoit d'abord, il „ la guerit avec de l'eau à la glace (*u*).

§. 74. On peut placer après les vers, les vents qui, quoique l'air ſoit un fluide, agiſſent réellement comme un irritant ſolide, puiſque ce n'eſt jamais que par la diſtenſion & la compreſſion qu'ils occaſionnent, qu'ils peuvent nuire ; & ſouvent leur irritation eſt aſſez forte pour produire les accidens nerveux les plus violens, ſurtout ſi les inteſtins ſont naturellement délicats, ou s'ils ſont déja irrités par

(*u*) *Journal des ſavans*, t. 4. p. 154. pour 1675.

par quelqu'autre cauſe ; ce qui arrive ſouvent, puiſque à moins que les flatuoſités ne dépendent d'un excès d'alimens ou de boiſſons trop venteuſes, ou d'une digeſtion qui ſe fait mal, elles ſont très-ſouvent la ſuite d'une humeur âcre qui produit des ſpaſmes dans les inteſtins. Quoique les vents ne ſoyent que l'effet d'une autre cauſe, il n'en eſt pas moins vrai qu'ils deviennent eux-mêmes cauſe & cauſe très-active, qui ſouvent exige des ſecours particuliers.

§. 75. Il n'y a aucun Médecin qui n'ait vû les coliques produites par les calculs biliaires occaſionner quelquefois des convulſions, & on en obſerve de fréquentes dans les coliques néphretiques. Les convulſions qui attaquent les enfans quand les dents pouſſent, appartiennent encore à cette cauſe ; & les dents gâtées dans un âge plus avancé peuvent également produire des maux de nerfs qui réſiſtent à tous les remedes, ſi l'on n'en découvre pas la vraye cauſe ; un enfant de neuf ans éprouvoit depuis ſept ou huit mois des mouvemens convulſifs de la machoire inférieure,

très fréquens, très-forts, très-alarmans, pour lesquels on avoit employé inutilement tous les antispasmodiques; un habile chirurgien de Lyon ayant eu occasion de le voir dans un voyage à Gex, se douta, en examinant la bouche, de la cause du mal; il arracha les dents, & l'enfant fut guéri. J'ai vû quelquefois qu'à l'âge de sept ans, ou à l'époque de la seconde dentition, les enfans qui parloient le mieux, bégayoient pendant quelques tems. L'éruption des dernieres dents molaires, que l'on appelle ordinairement dents de sagesse, peut aussi occasionner des accidens nerveux très-graves; ALBERTI avoit déjà vu une fille de vingt-huit ans chez qui le temps de cette dentition fut accompagné de mouvemens convulsifs (x); & j'ai vu, sur la fin de ses jours, une personne à peu près du même âge chez qui l'éruption des deux premieres, avoit été accompagnée de douleurs de dents, de machoire, de tête, très-vives, & de convulsions fortes & fréquentes, qui

(x) ALBERTI *de dentibus serotinis*. Halæ 1737.

s'étoient dissipées presque sans secours; six mois après, l'éruption de la troisieme ramena les mêmes accidens, mais plus forts, les remedes violens déterminerent la fievre la plus fâcheuse, & au bout de trois mois la malade étoit dans une véritable étisie pulmonaire dont elle périt peu de jours après que je l'eûs vue; depuis l'éruption de la dent, les convulsions avoient fini.

Les excrescences osseuses, les tumeurs quelconques qui irritent ou le cerveau, ou les nerfs dans quelqu'autre partie, sont aussi des causes prédisposantes & occasionnelles des maux de nerfs. Une jeune fille Genevoise âgée de dix ans, éprouva pendant deux ans des convulsions très-violentes de tout le corps, accompagnées très-souvent de perte des sens; elle fut dix-huit mois aveugle, sans que l'on apperçût aucun vice dans les yeux; de tems en tems, elle étoit sourde, quelquefois muette, mais ses facultés intellectuelles ne souffrirent jamais, quoiqu'elle éprouvât continuellement des douleurs vives, qu'elle ne pouvoit souvent pas expliquer; tous les remedes

furent inutiles, & la ſuperſtition commençoit à accuſer des cauſes ſur-naturelles, quand la maladie parut ſe relâcher; la malade reprit un peu de forces, elle recouvra l'uſage de tous ſes ſens, elle put marcher, elle ſortit même; mais dans le moment où l'on commençoit à eſperer, les douleurs revinrent plus aiguës & accompagnées de ſpaſmes ſi forts qu'ils la tuerent le ſixieme jour. Le cerveau étoit très-ſain; les dérangemens des autres viſcéres n'étoient pas de nature à occaſionner tous les accidens qu'elle avoit éprouvé; mais la vraye cauſe du mal étoit une tumeur glanduleuſe, & dans pluſieurs de ſes parties preſque cartilagineuſe, épaiſſe de deux pouces, large de cinq & de toute la longueur des vertebres lombaires, auxquelles elle étoit ſi adhérente, qu'on ne pût l'en ſéparer qu'en la déchirant totalement; compoſée de différens tubercules durs & pointus, elle irritoit les nerfs qui ſortoient des lombes, & ceux des différens plexus du bas ventre, irritation qui produiſoit & toutes les convulſions qui bouleverſoient tout le corps & les ſpaſmes

qui faiſoient perdre la vue, l'ouïe & la voix (*y*). M. PORTAL rapporte le cas de Madame la Comteſſe de Roye qui appartient auſſi à cet article ; elle ſe plaignoit de très-vives douleurs au bout du pied gauche, trois ou quatre heures après avoir mangé ; tous les remedes externes & internes furent inutiles, & l'ouverture du cadavre fit voir que ces douleurs étoient produites par la compreſſion que l'inteſtin colon & les fauſſes côtes, déplacées par un dérangement conſiderable de l'épine, produiſoient ſur les nerfs lombaires (*z*). On verra dans le chapitre de l'épilepſie cette maladie occaſionnée par une petite tumeur cutanée de la groſſeur d'un pois ; & un homme fort gouteux ayant éprouvé de grandes douleurs de bras, elles ſe terminerent par une petite tumeur dure, appuyée ſur le rayon, un peu au deſſus du carpe & fort douloureuſe ; il eût, dès qu'elle fut formée, une ſi grande foibleſſe dans

(*y*) MANGET lui-même, *Sepulch. anatom.* L. I. Sect. 13. Append. obſ 4. t. I. p. 339.
(*z*) *Mem. de l'Ac. Roy.* 1770. & 1772.

les jambes qu'il ne pouvoit pas marcher, & il étoit ſouvent attaqué de violens mouvemens convulſifs dans la machoire inférieure. On emporta la tumeur, & l'opération ne fut pas plutôt faite qu'il recouvra la faculté de marcher, & dès ce moment, il n'eut aucun retour de convulſions de la machoire. VIRIDET rapporte un fait dans lequel une bien plus petite cauſe produiſit des accidens vaporeux ; une étincelle tomba ſur le poignet d'un Médecin, la rougeur dura pluſieurs jours ; il s'y forma une croute qui ſécha & tomba ; il lui ſurvint des vapeurs, des inquietudes, des fatigues & une inſomnie fatigante qu'il ne ſavoit à quoi attribuer ; des chaleurs paſſageres qu'il éprouvoit quelquefois dans l'endroit brulé le porterent à y ſoubçonner quelque levain âcre ; quoiqu'il n'y eut point d'élévation, il voulut ouvrir la cicatrice, il en ſortit la groſſeur d'un pois de matiere blanche, & tous les accidens ceſſerent (*a*).

(*a*) VIRIDET *vapeurs*. p. 90.

Sensibilité maladive de quelques parties.

§. 76. J'ai dit qu'une troisieme cause d'irritation étoit l'extrême sensibilité de quelque partie qui ne pouvant pas supporter les impressions inévitables les plus douces pour les mêmes organes sains, se trouve dans un état d'irritation continuelle; cette irritation donne au genre nerveux la plus grande mobilité, & souvent il en résulte des maux de nerfs très-graves. Cette disposition peut être ou native, ou l'effet d'une lésion accidentelle, mais actuelle, ou l'effet d'une lésion passée. GALIEN parle d'un malade qui avoit une douleur continuelle à l'estomac, & il l'attribue à un sentiment trop exquis des nerfs (*b*); remarque bien importante, & qui mieux connue & bien appliquée par les Médecins des siecles suivans, auroit épargné beaucoup de remedes & beaucoup de maux à un grand nombre de malades.

Je connois deux femmes qui ne

(*b*) *De sanit. tuend.* l. 6. ch. 10. Chart. t. 6. p. 177.

peuvent prendre aucun purgatif, ſans éprouver preſque d'abord après des douleurs de tête ſi fortes qu'elles en empêchent l'effet ; & ce ſymptôme dépend uniquement de la ſenſibilité des nerfs de l'eſtomac ; c'eſt à cette ſenſibilité extrême que l'on doit rapporter le cas de cette Dame qui ne pouvoit ſoutenir que des marons, & vômiſſoit tous les autres alimens ; & je fus conſulté, il y a vingt ans, par un Neufchatelois qui depuis une fievre avoit conſervé une toux violente & des vômiſſemens, qui rares d'abord, étoient enfin devenus habituels ; il ne gardoit plus ni alimens ni boiſſons, & il n'y avoit aucun remede ſpiritueux, aromatique ou amer qu'il n'eut eſſayé ; ſes nerfs avoient en même tems acquis une grande ſenſibilité ; tout l'émouvoit, il étoit maigre, foible, tremblant ; après l'avoir examiné attentivement, je crus ne pouvoir accuſer que le trop de ſenſibilité des nerfs de l'eſtomac, à laquelle il y avoit peut-être une diſpoſition native que la fievre & les remedes employés pour la combattre avoient augmentée, & que le traitement deſtiné à arrêter

les vômiſſemens avoit porté à cet excès ; je lui défendis tous les remedes, & lui conſeillai de ne ſe nourrir que de farineux & de ne boire que de l'orgeat ; il n'avoit jamais pu ſoutenir le lait ; ces ſecours lui réuſſirent ſi bien que dès le premier jour il vômit moins, & il fut guéri le quinzieme. WEPFER guérit auſſi par l'uſage de l'orgeat un hoquet invéteré qui avoit réſiſté aux autres remedes (*c*).

§. 77. Les parties les moins délicates peuvent le devenir trop par quelque cauſe d'irritation dont l'impreſſion ne ſe diſſipe jamais parfaitement ; on verra plus bas que les remedes violens produiſent ſouvent cet effet, & toute autre cauſe d'irritation peut le produire. J'ai vu à Soleure un Chanoine qui, ayant eu à l'âge de vingt-trois ans, une colique affreuſe pour avoir mangé trop de concombres, avoit conſervé depuis lors, & il y avoit dix-huit ans, un ſentiment douloureux dans la partie, qui avoit été le ſiege de la colique ; il part ſouvent de ce point des

(*c*) *De cicut. aquatic.* p. 83.

ſpaſmes qui montent à la poitrine, à la gorge, à la tête, avec beaucoup d'angoiſſe & de douleur; ſouvent au milieu d'une ſelle, il ſurvient une conſtriction ſpaſmodique de l'anus qui la ſupprime totalement; & des exemples analogues, mais moins graves, ſont très-fréquens.

§. 78. GARENGEOT parle d'un jeune homme qui ayant eu la pierre & en ayant beaucoup ſouffert, conſerva même après l'opération une ſenſibilité exceſſive dans tout le corps.

§. 79. Une ulceration dans quelque partie interne peut auſſi occaſionner des accidens très-graves; M. RAULIN cite le cas d'un homme ſujet à des vapeurs ſpaſmodiques & convulſives qui partoient de l'eſtomac; on le traita par des purgatifs réitérés; le mal empira, la region épigaſtrique devint douloureuſe & ſe météorisa; on voulut encore lui faire prendre, malgré M. RAULIN, de l'eau de caſſe qui occaſionna des mouvemens convulſifs, des vômiſſemens & de ſi grandes agitations qu'on crut le malade près de ſa fin; peu de jours après, il rendit par le vômiſſement

une portion de la membrane veloutée, & quelques autres portions encore dans la ſuite; il y eut une vraye ſupuration, & un ulcere; alors les nerfs de l'eſtomac étant à nud, les vapeurs convulſives, les foibleſſes & les ſyncopes ſe ſuccederent juſques à ce qu'elles fuſſent terminées par la mort (*d*). Une jeune fille éprouvoit des douleurs vives ſous les fauſſes côtes gauches, avec de fréquens mouvemens convulſifs; cet état dura ſix ſemaines, au bout deſquelles elle mourut, & l'on trouva le diaphragme attaqué de pluſieurs ulcerations, à l'irritation deſquelles on n'héſita pas d'attribuer les convulſions (*e*); & l'on voit dans M. MORGAGNI (*f*) des accidens nerveux très-graves qui dépendoient d'un ſimple vice de la tunique interne de l'aorte, & qui prouvent quelle influence peut avoir ſur tout le genre nerveux l'irritation d'une ſeule partie. L'on peut auſſi rap-

(*d*) *Traité des vapeurs.* p. 146.
(*e*) *Sepulchret.* L. I. Sect. 13. obſ. 24. t. I. p. 330.
(*f*) *De ſedib. morb.* t. 2. p. 236 & 37.

porter ici les accidens nerveux qui dépendent des vices du cœur, des oreillettes, ou des grands vaiſſeaux; accidens qui ſont quelquefois très-marqués, mais qui ſouvent ſe confondent avec ceux qui dépendent du dérangement de la circulation.

Des remedes trop violens.

§. 80. Parmi les cauſes des maux de nerfs, il faut compter les remedes violens, & il eſt triſte de pouvoir dire qu'après les paſſions, c'eſt peut-être celle qui en produit le plus. Un émétique ou un purgatif trop forts ou mal indiqués ſont de vrais poiſons, en ont tous les effets, & nuiſent aux nerfs de pluſieurs façons. 1°. Par l'irritation actuelle, ils produiſent quelquefois des convulſions violentes; & une forte attaque de convulſion laiſſe dans les nerfs une diſpoſition à la convulſibilité, qui fait que dans la ſuite la plus légere cauſe reproduit les accès. 2°. L'évacuation prodigieuſe qu'ils occaſionnent diſpoſe aux maux de nerfs, comme toutes les cauſes affoiblifſantes, & peut-être qu'il ſe perd

alors une grande quantité d'esprits animaux. 3°. En détruisant la mucosité des premieres voyes, ils laissent les nerfs de ces parties à nud, & par là-même excessivement sensibles. 4°. Les autres désordres qu'ils peuvent laisser dans l'œconomie animale, sur-tout le dérangement des digestions conduisent à ces mêmes maux : aussi les grands accidens nerveux produits par cette cause sont extrêmement fréquens, & je dois le réiterer, un très-grand nombre de maux de nerfs sont l'effet des remedes. Je parlerai des émétiques & des purgatifs, avant que de parler des simples alterans. J'ai été consulté par une femme qu'un émétique trop fort au commencement d'une fievre catarrale, mit dans l'état le plus triste pendant quatre mois ; la lumiere, l'odeur la plus foible, le plus petit bruit, le plus léger mouvement la mettoient au non plus ; dès ce moment elle a été sujette à de très-fréquens étouffemens, & elle rapportoit à cette époque l'origine des maux pour lesquels elle me consultoit 30 ans après. Une autre femme jeune & bien portante ayant eu une

frayeur sur l'eau qui lui occasionna quelques dérangemens, pour lesquels on consulta un homme qui réunissoit un peu de réputation & beaucoup d'ignorance, prit onze émétiques en assez peu de jours, & tomba dans une mobilité si excessive qu'elle ne pouvoit plus supporter aucune impression ; son état n'étoit tolerable qu'autant qu'elle étoit immobile au fond de son lit, dans une chambre complettement obscure, & où il n'y avoit personne ; le service indispensable se faisoit par une seule garde qui étoit obligée de se déchausser, quoique le plancher fût couvert de plusieurs tapis les uns sur les autres ; on la servoit sans aucune lumiere ; les manches des cueillers étoient garnis pour éviter le bruit & le froid ; l'haleine de sa garde lui occasionnoit des douleurs & des mouvemens convulsifs ; il n'y avoit qu'un certain degré de tiedeur auquel les alimens & les boissons lui fussent supportables ; un peu au-dessus ou au-dessous ils lui donnoient des spasmes par l'impression douloureuse qu'ils occasionnoient dans la bouche ; une quantité un peu trop

forte donnoit des ſpaſmes d'une autre eſpece par l'irritation de l'eſtomac ; cet état dura très-longtems & l'a rendue languiſſante pour le reſte de ſes jours. La femme de chambre d'une Dame dont j'ai déja parlé pluſieurs fois, ayant pris d'un chirurgien, à la campagne, pour des maux d'eſtomac, du tartre émétique, elle éprouva des douleurs atroces, des évanouiſſemens, des convulſions affreuſes ; étant conſulté d'abord, je conſeillai un mêlange d'eau & de lait, dont l'uſage arrêta les accidens, mais elle reſta ſi foible pendant pluſieurs jours, que quoiqu'elle parût bien auſſi longtems qu'elle étoit couchée, les mêmes accidens reparoiſſoient ſi elle vouloit ſeulement s'aſſeoir ſur ſon lit ; une forte décoction de racine d'althea & de grande conſoude la rétablirent paſſablement ; mais l'ayant revüe quelques années après, elle me dit qu'elle n'avoit point repris ſa premiere ſanté ; & il y a eu dans un village de ce pays une robuſte payſanne, qu'un purgatif pris d'un charlatan, mit dans un état ſi violent, qu'elle a fini ſes jours au bout de plus de vingt ans, dans un lit d'où elle n'avoit pas pu ſortir

depuis ce moment. J'ai vû une Dame de Remiremont à qui des pilules compoſées d'aloës, de rhubarbe, de diagréde, & de gomme ammoniac, avoient laiſſé un tremblement qu'elle conſervera vraiſemblablement toute ſa vie, & la Dame dont j'ai parlé comme victime du mariage & du nourriſſage, étant encore trop jeune, eut après une très-petite doſe de rhubarbe, des évacuations prodigieuſes, des douleurs très-vives, des ſpaſmes, & tomba dans une délicateſſe ſi grande des ſens, que toutes les ſenſations étoient douloureuſes; il lui en coutoit de voir, d'entendre, de gouter, de ſentir, de toucher; un purgatif plus doux que la rhubarbe, la crême de tartre ordonnée pour une petite fievre, qui vraiſemblablement étoit nerveuſe, à un homme fort hypocondre, le jetta dans un état violent de douleurs & de convulſions.

§. 81. Les premieres obſervations font voir les purgatifs violens cauſe prédiſpoſante & occaſionnelle des maux de nerfs les plus facheux; les dernieres prouvent que quand le genre nerveux eſt déjà extrêmement mobile, &

que les purgatifs ne peuvent pas détruire la cauſe de la mobilité, ceux même qui paſſent pour les plus doux, produiſent ſouvent des effets fâcheux; les eaux minerales même, ſi vantées dans les maux de nerfs, peuvent nuire; il arrive ſouvent que priſes ſans néceſſité par des perſonnes bien portantes, elles leur occaſionnent des vapeurs, des baillemens, de l'ennui, des rongemens, une mobilité conſiderable (*g*); & en général les purgatifs conviennent ſi peu, quand on a le genre nerveux un peu délicat, que j'ai vû très-ſouvent un homme qui, toutes les fois qu'il ſe purge, a pendant tout le jour la ſenſibilité d'un enfant délicat, ou d'une femme vaporeuſe; tout événement eſt pour lui un chagrin, & il eſt totalement incapable de raiſonner. Une femme qui étoit venue ici pour ſa ſanté, n'avoit eu de maux de nerfs qu'après un engorgement des glandes du cou, pour lequel, après quelques autres remedes on lui ordonna les

(*g*) MANDEVILLE rapporte les mauvais effets de celles d'Epſom dans un cas de cette eſpece, p. 12.

eaux de Vals, dont quatre verres lui donnerent des douleurs horribles dans tout le corps & une angoisse inexprimable, qui lui laissa les nerfs très-délicats ; aussi quelque tems après, le chirurgien lui ayant annoncé qu'il faudroit faire une incision, la frayeur lui donna pendant deux heures les convulsions les plus violentes avec les mêmes douleurs, & l'opération ne se fit point ; au bout de quelque tems, la nature amena une salivation très-abondante qui fondoit journellement la glande, mais qui étoit âcre & par là même incommode ; la malade se plaignit des ulcerations qu'elle avoit dans la bouche ; on lui ordonna un purgatif, sans refléchir combien il étoit dangereux de troubler cette crise, & combien aisément les crises se dérangent chez les gens fort délicats ; pendant l'opération même du purgatif, la salivation se supprima tout-à-coup, la glande revint plus considérable qu'elle n'avoit été, & duroit encore au bout d'un an. SYDENHAM avoit déja averti que les purgatifs nuisoient aux hypocondres, ils détruisent en quelques heures, dit-il, ce que l'on

a gagné en quelques ſemaines, & M. BOERHAAVE précautionne contre leur uſage dans les vapeurs ; il eſt aiſé, dit-il, de ſe tromper dans ce cas ; les malades ſe plaignent qu'elles ſentent un poids dans les organes de la digeſtion, ce qui ne dépend ordinairement que de quelque léger ſpaſme qui arrête quelque portion d'air ou d'alimens ; elles preſſent les Médecins de leur donner quelque purgatif, & s'ils ont cette foibleſſe, ils voyent, mais à tard, quels mauvais effets il en réſulte (*h*). J'ai vû une femme délicate, qui après l'effet d'un purgatif, tomboit toujours dans un aſſoupiſſement aſſez long & aſſez conſidérable ; & SYDENHAM avoit bien vû que cet aſſoupiſſement, ſuite de l'ataxie que les purgatifs produiſent, pouvoit devenir funeſte aux vieillards, & devoit rendre très-circonſpect ſur leur uſage. M. de HAEN avertit de leur danger pour les hypocondres (*i*). STAAHL a vû un malade délicat mourir des ſpaſmes que produiſit un purgatif

(*h*) *De morb nervor* p. 172.
(*i*) *De hemorroidib.* p. 72.

âcre. BAADER parle d'un autre chez qui un émétique antimonial produisit l'épilepsie & une mobilité excessive (*k*). VIRIDET rapporte deux exemples frappans; l'un est celui d'un artisan à qui on avoit donné un purgatif qui ne l'évacua point, mais occasionna un spasme si violent des bras & des jambes, qu'il étoit au désespoir, & prioit ce sage Médecin que l'on avoit appellé, de lui faire couper ces parties; les remedes le guerirent promptement; mais peu de tems après, une fille de chambre prit par précaution un purgatif qui causa un spasme si violent qu'elle en mourut en un quart-d'heure (*l*); & M. LORRY rapporte dans son excellent ouvrage sur la mélancolie, deux exempls beien plus effrayans que ceux dans lesquels on a été tué promptement, puisque la mort ne vint qu'après un long tems de maux les plus affreux: j'ai vû, dit cet habile Médecin, la mé-

(*k*) Obsservationes. obs. 22. p. 107.

(*l*) *Trait. des vap. p.* 192. il cite au même endroit un troisieme exemple d'un homme mort dans l'action de l'émétique.

lancolie nerveuſe, au plus haut degré, produite par un ſeul purgatif, chez un homme de lettres, qui s'étant plaint de langueur d'eſtomac à un Apoticaire, en reçut une poudre purgative qu'il devoit prendre en ſe couchant, & qui produiſit des douleurs atroces dans l'eſtomac & bientôt après dans les inteſtins. Il en réſulta des vômiſſemens énormes, & un flux de ventre, accompagné de douleurs qu'on ne peut pas décrire, ſi violent qu'on auroit cru que le malade ſe fondoit en entier; le bas ventre ſe ſerra, les hypocondres s'enflerent, & le malade ayant perdu ſa mémoire & ſon imagination, reſta preſqu'imbecile; il ne ſortoit d'une eſpece de léthargie que pour ſe livrer à une colere & à des cris affreux; ſes yeux ſe caverent entierement, ſes narines étoient ſerrées, ſa maigreur affreuſe, & vrai ſquelette, il vécut deux ans dans cet état miſerable, ne ſentant ſon exiſtence que quand il éprouvoit les douleurs du ſpaſme (*m*). Le ſecond exemple

(*m*) *De melancolia* t. I. p. 122.

eſt, s'il eſt poſſible, encore plus cruel. Un homme de lettres, âgé d'environ ſeptante ans, que différens revers de fortune avoient jetté dans un état de triſteſſe, mais ſans maladie, ſe plaignit pendant une couple de jours d'une douleur médiocre d'eſtomac, (*n*) pour laquelle il conſulta un Apoticaire, qui ſans aucune préparation, ſans aucune direction, & uniquement pour vendre ſon remede, lui donna deux doſes d'un purgatif aloëtique dont il devoit prendre la ſeconde, ſi la premiere n'operoit pas ſuffiſamment; la premiere n'opera point & le malade dîna; après diner, il éprouva une douleur très-vive dans les inteſtins, qui ſe calma & qui revint à différentes repriſes; ennuyé de cet état, il avala la ſeconde doſe qui fut à peine arrivée dans l'eſtomac, qu'elle produiſit la ſcene la plus cruelle. Les douleurs de ventre ceſſerent, & ſi-

(*n*) C'étoit ſans doute cette eſpece de douleur ſi bien caractériſée dans le paſſage de M. BOERHAAVE que j'ai rapporté plus haut, & qui doit toujours être préſent à tous les Médecins.

rent place à un mal de tête si affreux *que je vis*, dit M. LORRY, *& je ne l'ai vû qu'alors, les cheveux se dresser véritablement sur la tête* (o); il appelloit la mort à grands cris. L'huile d'amandes douces, les bouillons de poulet & les émulsions calmerent les douleurs, & lui firent rendre des excrémens durs & noirs, mais il resta dans un délire triste, & une constipation opiniâtre, & s'il avoit quelque selle naturelle, c'étoient encore des matieres dures & noires; si on le purgeoit, il rendoit de la pure bile jaune; & le reste de sa vie fut partagé entre deux états qui se succedoient alternativement; le premier étoit une fureur violente, accompagnée d'hurlemens semblables à ceux d'une bête féroce; le second étoit une imbécillité accompagnée d'un regard farouche, de mots prononcés à demi voix, d'une disposition prochaine à la fureur. Enfin au

(o) J'ai vû le même spectacle, plusieurs fois, sur un enfant de sept à huit ans; quand il se fâchoit, ses cheveux se dressoient aussi fortement que les poils sur le cou d'un chien.

bout de trois ans, une fievre accompagnée de vômiſſemens de ſang, termina cette triſte carriere (*p*). Il ſemble que ces deux ſeuls exemples devroient ſuffire pour déterminer toute la vigilance de la police ſur la diſtribution des remedes; la ſureté des maiſons & des lits des malades eſt plus importante que celle des grands chemins, parce que les aſſaſſins domeſtiques n'ayant à craindre ni la réſiſtance de celui qu'ils attaquent, ni les châtimens de la juſtice, volent & tuent avec la plus grande effronterie. Après avoir fini cet article, j'ai reçu une conſulte pour une Dame d'Orléans, qui ayant gardé une fluxion ſur les yeux, à la ſuite de la petite verole, eut

(*p*) Ib. 322. On trouve auſſi de violentes convulſions après un fort purgatif dans ANDRÉE, cas. 19. p. 152. Tous les recueils d'obſervations en contiennent. WEPFER a vû un tempérament abſolument ruiné par le verre d'antimoine, *de cicut. aquat.* p. 258. VIRIDET cite un homme à qui un purgatif violent donna des convulſions, & un ſerrement de goſier qui fit craindre ſa mort pendant pluſieurs heures. *Du bon chile*, p. 454.

eut recours à un charlatan, *dont les remedes guerirent les yeux aux dépends de la poitrine*; il ſurvint une toux à laquelle ſe joignit bientôt après une oppreſſion très-forte, pour leſquelles un autre charlatan à urine lui donna des remedes chauds & incendiaires qui aggraverent le mal; à celui-ci en ſucceda un troiſieme, qui lui fit prendre un purgatif dont l'effet fut de lui donner pendant trois jours des convulſions qui faiſoient craindre à chaque inſtant qu'elle ne ſuccombât.

§. 82. Les lavemens irritans, ne ſont point indifférens pour les perſonnes qui ont le genre nerveux délicat. Une femme hyſtérique qui étoit fort conſtipée ayant employé inutilement différens ſecours pour ſe relâcher, prit enfin un lavement dans lequel il y avoit une dragme de feuilles de tabac; elle éprouva bientôt des douleurs de ventre affreuſes; il ſurvint des angoiſſes, des défaillances, & elle mourut au bout de quelques heures (*q*).

§. 83. Les émétiques & les purga-

(*q*) *Acta phyſic. Helvet.* t. 5. p. 330.

tifs ne ſont pas les ſeuls remedes qui peuvent occaſionner des accidens très-graves. FABRI de *Hilden* a vû un remede anti-gouteux qui au bout d'une heure fit perdre la vue, enſuite l'ouïe, la voix, l'intelligence, & tua au bout de trente-deux heures (*r*). M. MORGAGNI vit des effets terribles du mercure doux ordonné par un charlatan à un enfant, qui au bout de peu d'inſtans, perdit la vue & tomba dans des convulſions accompagnées d'accidens ſinguliers que je placerai dans un autre chapitre. (*s*) & je rapporterai en parlant de la paralyſie, l'état affreux dans lequel un ſpécifique fameux mit une jeune fille inoculée à Paris. Un Médecin éclairé m'a dit avoir vû deux femmes, l'une fort jeune, l'autre d'un âge mûr, à qui l'uſage de l'éponge donna des convulſions (*t*); & il peut ſe trouver des nerfs ſi ſenſibles qu'une doſe ordi-

(*r*) *Oper. omnia* Præfat. p. 3.

(*s*) *De ſedibus & cauſ.* ep. 10. §. 16 t. 2. p. 41.

(*t*) Le remede étoit ſans doute mal préparé, ou les malades extrêmement délicates; il y en a qui ne ſoutiennent aucun remede fondant; mais cet effet & beaucoup

dinaire de nitre leur donne des accidens convulsifs; M. ALEXANDER en rapporte un exemple frappant (*u*); il est très-ordinaire de trouver des personnes à qui il donne des coliques, & j'ai dit ailleurs qu'un inconvénient dans l'usage continué des sels neutres, c'est qu'ils occasionnent des anxietés au creux de l'estomac. Un officier françois à qui l'échauffement, l'épuisement, l'ardeur du soleil pendant une marche de plusieurs heures, avoient occasionné quelques accès de mouvemens convulsifs qui lui laissoient sur la peau quelques taches livides, suite si fréquente & si naturelle du spasme, ayant consulté sur son état, ces taches persuaderent qu'il avoit le scorbut, & on lui fit prendre le vin de Mouret, antiscorbutique âcre, dont l'usage le jetta dans les maux de nerfs les plus cruels, qui exigerent

d'autres dont on charge l'éponge, ne doivent point en empêcher un usage sage, puisqu'elle est le remede le plus sûr, & même un remede assez sûr dans le traitement des goëtres; je l'employe très-souvent sous différentes formes, suivant le différent état des malades.

(*u*) *Experimentals essays.* p. 160.

dix-huit mois du traitement le plus régulier & le plus exact. VIRIDET a vû les ſels volatils mettre à l'agonie une femme à qui l'on en avoit ordonné dans une colique hyſtérique; (x) & plus d'une fois des potions ſpiritueuſes ordonnées dans des cas convulſifs, produits par des cauſes qui exigeoient d'autres ſecours, ont occaſionné des accidens très-graves, que l'on attribuoit à l'inſuffiſance du remede, & auxquels on oppoſoit des doſes redoublées, qui ont aggravé & perpétué des maux qui abandonnés à la nature, auroient été légers & paſſagers.

§ 84. Les irritans même externes peuvent devenir cauſes de maux de nerfs, & il y a peu de Médecins qui n'aient eu occaſion de voir quelqu'accident nerveux occaſionné par l'application imprudente des veſſicatoires à des perſonnes à qui ils ne convenoient pas. J'ai vû un homme naturellement très-robuſte à qui on avoit appliqué un ſi grand nombre de veſſicatoires dans une fievre inflammatoire, que deux ans & demi après, quand il vint dans ce pays, il étoit encore

(x) p. 191.

tourmenté par la ſtrangurie, par de fréquens évanouiſſemens convulſifs, & par une telle mobilité dans les muſcles du cou, que s'il le tournoit un peu vite, ceux qui ſervoient à ce mouvement entroient en ſpaſme, & retenoient le cou tourné douloureuſement pendant quelque tems. Il ſeroit aiſé, mais inutile, de groſſir conſidérablement ce martyrologe, je ne reparlerai même point ici des poiſons dont j'ai ſuffiſamment décrit les effets plus haut; ils nuiſent comme les remedes violens, & les impreſſions qu'ils laiſſent ſont preſque indélébiles; il y a peu de Médecins qui n'ait vû des maux de nerfs, ſuite de poiſons, qui ont affoibli tout le genre nerveux, détruit les digeſtions & dépouillé l'eſtomac & les inteſtins de leur mucoſité.

Je paſſe à une autre cauſe de maux de nerfs, ce ſont les léſions occaſionnées par les accidens externes, tels que les chutes, les coups, les meurtriſſures, les conſtrictions, les attitudes; mais je crois devoir, avant que de quitter l'article des remedes âcres, rappeller ce que j'ai dit ailleurs de l'application continuelle à

des nerfs très-ſenſibles, d'un irritant, que la mode dépouille de tout ce qu'il a de rebutant, pour lui prêter des agrémens factices qui le rendent l'idole de ceux même à qui il fait le plus de mal; car croire que le tabac ſoit une poudre innocente, c'eſt une erreur que des faits journaliers démentent; des hommes hypocondres, des femmes foibles, délicates, vaporeuſes, celles même qui ne ſavent pas s'en paſſer, ne peuvent ſouvent pas le prendre à jeun, quelquefois pas même avant le diner; il faut qu'elles ayent acquis des forces pour réſiſter aux effets de l'irritation, ſans quoi elles en ſont incommodées; il leur donne des vertiges, des ſpaſmes, des maux de cœur, des évanouiſſemens; on croit même avoir vu celui d'Eſpagne occaſionner des folies qui ne cédoient qu'à ſa privation. M. LORRY connoit une femme ſujette aux vapeurs quand elle en prend, & qui en eſt exempte quand elle n'en prend pas (*y*); & je connois une Dame à qui on l'a conſeillé à différentes re-

(*y*) T. I. p. 123.

prises pour des maux de tête & qui n'a jamais pû s'y accoutumer, il lui donne constamment des envies de vômir. L'irritation locale de la membrane pituitaire, l'engorgement, l'épaississement qui en sont la suite, peuvent avoir des influences fâcheuses sur la voix & la rendre désagréable.

ARTICLE XI.

Des lésions externes.

§. 85. J'ai vû une femme qui avoit au cou une petite verrue pendante qui augmentoit pendant ses grossesses ; pour prévenir cette augmentation, elle la lioit avec une soye, & un jour l'ayant trop serrée, elle prit des convulsions générales qui lui firent perdre la parole & avoient tous les symptômes de l'épilepsie, excepté la perte totale de connoissance. VILLIS a vu la simple compression des glandes inguinales, par un bandage qui gênoit & occasionnoit de la douleur, produire au bout de quinze jours, chez une jeune fille de douze ans, qui se portoit à merveille, des ver-

tiges, un ſentiment d'engourdiſſement dans la tête, & de fortes convulſions qui revenoient fréquemment (z). Si la preſſion des glandes extérieures peut avoir une action auſſi marquée ſur les nerfs, il n'eſt point étonnant que celle des viſceres internes ait des effets encore plus graves. J'ai vû un payſan robuſte qui s'étant aidé à tourner pendant quelques heures un cabeſtan & ayant ſouffert une forte preſſion du levier ſur le ventre, ſentit dès ce moment, dans cette partie, un poids accompagné d'un ſentiment de malaiſe & d'inquiétude continuelle avec une inſomnie opiniâtre, &, au bout de quinze jours, de fortes convulſions, pour leſquelles il me conſulta; je crus devoir le traiter d'abord comme quelqu'un qui a été fortement meurtri; je commençai par la ſaignée, les délayans, le nitre; enſuite je lui donnai la valeriane, il ſe remit parfaitement bien, & jouit quinze mois de la plus parfaite ſanté; au bout de ce tems s'étant baigné les jambes dans de l'eau très-froide dans un mo-

(z) *De morbis convulſivis.*

ment où il avoit très-chaud, il reprit preſque ſur le champ des convulſions qui dégénérerent en épilepſie, pour laquelle on lui donna des remedes violens qui le tuerent au bout de quelques tems; & j'ai ſous les yeux une lettre d'un Profeſſeur de Philoſophie dans un célebre college de France, qui offre des faits intéreſſans; "il » y a quatre mois, dit-il, que pouſſant quelque choſe avec violence » en m'appuyant ſur l'eſtomac, j'éprouvai une ſecouſſe dans cette région qui fut plus ſenſible que douloureuſe; je crus d'abord avoir un vaiſſeau caſſé, mais la choſe n'ayant pas eu de ſuite pour le moment, je me raſſurai; cependant peu de tems après je tombai dans une apathie univerſelle, pour laquelle je fus » ſaigné; je perdis entierement le » ſommeil, je vais toujours en dépériſſant; de gros & gras que j'étois, » je ſuis devenu fort maigre dans » toutes les parties du corps, j'ai des » tiraillemens au cou, un certain tortillement dans le gozier; depuis » peu de jours après l'accident, j'ai » eu continuellement les cuiſſes &

„ les jambes en ſueur, je ſens dans „ tout mon corps un certain froid „ qui fait dire qu'un ſang glacé cir- „ cule dans mes veines ". On voit évidemment par cet expoſé que la nutrition a été détruite, & l'action de tous les nerfs léſée par la contuſion qui a porté ſur les principaux plexus de l'épigaſtre. VIRIDET vit un homme qui ayant ſoutenu ſeul l'effort d'une poutre que l'on deſcendoit dans une cave, & dont l'extrêmité qui appuyoit contre ſon ventre léſa conſiderablement toutes ces parties, ne pouvoit ſe tenir ni debout ni aſſis, ſans ſentir une douleur au deſſus des reins, ſuivie de vapeurs qui montoient à la tête & deſcendoient aux lombes : ce mouvement continuoit juſques à ce que la paleur & la ſueur paruſſent, le pouls devenoit alors intermittent & d'une foibleſſe exceſſive, & il ſeroit mort en quelques momens s'il ne ſe fût couché, mais dans cette ſituation il ſe remettoit aiſément; il fut plus d'un an dans cet état (a). Un autre exemple bien ſingulier de

(a) Ib. p. 103.

l'irritation que peuvent occaſionner dans les nerfs intérieurs, les léſions externes, eſt celui d'une jeune fille à qui l'on dit à la ſuite d'une maladie qu'elle avoit l'eſtomac ouvert; une payſanne, qui étoit en réputation pour remettre ce dérangement imaginaire, mania très-rudement l'eſtomac & les fauſſes côtes, & dès ce moment, ſitôt qu'elle étoit couchée ſur le côté droit, elle parloit continuellement, & avec tant de précipitation qu'on n'entendoit point ce qu'elle diſoit; ſon poulx devenoit d'abord fréquent, enſuite foible, & après cela ſi intermittent qu'elle ſeroit morte, ſi on l'avoit laiſſée un demi quart-d'heure en cette ſituation; pour la faire revenir de cet état, il ne falloit que la faire revenir ſur ſon dos ou ſur le côté gauche (*b*). Un enfant de dix ans fort & robuſte ayant reçu d'un autre enfant, un coup du côté droit de l'épigaſtre, il tomba à terre ſans ſentiment & ſans mouvement, & depuis lors il avoit tous les jours des accidens très-forts de convulſions,

(*b*) Ib. p. 94.

qui lui ôtoient entierement la connoiſſance, & au bout d'un mois avoient conſiderablement affoibli ſa mémoire & ſes facultés ; on voit évidemment, ajoute M. ANDRÉE ; par les ſymptômes qui ont été la ſuite de ce coup, qu'il avoit affecté les nerfs. On trouve auſſi dans les nouveaux mémoires des Curieux de la Nature, une obſervation qui prouve combien le genre nerveux peut être affecté par quelque léſion, occaſionnée par une force extérieure, mais il me paroît ſuperflu d'en rapporter ici les détails qui ſont fort longs, ils offrent une ſucceſſion de ſymptômes de convulſions, de pertes des ſens, de rêveries, de palpitations, d'irrégularités dans le poulx, de défaillances que M. RAU, Médecin de Geſſingen, attribue tous à l'irritation portée aux nerfs hépatique & ſplénique par une motte de terre très-dure pouſſée fortement contre l'épigaſtre & l'hypocondre droit, irritation qui ſe communique à tous les rameaux de la paire vague & de l'intercoſtale (*c*). La léſion même des

(*c*) *Nova acta curioſor. natur.* t. 3. obſ. 38. p. 149.

nerfs des extrêmités peut intéreſſer tous les autres nerfs, & WEPFER a vû une eſpece de paralyſie ſingulie-re & très-légere, être la ſuite d'un coup de pied de cheval à la jambe ; le coup fut d'abord très-ſenſible, mais ne laiſſa preſque point de mar-que extérieure ; au bout de quelque tems, le malade y ſentit de tems en tems un peu de chaleur ; dans la ſui-te cette chaleur s'étendit, elle mon-toit juſques à la tête, elle étoit ſur-tout ſenſible à la nuque, d'où elle ſe répandoit ſur les bras juſques à l'ex-trêmité des doigts, ſur toute la poi-trine, & une partie du bas ventre ; elle ne duroit pas plus d'un quart-d'heure, mais elle affoibliſſoit ſi fort le malade qu'il ne pouvoit pas ſe ſou-tenir, & avoit la parole embarraſſée ; le pied avoit moins de fermeté & de force que l'autre (*d*). On verra dans le chapitre des convulſions, que les nerfs bleſſés immédiatement peuvent occaſionner les ſpaſmes les plus vio-lens ; s'ils ſont coupés tout-à-fait, le ſentiment ſe perd dans la partie où

(*d*) *De morb.* obſ. 164. p. 796.

ils ſe portoient, à moins qu'elle n'en reçoive de quelqu'autres troncs. Un ſimple coup un peu fort peut alterer le nerf pour toujours. Un de mes amis m'a aſſuré, il y a très-long-tems, qu'une de ſes ſœurs, à qui on avoit fait en badinant donner un très-fort coup de coude ſur une table ſur laquelle elle étoit appuyée, n'avoit jamais eu autant de force, de ſenſibilité & d'enbompoint dans cette main que dans l'autre.

§. 86. De ſimples ébranlemens douloureux peuvent operer les effets les plus fâcheux ſur les nerfs; j'ai vû une femme qui, après avoir paſſé près d'un an dans des vapeurs très-fortes, en étoit parfaitement bien guérie depuis ſix mois, & que l'arrachement néceſſaire d'une dent, qu'elle ne craignoit point, qui ne fut pas même exceſſivement douloureux ni ſuivi d'une hémorragie conſiderable, rejetta pour quelques ſemaines dans les mêmes maux; d'abord après l'operation elle eut un violent tremblement, & tous les anciens ſimptômes revinrent ſucceſſivement. On lit dans l'ouvrage de M. BOURDET, que ſi l'on frappe le

pouſſoir avec une maſſe de plomb, ce coup peut occaſionner dans le cerveau un ébranlement très-dangereux (e).

§. 87. De ſimples attitudes, en gênant quelques rameaux de nerfs ou en les comprimant, ſont capables de produire des accidens violens & qui intéreſſent toute la machine, tant eſt grande la liaiſon qu'il y a entre tout le ſyſtême nerveux : une obſervation bien intéreſſante en ce genre eſt celle de M. GUETTARD; ce célébre naturaliſte s'étant endormi ſur un fauteuil, le couſſin gliſſa; & comme il avoit les jambes appuyées horiſontalement, l'os ſacrum & les dernieres vertebres des lombes ſe trouvoient comprimés; faiſant un effort, à ſon réveil, pour ſe relever, il ſentit une douleur vive, il ſe tint tranquille quelques minutes; la douleur continuant, il fit pour ſonner un ſecond effort, qui augmenta la douleur; après un troiſieme effort pour tirer le cordon de la ſonnette, il devint froid comme marbre, depuis la tête juſqu'aux pieds, il ſen-

(e) *Recherches & obſervat. ſur l'art du Dentiſte.* T. 2. p. 116.

tit ſes bras s'affaiblir & perdit le mouvement depuis la ceinture en bas; quand on arriva, il étoit panché ſur le bras du fauteuil, les bras pendans, incapable de ſe mouvoir, on le porta ſur ſon lit, il ſentit le froid augmenter d'une maniere prodigieuſe; ſa reſpiration devint difficile & ne s'exécutoit que par ſanglots; la foibleſſe des bras augmenta, il ſentoit des piccotemens juſques au bout des doigts, comme ſi on l'eut piqué avec des épingles; il ſe ſentoit quelques diſpoſitions légeres à vomir; on le réchauffa en le couvrant par tout le corps de ſerviettes chaudes, même ſur le viſage; auſſi long-temps que dura le froid, le poulx étoit petit, concentré, preſque inſenſible; le viſage verdâtre & défiguré, le cerveau légérement embaraſſé, il croyoit de mourir ou de reſter paralytique; mais les forces des bras revinrent, & la paralyſie des jambes ſe diſſipa à meſure qu'il ſe réchauffa. Au bout d'une demi-heure, il ne lui reſta qu'un peu de foibleſſe & une douleur ſupportable au croupion; il ſortit le lendemain, mais la foibleſſe dura tout le jour. La paralyſie vint de la

compreſſion des nerfs lombaires; les nauſées, la gêne dans la reſpiration, le rallentiſſement dans la circulation, par-là même le froid & la pâleur venoient de la communication des nerfs lombaires avec ceux de la huitieme paire (*f*).

PLATERUS a vu une trop longue compreſſion du bras, par le poids du corps, y produire un affoibliſſement dans le mouvement & une perte de ſentiment qui n'étoient pas diſſipés au bout de deux ans (*g*); & M. MONRO remarque que la compreſſion des troncs des nerfs ulnaire & radial, par les béquilles, peut occaſionner la foibleſſe & l'atrophie des bras (*h*). M. WINSLOW a vu un mouvement convulſif ſingulier dans le larinx, qui étoit la ſuite d'un mouvement, ou plutôt d'une attitude du cou trop réitérée, qui avoit jetté les muſcles dans un état ſpaſmodique; le fait & l'explication méritent d'être lûs dans l'original, parce que l'on y apprend à rapporter

(*f*) *Hiſt. de l'acad. royale des ſciences* 1759. p. 66. &c.

(*g*) *Obſervat.* p. 91.

(*h*) *De nervis.* p. 176.

à des causes très-simples des faits qui paroissent d'abord très-embarrassans (*i*).

On doit aussi placer ici une très-belle observation de M. BOUCHER, Médecin à Lille. " Il vit un homme âgé „ d'environ quarante ans, naturelle- „ ment sain & fort, dont la maladie „ étoit de trembler de tout le corps „ avec convulsion; ce mal étoit per- „ manent depuis trois mois, & ne fai- „ soit qu'augmenter de jour en jour, „ de façon qu'il craignoit de se trou- „ ver enfin réduit à se désister de son „ travail, qui est très-rude, & consiste „ à repasser à la meule des grandes ci- „ sailles qui servent à tondre les draps; „ tout le corps de celui qui agit est dans „ un état d'ébranlement violent & sin- „ gulier, qui est une espece d'électri- „ sation continuelle; le genre nerveux „ est donc alors dans une commotion „ générale, qui étant souvent récidi- „ vée, doit nécessairement le faire tom- „ ber dans une sorte d'atonie (*k*) „.

On pourroit dire que certaines si-

(*i*) *Mémoires de l'Acad R.* 1735. p. 418 ed 12.

(*k*) *Journal de médecine.* t. 12. p. 20.

tuations (*l*), certains mouvemens donnent auſſi des maux de nerfs; le mouvement d'un vaiſſeau, & même celui du plus petit bateau, celui d'une litiére, d'une chaiſe à porteur, le rebours d'une voiture, donnent des vertiges, des maux de cœur, qui comme M. M. SIMPSON & GORTER (*m*) l'ont fort bien remarqué, ne peuvent point s'expliquer par les loix ordinaires de la méchanique, mais qui dépendent de la conſtitution particuliere de l'eſtomac, à qui ce mouvement d'arriere en avant & d'avant en arriere, donne cette eſpece d'irritation qui forme les naufées, & d'où naiſſent les vertiges. On a voulu expliquer le mal de mer par la ſimple

(*l*) Une cauſe de maladie mobile peut être miſe en jeu par le changement de poſition. VILLIS, Cerebr. anat. cap. 5. a vu un jeune homme qui prenoit des palpitations & évanouiſſoit s'il levoit la tête, ce qui dépendoit d'une humeur âcre épanchée dans le cerveau; & l'on trouvera quelques obſervations ſemblables dans le chap. de l'épilepſie.

(*m*) *Simpſon Diſſert. medic.* p. 130. 133. GORTER *medic. Hypocr.* aph. 144. §. 3.

frayeur (*n*), mais outre que la frayeur n'occaſionne point ces accidens, elle produiroit plutôt la diarrhée. Il eſt évident, 1°. que c'eſt un effet méchanique parfaitement ſemblable à celui que donne le mouvement d'une litiere, celui d'une chaiſe à porteur. 2°. Que les gens les moins craintifs y ſont ſouvent très-expoſés, & que quelquefois les plus timides ne l'éprouvent pas : j'ai connu un capitaine de vaiſſeau anglois qui avoit navigé pendant trente ans, qui n'avoit jamais ceſſé d'être tourmenté par le mal de mer. 3°. Que le mal n'eſt point proportionné au danger ; que quelquefois même il ceſſe dans le grand danger, quand le genre nerveux fortement occupé devient inſenſible aux irritans ordinaires (*o*). Le vertige dans tous ces cas ſuit les maux de cœur, & dépend du dérangement de l'eſtomac ; celui que l'on ſe procure en tournant rapidement dépend d'une autre cauſe, c'eſt

(*n*) *HEY de morbo ex navigatione oriundo* Erlang. 1748.

(*o*) Le mal de mer eſt pour quelques perſonnes un état affreux ; & l'on ſait

l'afflux d'une trop grande quantité de ſang, il pourroit conduire à l'apoplexie, & dans ce cas les maux de cœur ſont la ſuite du vertige ; celui que l'on éprouve en regardant d'un lieu très-élevé, & que l'on ne peut pas attribuer à la crainte ou au moins à la ſeule crainte qui ne donne pas des vertiges, ou celui que l'on éprouve en voyant tourner, tient auſſi aux cauſes de cet article ; mais j'en reparlerai en traitant du vertige dans un autre chapitre.

ARTICLE XII.

De l'électricité & de l'aimant.

Ne doit-on pas placer parmi les cauſes poſſibles des maux de nerfs, deux forces, dont nous reparlerons en traitant des remedes, l'aimant & l'électricité ? En appréciant les effets de cette derniere dans un autre ouvrage, j'ai déja fait voir qu'elle donnoit des convulſions ; & M. LORRY

que CICERON aima mieux retourner à Gaete, préſenter ſa tête à *Popilius*, que de ſupporter plus longtems l'état dans lequel la tourmente du vaiſſeau le mettoit.

cite un homme qui ayant été violemment électrisé, conserva depuis lors une si grande sensibilité aux tems orageux, que toutes les fois qu'il tonnoit il éprouvoit, sans aucune frayeur, des convulsions très-fortes; observation importante & qui seule me paroit devoir rendre très-circonspect sur l'usage d'un remede très-actif (*p*), & que l'on doit vraisemblablement regarder comme le plus puissant des stimulans. De toutes les observations que j'ai luës sur les effets de l'aimant, (je n'en ai fait aucune moi-même,) les plus prouvantes sont celles qui nous apprennent qu'un fort aimant engourdit une torpille jusques au point de la paralyser, effet qui est analogue à celui d'apaiser les maux de dents, & qui peut faire croire avec plus de facilité que puisque ce mineral peut occasionner des accidens paralytiques, il n'est pas impossible qu'il ait une vertu antispasmodique.

(*p*) T. I. p. 109.

ARTICLE XIII.

Des maladies aiguës.

§. 88. Je n'enviſage point ici l'influence des nerfs dans les maladies aiguës ; cette influence qui eſt très-grande & qu'il eſt très-important de connoitre, ſera l'objet d'un des derniers chapitres de cet ouvrage ; je m'occupe dans cet article de l'influence des maladies aiguës ſur les nerfs, & cette influence eſt très-forte ; j'ai remarqué plus haut que quelquefois une grande ſenſibilité dans le genre nerveux, & des humeurs fort âcres pouvoient produire une petite fievre habituelle, & que ſi l'on ne faiſoit pas attention à cette circonſtance, tous les accidens empiroient ; il peut auſſi arriver qu'une fievre accidentelle qui ne dépend point de maux de nerfs, & qui attaque au milieu de la plus parfaite ſanté, irrite les nerfs au point que le déſordre qu'elle y produit, rende les ſymptômes nerveux plus conſiderables que les ſymptômes fébriles ; & que l'on s'y laiſſe tromper. La fievre donne des vapeurs, de la ſenſibilité, de la triſteſſe, du mal-aiſe au

creux de l'eſtomac, des douleurs après avoir avalé quelque choſe ; on croit que les vapeurs ſont le mal eſſentiel, on accuſe la foibleſſe des nerfs, & par des remedes chauds on augmente tous les accidens; l'examen attentif du poulx, de l'œil, de la langue, de la peau, des urines, ne manqueroit jamais de prévenir toute équivoque à cet égard ; & quelquefois la ſaignée, d'autres fois une purgation, les nitreux, les acides, les aqueux quelconques diſſipent le mal qui ſe guérit ſans avoir été connu, parce que la fievre irritant les nerfs ſe maſquoit ſous les ſymptômes qui en caracteriſent les dérangemens, & qui ceſſent avec la fievre. D'autres fois la fievre non-ſeulement les irrite pendant qu'elle dure, mais les laiſſe même très-malades. Quelquefois dans des fievres très-légeres, mais un peu longues, l'inaction, le régime, l'ennui jettent le malade dans des vapeurs, qui ajoutant à la maladie, peuvent aiſément en troubler la marche ; un caractere pour reconnoitre cet état, c'eſt que la ſenſibilité & les petits accidens nerveux augmentent dans les momens où la fievre eſt la plus

foible.

foible. Toutes les maladies aiguës, soit inflammatoires, soit putrides simples, ou malignes, peuvent produire cet effet par une suite des différentes lésions qu'elles laissent dans la machine, & il est très-ordinaire de voir des hommes forts, après une fievre violente la mieux terminée, avoir des maux de nerfs, parce que comme je l'ai déjà dit ailleurs, une maladie aigue, quoique bien terminée, laisse les fibres lâches, le sang trop peu dense, l'estomac foible, la mucosité qui revêt toutes les cavités trop ténue, les vaisseaux trop peu remplis, & que toutes ces conditions donnent des maux de nerfs.

J'ai vû des hommes très-forts craindre dans leur convalescence l'odeur des roses, & de toutes les fleurs que les femmes à vapeurs ne peuvent pas supporter, & avoir la même sensibilité pour tout, les mêmes angoisses; les enfans même, dans la convalescence des maladies aiguës craignent quelquefois excessivement le bruit (*q*).

(*q*) VIRIDET avoit vû qu'à la fin des maladies aiguës, quand on veut dormir il

Mais de toutes les fievres celles qui laiſſent le plus ſurement les nerfs en déſordre, ce ſont *a* celles qui ont été accompagnées de beaucoup d'aſſoupiſſement ou de délire ; *b* les fievres véritablement malignes qui attaquent les principes de la force nerveuſe ; c'eſt après les fievres de cette eſpece que l'on voit les pertes de mémoire, l'affoibliſſement des ſens, l'imbécilité, la mobilité la plus marquée, les vapeurs, l'hypocondrie ; & enfin *c* les fievres éruptives dont l'âcre, qui en conſtitue le caractere, produit ſouvent des accidens nerveux avant l'éruption, & laiſſe les nerfs dans un état de ſenſibilité très-conſiderable ; mais dans tous ces cas, ſi la maladie a été bien traitée, à meſure que les forces reviennent, les accidens nerveux diſparoiſſent, & au bout

ſurvient des ſurſauts qui empêchent le ſommeil, p. 134. & PERRY (*Mechanical account of the hyſteric paſſion* p. 196.) dit poſitivement : les maladies hyſtériques ſont ſouvent la ſuite des fievres aiguës, & j'ai vû dans pluſieurs cas les ſymptômes d'hyſtérie augmenter à meſure que ceux de la fievre diminuoient.

d'un certain tems les malades en ſont auſſi exempts qu'avant leur maladie; ainſi les dérangemens que les malades éprouvent ne ſont que paſſagers, parce que dans un corps bien organiſé, quand la maladie n'a laiſſé que la foibleſſe, à moins qu'elle ne ſoit extrême ou le malade très-âgé, les forces ſe reparent toujours & la machine revient à ſon premier état; mais il n'en eſt pas de même quand la maladie a été mal terminée, que les criſes ont été imparfaites, & qu'il eſt reſté ou de l'âcreté dans toute la maſſe des humeurs; ou un foyer d'irritation dans quelque partie particuliere, ſoit par le dépôt de l'humeur âcre, ſoit par une dénudation de quelque partie importante qui peut être la ſuite de la maladie, ou des remedes, ou enfin par un affoibliſſement de quelqu'organe important plus grand que celui des autres parties; parce que quand la foibleſſe n'eſt pas en même proportion pour tous les organes, ſouvent ceux qui ſont les plus affoiblis le reſtent toujours.

§. 88. La compreſſion que les nerfs éprouvent par l'enflure de quelque

partie enflammée peut encore produire des accidens nerveux; & c'eſt ſans doute de quelque circonſtance de cette eſpece que dépendoit la paralyſie du bras gauche que GALIEN obſerva après une forte inflammation de poitrine ; mais qui fut très-paſſagere (*r*). C'eſt à la criſe imparfaite de l'âcre fievreux irritant, qu'il faut rapporter principalement les affections nerveuſes qui ſuccedent aux fievres éruptives, telles ſur-tout que la miliaire ou la fievre écarlatine, qui ſont celles dont l'âcre, plus ſubtil & plus verſatile, ſi je puis me ſervir de ce mot, laiſſe le plus d'accidens nerveux. J'ai vû un ancien officier, l'homme naturellement le plus ferme, accablé de tous les accidens & de toutes les foibleſſes des femmes hyſtériques, & des craintes les plus funeſtes des hypocondres, dont le mal avoit commencé ſix ans auparavant par une fievre miliaire qui lui laiſſa une grande mobilité ; deux ans enſuite un retour de la mê-

(*r*) *De locis affectis.* L. 4. ch. 7. Chart. t. 7. p. 464.

me maladie fit faire de très-grands progrès au mal; enfin une troiſieme attaque, deux ans après la ſeconde, le mit dans le triſte état dans lequel je le vis. J'ai auſſi été conſulté par une femme, qui après une fievre écarlatine très-forte, accompagnée d'un violent mal de gorge, étoit tombée dans une telle mobilité, que la plus petite émotion lui donnoit ſur le champ les palpitations les plus violentes, & des convulſions qui fermoient les doigts avec tant de force qu'il étoit impoſſible de les ouvrir; ils devenoient en même tems extrêmement enfles & livides.

§. 89. La dénudation des inteſtins par la deſtruction de leur mucoſité, pendant le cours de la fievre, laiſſe dans les nerfs de ces parties une ſenſibilité qui ſe communiquant aux nerfs de tout le corps, les jette dans l'état le plus miſerable; & j'ai connu ſur la fin de ſes jours, un homme qu'une dyſenterie mal-traitée vingt ans auparavant, avoit réduit à l'état d'hypocondrie le plus fâcheux, qui véritablement avoit été aggravé par les remedes toniques & échauffants;

il avoit un ſymptôme ſingulier, c'étoit une puſillanimité ſi grande quelques heures après le repas ; qu'il avoit des frayeurs continuelles & ne ceſſoit de fondre en larmes pendant que cet état duroit.

§. 90. L'humeur âcre de la coqueluche qui eſt ſouvent une maladie chronique, eſt auſſi une cauſe fréquente, quoique peu remarquée, des maux de nerfs ; ſes effets pendant que la maladie dure ſont entierement convulſifs ; auſſi on doit la placer parmi les maladies nerveuſes ; mais après même qu'elle a ceſſé, ſi elle n'a pas été très-bien conduite, elle laiſſe des maux de nerfs qui durent des années, quelquefois toute la vie, & j'en reſerve les exemples pour le chapitre où je traiterai de cette maladie : je paſſe actuellement aux maladies chroniques, derniere cauſe phyſique des maux de nerfs.

ARTICLE XIV.

Des maladies chroniques.

§. 91. L'effet de toute maladie étant d'alterer quelque fonction, & l'alte-

ration d'une fonction influant néceſſairement ſur toutes les autres, il eſt inévitable, à moins que le genre nerveux n'ait une force conſidérable, que les maux de langueur ne l'alterent auſſi bien que les maladies aigues, & cette altération peut dépendre d'un grand nombre de cauſes, dont les unes ont lieu dans quelques maladies, les autres dans d'autres.

Les maladies des organes digeſtifs ſont celles dont l'influence ſur le genre nerveux eſt la plus marquée; dès que l'eſtomac eſt attaqué, comme il eſt extrêmement garni de nerfs, & de nerfs qui ſont liés avec tout le corps, tous s'en reſſentent plus ou moins; & ainſi la ſeule irritation locale de l'eſtomac peut produire de grands accidens nerveux; on en a vu des exemples en parlant des acides & des glaires, on en verra beaucoup d'autres dans la ſuite de cet ouvrage; mais les mauvaiſes digeſtions ſont une autre cauſe très-générale de maux de nerfs; dès que les alimens ne reçoivent pas les préparations néceſſaires, le chile n'eſt plus ce qu'il doit être, la maſſe du ſang eſt alté-

rée ; toutes les sécrétions s'en ressentent, & celle des esprits animaux, qui étant la plus importante est celle qui exige le plus de perfection dans toutes les opérations précédentes, est celle qui s'en ressent le plus ; voila pourquoi il est bien rare que les digestions soyent dérangées un certain tems, sans que l'on remarque quelqu'affoiblissement dans le genre nerveux ; & si à ces causes il se joint quelque vice local dans l'estomac, comme une ulceration, une obstruction, les symptômes qui en résultent sont affreux. VILLIS rapporte le cas d'une femme de cinquante ans, qui quand ses regles lui manquerent, se plaignit d'abord d'une douleur très-vive dans le sein gauche, qui passa ; elle eut des douleurs dans l'estomac, il s'y forma une tumeur dure, qui occasionna d'abord des douleurs, des gonflemens, des nausées, des vômissemens, & ensuite des spasmes, de l'insomnie, un trouble d'ame continuel, & de fréquentes défaillances, accidens qui tous dépendoient de cette tumeur (*s*).

(*s*) Les convulsions, dans les cas de cette espece, sont la suite & des douleurs

§.92. Les obſtructions des autres viſceres peuvent auſſi contribuer à donner des maux de nerfs, mais c'eſt d'une façon lente, entant qu'elles troublent les fonctions, ſur-tout les digeſtions, & qu'elles alterent à un certain point la maſſe du ſang; & voilà pourquoi celles du foye en occaſionnent plus ſouvent que les autres; mais elles n'occaſionnent des accidens graves que quand elles compriment quelque tronc nerveux eſſentiel, ou quand dégénerées de ſcirre en cancer, elles irritent par leur humeur âcre, & alors ce n'eſt plus comme obſtruction qu'elles nuiſent; ainſi il ne faut point penſer toutes les fois que l'on trouve des obſtructions & des maux de nerfs, qu'ils dépendent des obſtructions; on en voit tous les jours d'énormes chez

que ſouffre l'eſtomac, & de la compreſſion qu'il occaſionne ſur les nerfs voiſins; VILLIS ajoute que tous les évacuans, les antiſcorbutiques, les anti-hyſtériques lui faiſoient du mal; que la ſaignée à l'aide des ſangſues, & le lait d'aneſſe lui firent du bien, & qu'enſuite les acidules la ſoulagerent beaucoup. *De morb. convulſ.* ch. 6. p. 58.

des perſonnes qui ont les nerfs très-bons ; & chez pluſieurs malades qui avoient des obſtructions prodigieuſes, & des nerfs très-délicats, ſouvent même des maladies de nerfs très-graves ; j'ai vu ſouvent de la façon la plus évidente que les obſtructions ne contribuoient point aux maux de nerfs ; il eſt même bien plus ordinaire que les maux de nerfs produiſent des obſtructions qu'il ne l'eſt que les obſtructions produiſent les maux de nerfs, comme je l'ai déjà dit en parlant des ſécrétions. Cependant il peut ſe trouver des cas dans leſquels l'obſtruction eſt la ſeule cauſe de convulſion, & M. WHYTT a vu une petite fille qui dès ſa naiſſance avoit été tourmentée de vents, de coliques & de convulſions, qui mourut à cinq mois, & dans le cadavre de laquelle on ne trouva d'autre vice qu'un ſcirre qui occupoit une partie du colon d'environ cinq doigts de longueur (*t*).

§. 93. Les maladies chroniques qui ne dépendent que de l'atonie, comme l'anaſarque & quelques autres eſpeces d'hydropiſie, n'irritent les nerfs

(*t*) p. 210.

que quand elles ont fait assez de progrès pour que la corruption des humeurs épanchées, agissant par son âcreté, produise différens spasmes, quelquefois même des convulsions fortes; mais alors ce sont des symptômes de cette maladie, symptômes dont je parlerai dans un autre chapitre, qui ne surviennent presque que quand la maladie est désespérée, & ainsi on peut à peine placer les maladies de cette espece parmi les causes prédisposantes des maux de nerfs; je puis en dire presque autant des maladies qui sont produites par une supuration interne. J'ai dit que les acides irritoient plus la sensibilité des nerfs que l'irritabilité des muscles, le pus au contraire paroit réveiller l'irritabilité musculaire plutôt que l'action des nerfs, & l'on voit périr d'étisie plusieurs malades sans avoir aucune atteinte de maux de nerfs; s'il en survient, ce n'est presque jamais que quelques jours, tout au plus quelques semaines avant la mort, à moins que la supuration ne porte sur quelque partie très-sensible, comme l'estomac, les intestins, la vessie; mais encore

dans ce cas, comme dans celui des maladies précédentes, les maux de nerfs ſont un ſymptôme de la maladie, ou plutôt de ce dépériſſement auquel la maladie a conduit ; & dans un état de dépériſſement conſiderable, de quelque cauſe qu'il puiſſe venir, le manque d'une ſécrétion ſuffiſante des eſprits animaux, leur âcreté, celle de toutes les humeurs, le manque de mucoſité doivent ſouvent produire des maux de nerfs. J'ai vu une fille, qui les deux derniers mois d'une étiſie, avoit alternativement des momens d'angoiſſe nerveuſe cruelle, des rêveries, des pleurs, des ſurſauts, & des douleurs vagues & très-paſſageres dans tous les membres ; & une autre âgée de vingt-quatre à vingt-cinq ans qui, dans une étiſie lente, éprouva à différentes repriſes des convulſions violentes, des ſpaſmes ſoutenus, des paralyſies paſſageres, pendant plus d'un an ; j'ai vu un homme âgé de vingt-ſix ans, & très-vigoureux avant ſa maladie, qui étant tombé dans l'étiſie à la ſuite d'une maladie aigue mal terminée, éprouva un changement ſingulier dans ſa phyſionomie qui dépen-

doit de ce que les muſcles des yeux étoient habituellement dans un état de ſpaſme, qui dérangeant leur poſition, faiſoit que l'œil droit voyoit les objets un pouce plus haut que l'œil gauche.

Ces accidens dépendent ordinairement de la reſorption du pus & de ſon dépôt ſur quelque rameau nerveux ; ils ont lieu ou quand l'expectoration ne ſe fait pas bien, ou ſur la fin de la maladie, quand les ſueurs ſont fort diminuées ou ſupprimées, ou quand les nerfs ſont naturellement délicats ; mais malgré ces obſervations, on ne peut pas placer les maladies à ſupuration parmi les cauſes des maux de nerfs.

§. 94. Le virus vénérien ne les produit preſque que dans le dernier degré de dépériſſement, ou quand il a occaſionné des exoſtoſes & des caries ; on voit cependant quelquefois des convulſions produites par ce mal dans un degré moins avancé, & l'on en trouve un exemple marqué dans les obſervations de FABRI de *Hilden* ; mais ces petits nombres de cas ne font pas une exception à la regle. Les virus cutanés chroniques & le ſcorbut rentrent dans la claſſe des âcres ; ainſi l'on peut dire en général que

les maladies chroniques, ſi l'on en excepte celles des organes digeſtifs, les obſtructions & quelques ulcerations internes dans les parties ſenſibles, ſont peu cauſes prédiſpoſantes de maux de nerfs ; mais elles peuvent cependant être cauſes occaſionnelles chez les ſujets qui ont les nerfs fort délicats, ou même quand elles ſont parvenues à un certain point, les occaſionner comme un de leurs ſymptômes; ſymptôme qui alors eſt preſque toujours fâcheux.

§. 95. La goutte, dans le ſyſtême ordinaire, agit comme un âcre irritant, & il eſt vrai que l'on remarque chez pluſieurs gouteux, ſur-tout quelque tems avant l'accès, pluſieurs ſymptômes d'un irritant qui agit ſur preſque tous les nerfs, mais ſingulierement ſur ceux de l'eſtomac & du bas ventre; j'ai déja dit que quelquefois l'apparition de la goutte diſſipoit les vapeurs; on peut voir tous les jours qu'elle diſſipe l'hypocondrie : dans le ſyſtême de M. CULLEN elle eſt une affection des nerfs mêmes ; ainſi quelque ſyſtême que l'on adopte, on comprend qu'elle doit avoir une

grande influence ſur cette partie. On m'amena il y a quelques années de la campagne, un jeune homme de dix-neuf ans, qui après avoir eu pendant trois ans des douleurs de ſciatique très-fortes, prit par le conſeil d'un Chirurgien des bains très-froids; après le cinquieme la douleur ſe diſſipa, mais il fut attaqué de mouvemens ſinguliers dans le bras, la jambe & la cuiſſe du côté oppoſé, & dans la langue. Des bains domeſtiques chauds, des veſſicatoires, le lait & des poudres légérement diaphorétiques le ſoulagerent d'abord conſiderablement; mais je le perdis de vue, & j'ai ignoré s'il s'étoit parfaitement gueri.

Quelle que puiſſe être, ſur le genre nerveux, l'influence de toutes les cauſes phyſiques dont je viens d'examiner les effets, je ne crains point de dire que celle des cauſes morales qui ſeront l'objet du chapitre ſuivant, eſt bien plus conſiderable, & je vais m'en occuper.

CHAPITRE IX.

Des causes morales des maux de nerfs.

§. 96. PLacés entre l'ame & le corps, moyen de communication entre les deux, les nerfs ont à ſouffrir dès qu'ils reçoivent de l'un ou de l'autre des impreſſions trop fortes; mais comme ils ſont plus immédiatement expoſés à l'action de l'ame, & que cette action eſt ſouvent plus forte que celle d'aucune cauſe étrangere, il n'eſt pas ſurprenant s'ils ont plus à en ſouffrir que du corps. Si le corps par ſes maladies, dit M. de FONTENELLE, a le droit d'affliger l'ame, l'ame à ſon tour, exerce bien le même droit ſur le corps. Je ne répéterai point ici ce que j'ai dit ailleurs, de l'action des deux ſubſtances l'une ſur l'autre, je me contenterai de rappeller que j'ai établi une action immédiate, mais dont le mode nous eſt inconnu, de l'ame ſur le *ſenſorium commune*, & que cette action varie ſuivant la façon dont l'ame eſt affectée; c'eſt de la varieté de cette action ſur les mêmes fibres nerveuſes, du plus ou

moins de degré de force & de durée de chacune de ſes actions, des différentes fibres ſur leſquelles elle agit, de la différence des organes auxquels ces nerfs aboutiſſent, que dépendent tous les effets des paſſions; ainſi ſi l'ame augmente cette action, & c'eſt l'effet de la joye, de l'amour, de la colere, de la frayeur; ou ſi elle la diminue, & c'eſt l'effet de la triſteſſe & de la crainte (*u*); ſi elle opere l'un ou l'autre de ces changemens fortement ou foiblement, ſi elle opere ſur les fibres qui vont à certains muſcles & non pas ſur d'autres, ſi elle agit ſur les muſcles ou ſur les glandes, ſi elle agit ſur toute la longueur des vaiſſeaux ſécrétoires & y augmente le mouvement, ou ſi elle ſerre leurs extrêmités, ſi elle ferme les vaiſſeaux excrétoires, ſi elle ſerre le corps des viſceres creux, ou ſi elle en ferme les ſphincters, ſi ſon action eſt paſſagere ou

(*u*) De cette augmentation ou de cette diminution du mouvement du cœur, on pourroit diviſer les paſſions, relativement à leurs effets généraux, en actives & en paſſives; dans les premieres le mouvement eſt augmenté, dans les ſecondes il eſt diminué.

ſoutenue, enfin ſi tous ſes effets ceſſent avec elle ou ſi elle a laiſſé des dérangemens permanens, on comprend que les réſultats ſeront abſolument différens. Une très-forte action de l'ame peut produire l'effet du ſtimulus le plus actif, ou général ou particulier; la ceſſation de ſon action ſur quelqu'organe, ou la diminution conſiderable de cette action, produira ſur les nerfs l'effet d'une ligature plus ou moins forte; en un mot preſque tous les mouvemens paroiſſant s'operer dans la machine animale par la fibre muſculaire, dont l'action eſt régie par celle des nerfs qui l'augmente, la diminue, ou l'altere, ſuivant la façon dont ils agiſſent ſur les fibres muſculaires, & l'action des nerfs variant au gré des idées ou des paſſions dont l'ame eſt occupée, il eſt aiſé de comprendre que la varieté de ſes mouvemens peut operer de grands changemens dans l'œconomie phyſique de l'homme; ainſi comme on la très-bien dit, les affections de l'ame qui ne changent que les ſerremens des nerfs, occaſionnent des changemens ſurprenans dans les ſécrétions, & peuvent faire

ſortir le ſang & la bile par les pores de la peau (x); & cette varieté de paſſions n'exiſtant point dans l'animal, on voit par-là pourquoi les dérangemens de cette eſpece ſont moins fréquens chez lui (y). Mais pour comprendre exactement toutes les varietés des effets des paſſions, il faut encore faire attention: 1°. Que parmi les dérangemens phyſiques du ſenſorium, il peut y en avoir qui le rendent trop ſuſceptible de mouvement, & alors ceux que l'action de l'ame lui imprime peuvent en déterminer d'autres qui en ſont indépendans, qu'elle ne peut plus reprimer & qui ont également leurs effets: une forte impreſſion méchanique ſur les nerfs peut auſſi déterminer le ſenſorium à une action involontaire. 2°. Les effets d'une cau-

(x) *Prim. lin. phyſ.* § 227.

(y) M. HALLER a préſenté les caracteres & les effets des paſſions avec la plus grande exactitude & la plus grande préciſion. *Elem. phyſ.* l. 17. Sect. 2. § 5. 6. & 7. & a indiqué, mais ſans les détailler, une multitude d'obſervations; on en trouve auſſi pluſieurs dans ſa diſſertation *de imperio nervorum in arter.*

ſe de paſſion varieront ſuivant que l'ame en ſera plus ou moins affectée, auſſi GALIEN avoit déjà très-bien remarqué que les effets des paſſions ne ſont pas ſi marqués chez les hommes qui ont l'ame forte (z); & ſuivant que le ſenſorium & les nerfs ſeront plus ou moins mobiles, & que les fibres muſculaires ſur leſquels ſe portera l'action des nerfs ſeront plus ou moins irritables. D'après ces principes dont la ſimplicité me paroît devoir les mettre à la portée de tout phyſicien, j'eſpere qu'il ſuffira de rapporter les effets des différentes paſſions, & qu'il ſera aiſé à chacun de les expliquer, ſans que je ſois obligé d'entrer dans ces détails qui deviendroient longs & ſeroient extrêmement faſtidieux pour tous ceux à qui ils ne ſeroient pas néceſſaires; mais avant que de rapporter les différentes obſervations qui prouvent toute l'efficace des paſſions ſur le corps, j'examinerai les effets d'une forte tenſion de l'ame, ſoit qu'elle ſoit vivement occupée de

(z) *De locis affectis* lib. 5. ch. I. CHART, t. 7. p. 480.

pluſieurs objets, ſoit qu'elle ſe concentre fortement ſur un ſeul ; & ceux de l'imagination exaltée qu'il faut bien ſéparer des premiers, puiſqu'ils ſont très-différens. Il eſt d'autant plus important de bien apprécier les effets d'une forte tenſion qu'ils ſe retrouvent dans preſque toutes les paſſions, dont l'objet fixe toujours trop fortement l'ame qui en eſt occupée.

ARTICLE I.

Des effets de la forte tenſion de l'ame, & de ceux de l'imagination.

Je me ſuis occupé des effets d'une attention longtems ſoutenue, ou d'une forte méditation, dans l'ouvrage que j'ai donné ſur la ſanté des gens de lettres ; j'ai prouvé que c'étoit une des cauſes qui détruiſoit le plus le genre nerveux, & je ne puis ici que rappeller ce que j'ai dit alors (*a*).

On ne peut point ſe refuſer à cette vérité, que pendant que l'ame eſt

(*a*) Voyez ſur-tout p. 43. juſques à 60.

concentrée ſur un ſeul objet, & qu'elle le médite profondement, l'action des nerfs eſt comme ſuſpendue dans tout le corps, toutes les fonctions s'operent lentement, la ſécrétion du fluide nerveux paroît ſouffrir, il s'en ſépare moins, il eſt moins bien travaillé; ſa diſtribution ſouffre encore davantage; il peut donc éprouver les changemens maladifs qu'éprouvent les liqueurs croupiſſantes; on tombe par l'affoibliſſement des nerfs dans les mêmes maux que produiſent l'inaction ou l'épuiſement, & l'on a vu que ces deux cauſes conduiſoient à tous les maux de nerfs.

Le cerveau lui-même ſouffre, & les dérangemens qu'il éprouve dépendent de trois loix de l'œconomie animale; la premiere c'eſt *que quand l'ame longtems occupée a imprimé une trop forte action au cerveau, elle n'eſt plus maitreſſe de la reprimer.* La ſeconde, c'eſt *que les humeurs ſe portent à la partie qui eſt en action.* La troiſieme, c'eſt *que la fibre animale ſe durcit par l'exercice.*

Ces trois loix & le croupiſſement du fluide nerveux que j'ai établi, comme le premier effet d'une forte médi-

tation, expliquent tous les effets fâcheux, & ils ſont en grand nombre, qui réſultent de la tenſion d'eſprit; il n'y a preſque point de maladies chroniques, & ſur-tout de maladies de nerfs qu'elles ne puiſſent produire; la folie même en eſt une ſuite fréquente; mais je renvoye les obſervations ſur cette maladie au chapitre qui en traitera ſpécialement. Les autres effets, les plus ordinaires, ſont d'affoiblir, d'épuiſer, de jetter dans l'inſomnie, dans la maigreur, quelquefois dans la fievre lente, preſque toujours dans le dérangement des digeſtions, dans l'hypocondrie, dans la mobilité, & de ces premiers pas, par un paſſage aiſé, dans les maladies les plus fâcheuſes. PÉCHLIN a vû qu'une forte méditation donnoit des ſueurs abondantes à quelques hommes, la diarrhée à d'autres, & ôtoit l'uſage des jambes à des troiſiemes. Il parle auſſi d'un homme qui évanouiſſoit s'il méditoit trop longtems; d'une femme à qui quelques heures d'une lecture attentive donnoit des convulſions, & d'une autre perſonne qui éprouvoit auſſi des convulſions en penſant à une choſe

déſagréable (*b*). VIRIDET dit avoir vu une dame à qui toute application donnoit une colique violente (*c*); & l'obſervation de feu M. BORDEUX, qui connoiſſoit un homme dont le bras enfloit conſiderablement, dès qu'il penſoit ou qu'il éprouvoit une ſenſation vive (*d*), eſt une de celles qui me paroiſſent prouver le plus ſenſiblement l'effet de l'action de l'ame ſur le corps. GALIEN a déjà conſervé l'hiſtoire d'un grammairien qui avoit un accès d'épilepſie toutes les fois qu'il méditoit profondément ou qu'il enſeignoit avec chaleur ; M. HOFMAN fut conſulté par un jeune homme qui étoit dans le même cas; & j'ai vu ſouvent, auſſi bien que M. Van SWIETEN, des enfans de la plus grande eſperance, devenir épileptiques quand des maitres durs & imprudens les forçoient d'étudier ſans relâche. L'accident ſingulier arrivé à M. le chevalier d'EPERNAY, qui après

(*b*) *Obſervat. phyſic. medic. lib. tres.* 4°. Hamb. 1691. L. 3, obſ. 6.

(*c*) *Traité du bon chile.* t. 2. p. 646.

(*d*) *Prix de l'Acad. de* Chir. t. 6. p. 199.

après quatre mois de travaux assidus perdit, sans aucun symptôme de maladie, la barbe, les cils & les sourcils, enfin les cheveux & tous les poils du corps, prouve démonstrativement l'influence de la méditation sur les nerfs & celle des nerfs sur la nutrition (*c*). Quelquefois cependant l'attention peut être le remede momentané de la mobilité; j'ai vu une femme dont la mobilité étoit extrême, & qui n'en avoit presqu'aucune si elle lisoit quelque chose avec attention; elle n'appercevoit plus alors des bruits qui dans d'autres momens lui auroient donné des convulsions; mais après avoir fini sa lecture, la mobilité n'en étoit que plus forte.

§. 97. Si les effets de la tension de l'ame concentrée par la méditation peuvent être funestes & sont toujours fâcheux, l'action de l'ame augmentée par une succession rapide d'idées produit des effets très-différens & qui peuvent devenir très-favorables au corps. M. MEAD en rapporte deux exemples frappans.

(*c*) *Gazette de France* 23. fev. 1763.

Le premier eſt celui d'une fille de vingt ans, qu'une ſucceſſion de différentes maladies de langueur avoit jetté dans une hydropiſie aſcite, accompagnée du maraſme le plus décidé ; tous les remedes étoient inutiles & elle étoit déclarée abſolument incurable, quand tout-à-coup elle devint folle ; alors ſon corps reprit des forces, ſon ventre diminua, elle put ſoutenir les remedes, ils opererent favorablement & au bout de quelques mois elle recouvra ſa ſanté & ſa raiſon.

Le ſecond eſt celui d'une autre fille âgée de vingt-huit ans, qui après avoir eu des crachemens de ſang, étoit tombée dans une fievre lente accompagnée de maigreur, de crachats purulens, de ſueurs nocturnes & d'autres accidents qui annonçoient une mort prochaine ; elle commença à avoir des craintes ſur ſon ſalut, ces craintes dégénérerent bientôt en folie religieuſe, & ſon imagination égarée lui préſentoit continuellement des ſupplices affreux & éternels ; mais à meſure que la folie augmentoit, la chaleur febrile diminuoit, les cra-

chats étoient moins abondans, les ſueurs s'arrêtoient, & elle étoit ſi ſenſiblement mieux qu'on la crut au moment d'une gueriſon parfaite; mais la folie ayant diminué & s'étant reduite à une ſimple mélancolie, dont les effets ne ſont jamais favorables, la premiere maladie reprit des forces & la tua (*f*).

M. BAKER rapporte un autre fait qui ne prouve pas moins l'influence de l'ame ſur le corps; un homme du plus beau génie, & célebre par ſes talens pour l'éloquence & la poëſie, affecté de ne point jouir d'une faveur telle qu'il croyoit la mériter, irrité contre ſes ennemis, contre ſes amis & contre lui même, tomba d'abord dans le maraſme le plus complet, & enſuite dans une folie entiere; dès qu'il fut fou, la nutrition recommença à ſe faire, il reprit ſa ſanté & redevint gras (*g*).

(*f*) MEAD *monita medica* ch. 3. p. 45.
(*g*) G. BAKER *de affectib. animi.* 4°. Cantabrig. 1755. p. 20. On verra dans le chapitre de la folie l'hiſtoire d'une folie religieuſe, décrite par M. DUFIEU, dont les

C'eſt ici qu'il faut placer l'hiſtoire du Rhéteur GALLUS VIBIUS, qui tendant toutes les forces de ſon ame pour comprendre les cauſes de la folie, devint fou lui-même. N'eſt-ce pas à un acte trop fort de l'ame, ſans aucun mélange de frayeur, que l'on doit rapporter l'exemple récent de cette jeune fille, qui familiariſée par ſon pere avec l'idée du ſuicide, & trouvant ſous ſa main un piſtolet qu'elle crut chargé, mais qui ne l'étoit point, l'appuye avec tranſport ſur ſon front, tire en criant je ſuis morte, heureuſement je ſuis morte? cette image de la mort trop profondément imprimée pour s'effacer, la jetta dans le délire, & elle mourut phrénétique le lendemain (*h*).

Le fils de CRÉSUS voyant à la priſe de Sardis un ſoldat perſan qui alloit aſſaſſiner ſon pere, acquiert la faculté de parler qu'il n'avoit jamais eue, & crie, *ſoldat épargne* CRÉSUS, (*i*) & le paralytique à qui la frayeur

accès avoient la plus grande influence ſur la ſanté. DUFIEU *dict. raiſ.* T. I. p. 4.

(*h*) *Année litter.* 1777. T. 4. p. 45.

(*i*) HERODOTE. L. I. T. I. p. 78.

du feu rend l'uſage de ſes jambes, ſont de ces exemples qui prouvent qu'une très-forte action ſur le ſenſorium peut rétablir le cours intercepté des eſprits animaux, & lever les obſtacles qui le gênoient, tout comme les exemples précédens prouvent que la ſimple augmentation de l'action des vaiſſeaux, animée par la folie, qui a agi comme un tonique, a ſuffi pour guérir l'hydropiſie, l'étiſie, le maraſme.

§. 98. Ces cas où l'attente d'un grand événement entretient les reſtes d'une vie mourante, s'expliquent encore par les mêmes principes. L'ame ranime l'action du ſenſorium, la vie ſe ſoutient par l'artifice de ces forces réunies, juſques à l'événement; mais alors cet agent extraordinaire manque & la mort eſt très-prompte. PECHLIN (*k*) vit dans l'invaſion des François en Hollande, en 1672, une femme très-âgée & très-malade, qui maltraitée, chaſſée de chez elle, & totalement dépouillée par les ſoldats, fut menée toute nue par ſes fils, ſur

(*k*) L. 3. obſ. 3.

un traineau, à quelques lieues de là; la diarrhée, le délire, la gangrêne, l'extrême foibleſſe, un poulx à peine ſenſible, & que l'on n'appercevoit que par ſes irrégularités, annonçoient une mort très-prochaine; elle ne parle que de tems en tems, mais c'eſt avec chaleur pour demander des nouvelles de ſa fille; elle fait connoitre par des mots entrecoupés, par des geſtes, qu'elle ne peut pas mourir ſans l'avoir vûe; on voit que ſon exiſtence ne tient plus qu'à ſa tendre inquiétude ſur le ſort de cette fille chérie, qui ne paroit que le huitieme jour; & il y avoit alors près de trois jours que la mere étoit froide, ſans poulx & ne donnoit plus de marque de ſentiment; ſa fille parle, elle l'entend, revient à elle, l'embraſſe avec joye, & meurt en l'embraſſant (*l*).

On voit avec un peu d'attention

(*l*) C'eſt cette eſpece d'attente de l'ame que M. RACINE a ſi bien exprimée en peignant Eteocle mourant, mais qui ne peut pas expirer qu'il n'ait tué ſon frere,

& ſon ame irritée,
Pour quelque grand deſſein ſemble s'être arrêtée.

qu'il n'eſt point néceſſaire de recourir à de nouveaux principes, différens de l'ame, pour expliquer tous ces phénomenes ; mais on comprend auſſi que des hommes éclairés ont pû croire ces principes néceſſaires & les imaginer, ſans devoir être déclarés auſſi ridicules que le décident quelques Métaphyſiciens trop intolérans ; ces principes ſont *l'ame ſenſitive* D'ARISTOTE, de PLATON, D'EMPEDOCLES ; *l'Archæus* de *Van* HELMONT ; *les Natures plaſtiques* de CUDWORTH, & le *Préſident du ſyſtême nerveux* de WEPFER qui eſt ſelon lui l'auteur des convulſions (*m*).

(*m*) *De cicut. aquat.* préface. *molitur præſes*, *imperat præſes*, ſont des expreſſions fréquentes chez lui, p. 156. &c. APULÉE, dans ſon hiſtoire de *Pſyché*, avoit mis à ſes ordres un Etre qu'elle ne voit pas, qu'elle ne connoit pas, qui exécute ce qu'elle veut avec tant de promptitude & d'exactitude, qu'elle croit l'exécuter elle-même ſans ſavoir comment. On voit que ce domeſtique de Pſyché eſt le même que les natures plaſtiques, auxquelles CUDWORTH donnoit deux caracteres ; le premier d'être immaterielles ; le ſecond, d'agir ſur la matiere avec un ordre conſtant & réglé. L'ame ſenſitive de LAMY, n'étoit qu'une ma-

On a des exemples qui prouvent que l'ame apperçoit ce qui ſe paſſe dans le corps, lors même qu'elle ne peut plus donner aucun ſigne de cette apperçue ; peut-être même qu'elle ne s'exerce quelquefois que par un ſeul ſens, pendant que les autres ſont réellement dans un état de mort. Un homme âgé de ſoixante-ſix ans étoit regardé comme mort depuis quelques heures ; on avoit marqué le moment de l'ouverture du cadavre & celui de l'enterrement ; deux Prêtres étoient gardes dans la chambre, & ayant pris une diſpute pour ſavoir lequel des deux reciteroit les priéres d'uſage, ils firent tant de bruit qu'un parent entra pour les appaiſer, & ayant par curioſité découvert le viſage du mort, pour voir s'il avoit beaucoup chan-

tiere ténue, *l'ame & les eſprits ſont la même choſe ; je me ſuis plus ſouvent ſervi du mot d'eſprit pour ſignifier la portion de l'ame contenue dans les nerfs, & du mot ame pour ſignifier les eſprits contenus dans le cerveau. p.* 205. Tous ces ſyſtêmes ne levent aucune des difficultés pour leſquelles on les a imaginé, & ils augmentent l'obſcurité. Il faut ſavoir ne pas vouloir expliquer, ce qui doit nous être inintelligible.

gé, il crut y remarquer quelque mouvement; ce qui le détermina à approcher la chandelle du nez & de la bouche, & à lui toucher attentivement les tempes; mais il ne put découvrir aucune apparence de reſpiration & de poulx, & il ſe retiroit plus convaincu que jamais que ſa mort étoit bien réelle; en ſe retirant il crut encore appercevoir le même mouvement; il lui frotta le nez, les tempes, les lévres avec du vin, il lui en mit dans la bouche ſans qu'il donnât aucun ſigne de vie, & il alloit l'abandonner de nouveau, quand il s'apperçut qu'il commençoit à ſavourer le vin; il lui en remit dans la bouche; quand il en eut avalé quelques cuillerées il ouvrit les yeux, & enfin étant revenu de ſa foibleſſe, il raconta tout ce qui s'étoit paſſé entre ſes gardes, ſans en omettre la moindre circonſtance (*n*). Une femme crue morte,

(*n*) *Réflexions ſur la nature des remedes*, par M. de ST. ANDRÉ, Rouen 12. 1700. C'eſt ſans doute le même auteur qui vingt-cinq ans après publia des *lettres au ſujet de la magie, des maléfices, & des ſorciers*, Paris 12. 1725. dans leſquelles il prouve très-

après une fievre continue, entendoit tout ce qui se disoit & se faisoit pour préparer sa sépulture ; quelqu'effort qu'elle fît pour faire connoitre qu'elle vivoit encore, elle n'en pouvoit pas venir à bout ; enfin entendant les lamentations & les gémissemens d'une tante qu'elle avoit toujours regardé comme une mere, qui se désespéroit, & qui se jetta sur son corps pour l'embrasser, elle fit un dernier effort, & poussa un cri, qu'elle ne put faire suivre d'aucun autre signe de vie, mais qui fut cause qu'on lui appliqua des ventouses & d'autres remedes qui la ranimerent & la rappellerent à la vie (o). Ces deux observations m'ont paru, aussi bien que la précédente, de la plus grande importance, & dignes de toute l'attention des physiologistes & des psycologistes les plus éclairés ; ce sont

bien que tous les phénomenes attribués à ces trois causes sont ou une suite naturelle de causes physiques très-simples, ou le résultat de la friponnerie ; on y trouve des observations intéressantes pour la médecine dont je ferai usage plus bas.

(o) Ibid.

des faits contre lesquels viennent se briser la foule des sophismes étalés avec tant d'appareil dans tant d'ouvrages écrits en faveur du matérialisme, & qui ne prouvent que contre leurs auteurs.

§. 99. Les effets de l'imagination fortement affectée, peuvent aller au point de faire éprouver involontairement les mêmes mouvemens que la personne qu'on a sous les yeux. Il entra dans l'hôpital de Villamané, dans la nouvelle France, en 1698, une fille attaquée d'un hoquet convulsif très-fort; il y avoit dans la salle où on la mit quatre autres filles attaquées de maladies très-différentes; trois jours après son entrée elles commencerent toutes à prendre le même hoquet, & des convulsions très-fortes, qui se reproduisoient fréquemment & désoloient les Religieuses; on ne put les guérir qu'en les séparant & en les menaçant de la plus forte discipline si l'accès revenoit; l'impression de la crainte du chatiment dissipa l'impression imitative, les accès ne revinrent

pas (*p*); &, ce qu'il eſt important de remarquer, parce que cela donne une nouvelle force aux obſervations citées plus haut d'après MM. MEAD & BAKER, elles ſe trouverent guéries des maladies pour leſquelles elles étoient entrées à l'hôpital. M. NICOLE connoiſſoit une maiſon religieuſe où il étoit arrivé un fait ſemblable, mais plus frappant. " C'étoit une commu-
„ nauté très-nombreuſe de filles, leſ-
„ quelles ſe trouvoient ſaiſies, tous les
„ jours à la même heure, d'un accès
„ de vapeurs le plus ſingulier & pour
„ ſa nature & pour ſon univerſalité,
„ car tout le couvent y tomboit tout
„ à la fois, on entendoit un miaule-
„ ment général par toute la maiſon
„ qui duroit juſques à pluſieurs heures
„ au grand ſcandale de la Religion &
„ du voiſinage, qui entendoit miauler
„ toutes ces filles. On ne trouva pas
„ de meilleur moyen, plus prompt,
„ ni plus efficace pour arrêter ces ima-
„ ginations bleſſées, qu'en les frap-
„ pant d'une autre imagination qui

(*p*) *Naturaliſme des convulſions*, 12. Soleure 1733. t. 2. p. 116.

„ les retint toutes & toutes à la fois. „ Ce fut de leur faire ſignifier par „ ordre des Magiſtrats qu'il y auroit „ à la porte du couvent une compa- „ gnie de Soldats, qui au premier „ miaulement entreroient dans le cou- „ vent, & que ſur le champ ces Sol- „ dats fouëtteroient chaque fille qui „ auroit miaulé ; il n'en fallut pas d'a- „ vantage pour faire ceſſer cette ridi- „ cule ſcene ; car l'imagination de ces „ Religieuſes frappée par la honte „ qu'elles auroient d'être fouëttées „ par des ſoldats, les réduiſit à un „ ſi parfait ſilence, que les ſoldats „ n'eurent pas à exécuter une ſeule „ fois leur commiſſion (*q*)".

L'hiſtoire de la maiſon de charité de Harlem eſt parfaitement ſemblable à celle que je viens de rapporter. Une jeune fille entretenue dans cette maiſon tomba, après une frayeur, dans des accès de convulſions qui revenoient périodiquement ; une autre jeune fille qui l'aſſiſtoit dans un de ces accès fut attaquée du même mal ;

(*q*) Même ouvrage, *réponſe à la lettre à un confeſſeur*. p. 30.

le lendemain une ſeconde, le ſurlendemain une troiſieme, & ſucceſſivement preſque tous les jeunes gens de la maiſon tant filles que garçons; tous les ſecours furent inutiles; enfin on eut recours à M. BOERHAAVE, qui inſtruit du peu de ſuccès des remedes précédens, & ayant été témoin qu'un premier accès en donnoit ſur le champ à preſque tous ceux qui ſe trouvoient dans la même ſalle, jugea que l'imagination frappée étoit la ſeule cauſe du mal, & ordonna en préſence de tous ces jeunes gens, comme le ſeul remede qui reſta à eſſayer, d'avoir des fourneaux ardens dans différens endroits de la ſalle où il y eut des fers rouges, dont il preſcrivit la figure, toujours prêts à être appliqués dans un endroit du bras qu'il déſigna, pour y faire une profonde brulure au premier moment de l'accès. L'effroi que ce remede occaſionna eut le plus prompt ſuccès, & la maladie ne reparut plus (r). On doit rapporter ici l'exemple d'une imitation forcée plus générale encore que

(r) KAUW *impetum faciens* §. 406.

celles dont je viens de parler, puiſqu'elle portoit ſur toutes les actions dont on étoit témoin. *Donalt Monro*, né à Strachborg près d'Aberdeen, vieillard petit, foible, maigre, avoit été ſujet dès ſa plus tendre enfance à imiter, malgré lui, tous les mouvemens qu'il voyoit faire aux autres; de quelque mouvement qu'il fût témoin, il étoit obligé de les rendre tout de ſuite dans la plus grande exactitude; ſoit que ce fut des mouvemens de la tête, ou des yeux, ou des lévres, ou des bras, des mains, des pieds, &c. Il les rendoit ſur le champ avec la plus grande facilité; ſi on lui ferroit les mains pendant qu'un autre geſticuloit en ſa préſence, il faiſoit tous ſes efforts pour ſe débaraſſer, parce, diſoit-il, que cette gêne le faiſoit ſouffrir dans le cœur & dans le cerveau; en public il étoit obligé de marcher les yeux fermés, & s'il étoit en compagnie, il étoit obligé de tourner le dos aux autres (*s*). N'eſt-ce pas au même principe que l'on doit

(*s*) Ibid. § 394. tiré des *Tranſ. philoſ. Abridg.* t. 3. p. 8.

rapporter, le baillement involontaire que l'on éprouve en voyant bailler, & les efforts pour vômir dont on eſt ſaiſi en voyant vômir ? Les délires contagieux, ſi on peut ſe ſervir de ce terme, puiſque les travers de l'eſprit le ſont plus que les maux du corps, les délires contagieux, dis-je, ſont des cas de la même eſpece que ceux dont je viens de parler ; tels étoient les délires des femmes de Milet & de celles de Lyon, qui prenoient tout-à-coup le dégoût de la vie & ſe précipitoient ; & la façon de les guérir, en rendant un arrêt qui ordonnoit de faire porter les cadavres nuds ſur une claye, eſt une nouvelle preuve de la force de l'imagination ; elles rougiſſoient de honte après leur mort, leur imagination leur préſentoit l'infamie à laquelle leur cadavre ſeroit expoſé, comme ſi elles l'avoient éprouvée elles-mêmes, & le ſentiment douloureux de cet affront futur les déterminoit au ſacrifice de ce qui leur paroiſſoit un bien préſent.

§. 100. La force de l'imagination va juſqu'à nous offrir comme continuellement préſens des objets éloi-

gnés; comme réels des objets factices, quelquefois même des objets chimériques; c'eſt ainſi que SPINELLO après avoir peint le Diable, fut ſi effrayé lui-même des traits terribles qu'il lui avoit donné, que tout le reſte de ſa vie il crut le voir à ſes côtés, lui reprocher de l'avoir fait ſi laid; & pour prendre des exemples plus ſimples, c'eſt ainſi que l'idée d'un plat deſiré fait venir l'eau à la bouche, que celle d'un plat dégoutant fait vômir tout comme ſi on le voyoit, & qu'un morceau de cire préſenté comme une araignée à une perſonne qui les craignoit, lui occaſionna, dit M. ZIMMERMAN, des ſpaſmes & un tetanos. C'eſt par le même principe que le malade qui, dans une fievre ardente, croyoit voir un étang à côté de ſon lit, & déſiroit paſſionnément de s'y baigner, ſe trouva preſque guéri après s'être roulé ſur le pavé de ſa chambre (*t*); le froid du marbre lui fit ſans doute du bien, mais l'imagination en augmenta vraiſemblablement l'effet.

(*t*) SIGWARD *de vi imaginationis*. p. 22.

§. 101. En appréciant les effets de l'imagination, il faut bien faire attention qu'ils ne ſont pas toujours ſes effets immédiats, mais ceux d'une autre paſſion qu'elle met en jeu, & dont les effets ſont quelquefois diamétralement oppoſés aux ſiens; ainſi quand un jeune homme frappé de la mort de ſon ami & s'imaginant devoir mourir de la même maladie, perd peu-à-peu ſa ſanté & tombe au bout de quelques ſemaines dans une maladie putride, c'eſt que ſon imagination lui a préſenté un objet effrayant, & que la frayeur l'a diſpoſé à la putridité. Il en eſt de même de toutes les autres maladies contagieuſes, ce n'eſt ſurement pas l'imagination qui les produit, comme elle produit les maladies nerveuſes; au contraire elle pourroit les éloigner, parce que l'action des vaiſſeaux augmentée par l'imagination pourroit évacuer d'abord un léger principe d'infection; mais dans le tems de ces maladies, l'imagination préſente un objet qui imprime une crainte continuelle, & l'un des effets de la crainte étant de diminuer l'action des vaiſſeaux, l'infection ſe fait bien plus

aiſément, & une cauſe dont l'effet eut été nul ſans cette diſpoſition, peut devenir très-efficace. Ce ſont ces effets de la crainte qui font que dans les maladies, quelques événemens imprévus, comme la mort d'un malade atteint du même mal, celle d'un parent, d'un contemporain, produiſent ſouvent tout-à-coup des événemens ſi fâcheux. C'eſt encore ce même principe qui a pu être cauſe que des morts ſont arrivées dans le moment prédit; l'ame effrayée a produit l'affoibliſſement qui eſt l'effet naturel de la crainte; à meſure que le tems marqué approchoit, la frayeur augmentoit; l'affoibliſſement & le dérangement augmentoient dans la plus grande proportion; le ſentiment de cet affoibliſſement ajoutant à la certitude de la prédiction, l'augmentoit encore, & les derniers jours ont néceſſairement dû être mortels. Si au lieu d'inſpirer la crainte, l'imagination préſente un objet de confiance, au lieu de produire ou d'aggraver les maux, elle les diſſipera. Si les amulettes, les charmes, les charlatans, ont quelquefois guéri, c'eſt que l'imagina-

tion trompée sur leur puissance, inspire pour eux la plus grande confiance, & en dissipant la crainte, qui seule suffit pour rendre incurables les maladies les moins graves, ils font ce que feroit la présence d'un Médecin, en qui l'on auroit la plus juste & la plus grande confiance ; c'est cette même confiance qui donne souvent aux remedes les plus inefficaces, & que l'on ne prescrit que pour amuser le malade, tels que des pilules de mie de pain dorées (*u*), une action qui n'est que celle de l'espérance & qui devient salutaire. Mais on a cependant quelquefois trop étendu le pouvoir de l'imagination, en lui faisant operer des faits qui n'ont jamais eu lieu, comme la guérison de la rage par le bain de mer, & celles des écrouelles par le tact des Rois.

§. 102. Occupée fortement d'un objet, exaltée sur cet objet, l'ame peut

(*u*) RIDLIN est je crois le premier qui les ait imaginées, & c'étoit une idée heureuse ; on l'a attribuée depuis lors à M. BOERHAAVE, à M. DUMOULIN & à plusieurs autres Médecins qui n'ont fait que profiter de celle de RIDLIN.

arranger toutes circonſtances d'un fait qui le regarde avec le plus grand ordre, quoique cet objet ſoit éloigné, & ſi le fait arrive avec quelqu'une de ces circonſtances, on croit avoir *deviné* ou prédit. C'eſt ici le cas, ſi le narré eſt bien exact, du jeune homme qui annonça la mort de ſon ami, avant que l'on pût en avoir la nouvelle (x).

(x) L'Abbé *de St.* PIERRE nous a conſervé l'hiſtoire détaillée de ce fait : (journal de Trevoux 1728) & M. CAMERARIUS en a fait l'objet d'une diſſertation. Un jeune homme nommé BEZUEL, & ſon ami DESFONTAINES, s'étant promis, en ſe ſéparant en Août 1696, que le premier qui mourroit viendroit voir ſon ami après ſa mort & la lui apprendre. BEZUEL en allant aux champs vers les moiſſonneurs, prend un accès de fievre avec délire, qui revient le lendemain & le ſurlendemain ; après le troiſieme il dit que ſon ami mort lui a apparu, & il conte pluſieurs circonſtances de cette mort, qui étoit en effet réelle, & quelques circonſtances ſe trouvent vrayes ; c'eſt une tête fréquemment occupée d'un objet, qui prend la fievre dans cette circonſtance ; on comprend qu'il a dû rêver à DESFONTAINES, le croire mort, le voir revenir & entendre ſon recit ; le rêve étoit donc dans l'ordre

§. 103. Les effets de l'imagination ſont ordinairement plus frappans pendant le ſommeil, parce que rien ne peut alors nous avertir de ſes erreurs; elle ſe livre par là même toute entiere à ſon égarement; & il peut y avoir des états de veille qui à cet égard reſſemblent au ſommeil; c'eſt ainſi que quand les enthouſiaſtes ſe ſont livrés avec tant de force à la contemplation d'un ſeul objet qu'ils n'en voyent point d'autre, ils ſont autant abſorbés dans cette idée que ſi leurs ſens étoient enchainés par le ſommeil, & M. ZIMMERMAN rapporte des obſervations en ce genre très-intéreſſantes.

On doit mettre dans la claſſe des enthouſiaſtes les prétendus ſorciers, qui ſont ou des fripons, ce ne ſont pas ceux dont je parle, ou des têtes foibles & des imaginations ardentes, échaufées encore par des narcotiques; ceux-ci dupes de leur crédulités, de leur curioſité & de leur fauſ-

des choſes, & auroit eu lieu, quoique la mort ne fût pas arrivée; les circonſtances vrayes dépendoient de ce que Bezuel connoiſſoit du voyage de ſon ami, des lieux où il alloit, &c.

ſe confiance, frappés vivement des objets qu'on leur a peint avec des couleurs très-fortes, s'en occupant continuellement, enyvrés par les poiſons qu'on leur fait avaler, ſe frappent tellement l'imagination de ce qu'ils rêvent dans leurs momens d'exhaltation, que rien ne peut les tirer de leur erreur. J'ai vû encore en 1762, un homme fermement perſuadé qu'il paſſoit ſouvent la nuit en Eſpagne dans un endroit qu'il me dépeignoit avec beaucoup de ſuite & de détail. L'idée de ſorcellerie eſt cependant preſqu'entierement détruite aujourd'hui, au moins dans ce pays, même parmi la portion la plus groſſiere du peuple ; elle ſe perd moins dans d'autres endroits, & il n'eſt plus ſurprenant qu'elle conſerve encore quelque droit dans des têtes foibles & ignorantes, puiſqu'elle a trouvé un défenſeur dans l'un des Médecins les plus éclairés de ce ſiecle. Il y a cependant plus de deux mille ans qu'HIPPOCRATES avoit prévenu les Médecins contre une erreur ſi groſſiere, en rangeant les poſſeſſions parmi les ſymptômes de l'hypocon-

drie (*y*), & l'on trouve dans un ouvrage peu connu, mais généralement très-ſenſé & que j'ai déjà cité, un paſſage qui renferme tout ce qu'il y a de bon à dire ſur ce ſujet "un fou, „ un mélancolique, une fille travail-„ lée de vapeurs, s'imagine qu'elle eſt „ obſédée ; l'idée qu'elle s'en forge „ lui fait faire mille extravagances „ & lui fait ſouffrir mille peines de „ corps & d'eſprit, perſuadée que „ le diable la tourmente & la ſuit „ par-tout ; elle en fait milles con-„ tes & les aſſure ſi poſitivement „ qu'on a peine à ne les point croi-„ re ; (*z*) le peuple ſur-tout croiroit faire

(*y*) *Ex morbis quibuſdam nervorum adeo fortiter pavent homines ut delirent & dæmones quoſdam videre ſe putent ipſis infeſtos, quandoque nocte, quandoque interdiu, aliquando verò utrôque tempore, poſteà ab hujus modi ſpectris, multi jam ſe ſtrangulaverunt ; plures autem mulieres quam viri.*

(*z*) Les déclarations des Théologiens & des Médecins ſenſés & honnêtes, dans la fameuſe affaire des poſſédées de Loudun, furent *multa ficta, pauca vera, à dæmone nulla.* Je n'ai point pu voir l'ou-

„ faire un crime s'il n'ajoutoit pas
„ foi à tout ce qu'elle dit; s'il n'at-
„ tribuoit pas au démon tout ce
„ qu'il lui voit faire, & ce qu'il lui
„ entend dire d'extraordinaire. La
„ crainte se met quelquefois de la
„ partie & dérégle l'imagination des
„ gens timides & foibles d'esprit, qui
„ se persuadent qu'un grand homme
„ noir les obséde, qu'il les pousse à
„ se pendre, à se noyer, à se jetter
„ dans des précipices (*a*)".

Il y a des cas dans lesquels l'ame peut être si fortement occupée, sans enthousiasme, qu'elle se détache presqu'entierement du corps, & M. HECQUET cite l'exemple très-bien avéré d'un homme de lettres, qui quand il pensoit fortement, tomboit en extase, prenoit des convulsions & perdoit tout sentiment. ARCHIMÉDE & VIETTE n'entendoient, ne voyoient, n'appercevoient rien de

vrage de FRANÇOIS PIDOUX, Médecin de Poitiers, sur cette scene, dont l'atrocité ne laissa pas voir tout le ridicule.

(*a*) *Lettres de M. de St.* ANDRÉ *au sujet de la magie* &c. 12. Paris 1725.

ce qui se passoit autour d'eux ; & en combinant ces effets possibles d'une imagination exaltée avec ce que peuvent l'astuce, la vanité, & l'intérêt, on expliquera aisément ces prétendus mirales enfantés par l'esprit de secte, qui pendant cinquante ans ont scandalisé tous les gens sensés, & amusés tous les rieurs, non-seulement de Paris, théâtre de la farce, mais de toute l'Europe qui ne dédaignoit pas de s'en occuper.

§. 104. C'est cette même influence d'une forte imagination sur les malades, qui peut servir à expliquer le très-petit nombre de guérisons opérées, si tant est qu'il y en ait eu d'opérées, par le Curé charlatan, qui faisoit des miracles il y a quelques années dans la Baviere, & il faut en général établir que la magie étant une chimere, les cures qu'on lui attribue dépendent de quelqu'une des causes suivantes, que M. KAAUU BOERHAAVE a le premier bien indiquées. 1°. La guérison spontanée de la maladie. 2°. La stupidité du public, qui portant toute son attention sur ce qu'on lui présente, ne

penſe point à tout ce qu'on lui cache. 3°. La force de l'imagination excitée avec ſoin, & miſe en œuvre avec adreſſe. 4°. La vertu de quelque remede extérieur ordonné comme ſimple amulète, mais qui a une efficace réelle. 5°. La fourbe qui feint des maladies pour en faire operer la guériſon, 6°. dit encore M. KAAUU, l'idée que tout eſt plein de démons (*b*).

La vraye guériſon des ſorciers, des magiciens, des obſédés des poſſédés, eſt très-bien indiquée dans l'ouvrage de M. de St. ANDRÉ. "On „ n'entendroit plus parler, dit-il, de „ filles & de femmes poſſédées, ſi „ d'abord qu'il en paroit quelqu'une „ on l'arrêtoit, on la faiſoit jeuner „ au pain & à l'eau, & on la fouet„ toit vivement deux ou trois fois „ le jour : je voudrois qu'on mit „ les femmes & les filles aux répen„ ties; & les hommes, s'il y en a „ ſous la direction des freres de St.

(*b*) *Impetum fac.* § 413. 416. &c. Quelques-unes de ces cauſes concourent, comme on l'a déjà vû, à operer les guériſons qu'operent les charlatans non ſorciers, mais tout auſſi ignorans & auſſi fourbes qu'eux.

„ Yon ou de St. Lazare. C'eſt un bon
„ moyen d'empêcher que ces fourbes
„ n'en impoſent au peuple, & ne pro-
„ fitent de ſa crédulité (*c*)".

§. 105. Après avoir préſenté les effets que la tenſion des facultés produit ſur le genre nerveux, je dois dire un mot, avant que de quitter cette matiere, d'un effet ſingulier & qu'on a ſouvent cru miraculeux, c'eſt le changement que l'état des nerfs peut produire ſur les facultés. Il conſiſte en ce que les facultés & ſur-tout la mémoire, paroiſſent réellement augmentées, au point que le malade ſe trouve avoir des connoiſſances qu'on ne ne pouvoit pas même lui ſuppoſer. „ On a vu un jeune homme à qui „ ſon précepteur n'avoit jamais rien „ pu apprendre, & qui ne ſavoit „ point joindre, comme on dit, l'ad- „ jectif à ſon ſubſtantif, parler latin „ ſans héſiter après quelques jours „ de fievre maligne, reciter des cho- „ ſes qu'il n'avoit jamais ſçû, & dé- „ velopper des idées qui juſques-là

(*c*) *Lettres ſur la magie* p. 272.

„ ne l'avoient point frappé (*d*). Deux autres jeunes gens, à meſure que leur ſanté ſe détruiſoit ſe trouverent également pleins de connoiſſances qui leur étoient étrangeres. HUART (*e*) parle d'un payſan fort groſſier que la phrénéſie rendit exceſſivement éloquent, & du page d'un Seigneur Eſpagnol, très-borné & très-ignorant, à qui la maladie donna les plus belles connoiſſances en politique. FERNEL parle auſſi d'un page de HENRI *ſecond* très-ignorant, qui étant tombé malade, parloit bon grec, & l'on peut s'en fier à FERNEL. ERASME vit un Italien parler, dans les accès d'une maladie, l'allemand qu'il n'avoit jamais appris; & j'ai vu moi-même en 1766 une fille du peuple, du bon ſens le plus commun, âgée de 24 ans, ſujette à de fréquentes & fortes convulſions, qui produiſoient des effets bien différens; quelquefois elles la laiſſoient dans une léthargie complette, pendant trois ou quatre jours; d'autres fois il lui reſtoit après l'ac-

(*d*) *Medicin. Septent.* t. I. p. 88.
(*e*) *Examen des Eſprits* ch. 4. & ailleurs.

cès une force d'imagination & de mémoire, & une volubilité de langue étonnantes ; elle mettoit dans ſes diſcours une multitude d'idées fortes & d'images frappantes ; elle recitoit un grand nombre de morceaux de proſe ou de vers françois qu'elle n'avoit jamais ſçu ; elle parloit même quelquefois en latin, mais rarement & peu : au bout de quelques jours elle retomboit dans ſon état naturel qui étoit d'être très-bornée & peu inſtruite ; il n'y avoit ni exageration, ni fraude, ni intérêt, ni but ; c'étoit une pauvre fille dont les parens affligés, mais honnêtes, & fort éloignés de penſer à faire du malheur de leur fille un objet de gain pour eux, me conſultoient ſur ſon état qui avoit été bien ſuivi & bien atteſté par deux hommes éclairés & très-véridiques. On trouve dans les obſervations de WEPFER celle d'une jeune fille qui dans des accès de délire ſpaſmodique chantoit des chanſons qu'elle ne ſavoit pas auparavant, dans des langues qu'elle ignoroit (*f*). " & l'on

(*f*) Obſ. 115. p. 517.

„ a des exemples de perſonnes ſtu-
„ pides, qui étant dans le délire, rai-
„ ſonnoient avec juſteſſe, parloient
„ avec éloquence, faiſoient ſur les
„ ſujets qu'on leur propoſoit des vers
„ très-juſtes & très-naturels (*g*)".

Tous ces faits, & tous les autres de cette eſpece que l'on cite & que l'on pourra obſerver à l'avenir, ne tiennent ni aux miracles ni à la magie; la ſimple diſpoſition du *ſenſorium* changée par la maladie opere tous ces effets; des impreſſions reçues précédemment, mais foibles, & incapables d'operer aucun effet ſur un ſenſorium peu mobile, acquierent une nouvelle force, parce qu'il acquiert une organiſation plus exquiſe, plus facile, mieux jouante; comme tel poids qui n'operoit aucun mouvement pendant qu'il étoit attaché à une machine rouillée, lui donne la plus grande action dès qu'elle eſt repolie. Tout-ce que le premier écolier, tout ce que les pages avoient entendu dans le cours de leur éducation, ſouvent très-ſoignée, n'a-

(*g*) ST. ANDRÉ, *Lettres ſur la magie* p. 36.

voit pas fait une impreſſion aſſez forte pour leur être reſté préſent ; mais par le changement heureux arrivé dans leur organiſation, ces légers veſtiges ſe trouvent plus efficaces, & ils operent les plus grands effets. Il en eſt de même de la fille dont j'ai parlé ; des morceaux qu'elle pouvoit avoir entendu dans les maiſons où elle avoit ſervi, des phraſes latines apperçues en s'occupant à quelque ſervice dans une chambre où l'on fait une leçon, quelques morceaux de poëſies entendus dans les mêmes circonſtances, des prieres qu'on avoit voulu lui apprendre, mais qu'elle n'avoit pas retenu, qu'elle ne ſaura même plus quand l'accès ſera paſſé, des fragmens de ſermons, reparoiſſent alors avec force. La malade de WEPFER avoit entendu toutes les chanſons qu'elle chantoit dans ſes délires, mais les veſtiges qu'elles avoient laiſſé n'étoient pas ſuffiſans avant la maladie pour les rappeller. Quelquefois même, il a pu arriver que la maladie ait operé tous ces faits qui paroiſſent ſi étonnans, uniquement en détruiſant cette extrême timidité qui en-

veloppe, qui tue en quelque façon toutes les facultés, & en donnant cette hardieſſe qui les développe, qui les vivifie, je dirois preſque qui les crée. J'ai vu, il y a dix huit ans, un étranger âgé alors de dix-neuf ans, qui avoit du génie, des connoiſſances, de l'honnêteté, mais froid, timide, taciturne, hypocondre, parlant peu, ne contant rien, ne riant jamais, qui dans la convaleſcence d'une fievre maligne très-longue, acquit une vivacité, une gayeté, une volubilité ſingulieres; il parloit beaucoup, avec feu, avec aſſurance, avec la plus grande juſteſſe & la plus grande gayeté; je n'ai jamais ouï conter plus plaiſamment, plus rapidement & plus agréablement.

L'organiſation d'un ſot, n'eſt pas celle de l'homme de génie; mais que la maladie varie cette organiſation, pourquoi le pâtre groſſier ne pourroit-il pas acquerir la ſagacité, la force, l'éloquence de *Demoſthêne*, comme *Demoſthêne* peut paſſer à la plus complette imbécillité. Avant que de quitter l'article de l'imagination; je dois ajouter que l'on ſe ſert très ſou-

vent d'elle contr'elle même, & quand elle a produit une erreur permanente & forte, le ſeul moyen de la diſſiper, c'eſt de chercher à remplir l'imagination de quelqu'autre impreſſion plus forte. On verra dans le chapitre de l'hypocondrie avec quel ſuccès on peut employer ce moyen dans des cas où tous les moyens phyſiques ont échoué. Je prouverai dans le chapitre de l'épilepſie que l'imagination des meres ne peut avoir aucune influence ſur les enfans.

ARTICLE II.

Des effets des paſſions.

Après avoir préſenté les effets d'une attention trop ſoutenue & trop concentrée, & ceux d'une imagination trop exaltée, je reviens aux effets des paſſions ſur les nerfs. & par là-même ſur toute l'œconomie animale; il ſeroit ridicule de vouloir me renfermer dans les léſions purement nerveuſes, ce ſeroit déchirer un tableau en lambeaux, pour n'en faire voir que la partie dont on a parlé.

§. 106. Toutes les paſſions peuvent ſe reduire aux ſuivantes; 1°. la joye; 2°. l'eſpérance; 3°. l'amour, ſous lequel on peut comprendre celui de la gloire; 4°. le déſir, ſous lequel il faut comprendre l'ambition & l'avarice qui s'y rangent mieux que ſous l'amour, puiſque l'amour a des jouiſſances complettes, au de-là deſquelles il ne déſire rien, au lieu que rien ne ſatisfait les déſirs de l'ambitieux & de l'avare, qui par là-même reſtent toujours déſirs; 5°. la haine; 6°. l'envie; 7°. la jalouſie; 8°. la colere; 9°. la triſteſſe, dont le dernier degré eſt le déſeſpoir; 10°. la crainte & la frayeur; 11°. la honte & la pudeur; 12°. la miſericorde; 13°. l'orgueil; & 14°. le rire.

Je m'occuperai de toutes dans l'ordre dans lequel je viens de les rapporter.

Pluſieurs ont le double effet de produire dans l'ame une volonté forte, & de la diſpoſer à prendre des arrangemens en conſéquence; mais outre cet effet qui eſt ſans doute le but auquel elles ſont deſtinées, puiſque ſans paſſion il n'exiſteroit que des déterminations foibles, une conduite mol-

le, peu de plaisirs; outre cet effet, dis-je, desqu'elles sont un peu vives, elles en ont un second que j'ai déjà indiqué dans la premiere partie, c'est de produire un changement dans le *sensorium commune*, indépendant de notre volonté, qui occasionne dans les nerfs une action dont les effets sont marqués sur les fonctions de l'œconomie animale, & c'est ce dernier effet que je dois décrire, puisque c'est principalement celui qui produit tant de maux de nerfs; mais il faut cependant faire attention que quoique ces mouvemens soyent très-souvent nuisibles, ils sont aussi souvent utiles, & en général ils paroissent presque tous avoir une fin relative à la volonté que l'ame doit éprouver, ou mettre le corps dans l'état dans lequel il convient qu'il soit, vu les circonstances.

Dans la grande joye nous n'avons qu'à sentir, les vœux remplis ne laissent rien à faire pour le moment, tous les solides se relâchent, & peut-être que la diminution de la résistance par-tout laissant un plus libre cours aux esprits animaux, le sentiment en est plus exquis.

Le désir, en hâtant le mouvement des esprits animaux & du sang, rend le corps plus agile & plus capable d'operer tous les mouvemens nécessaires pour parvenir à son but.

L'espérance, qui est de tous les états de l'ame le plus favorable au corps, lui assure une durée qui le mettra à même de jouir du bien qu'il attend.

L'espece d'abbatement moral & physique qui succede à la volupté physique, conduit au repos qui est nécessaire.

Les esprits arrêtés par la crainte, suspendent l'emploi de nos forces & par là-même nous empêchent de courir vers le danger; mais quand le danger est présent, la frayeur augmente tout-à-coup assez nos forces pour que nous puissions nous en éloigner.

En nous donnant une action prodigieuse, la colere nous met à même de repousser l'insulte qui nous irrite. On peut encore remarquer sur les passions en général, que leurs effets étant opposés, se détruisent souvent, & que par là-même l'une peut reparer le mal que l'autre a fait. Les effets de la joye & sur-tout du rire

dissipent ceux de la tristesse : l'amour relache, & la colere contracte : la crainte diminue le mouvement, & l'espérance l'augmente ; mais toutes ces vérités, qu'il importe si fort au Médecin de connoitre, seront rendues plus sensibles par le détail des différens effets de chaque passion.

ARTICLE III.

De la joye.

§. 107. La joye est cet état dans lequel l'ame éprouve un grand plaisir, est contente, satisfaite, heureuse ; ce n'est proprement point une passion, mais une situation morale, qui, de quelque cause qu'elle vienne, produit des effets physiques très-souvent fort sensibles, & toujours favorables quand elle est modérée ; quelquefois funestes quand elle est extrême. Elle anime l'action de l'ame même & celle de toute la machine ; elle donne des idées, elle fait penser plus vivement, plus fortement ; les yeux sont plus brillans, la circulation plus forte, plus égale, & j'ai observé très-

ſouvent qu'elle fait diſparoitre les intermittences chez les perſonnes qui y ſont le plus ſujettes. Les ſécrétions & les excrétions ſe font mieux, la tranſpiration eſt plus abondante, & l'on a remarqué qu'elle colore les urines chez les perſonnes languiſſantes qui les ont ordinairement crues. Les digeſtions ſont plus aiſées & meilleures, le ſommeil eſt plus long & plus doux, les guériſons ſont plus faciles, les convaleſcences plus courtes, la vie plus longue, & l'on a dit avec raiſon que c'eſt à ce principe qu'il faut rapporter la longévité de pluſieurs hommes célébres dont la vie étoit une courſe dans une carriere agréable. (*h*) PECHLIN vit un homme âgé & attaqué d'une forte jauniſſe, avec une fievre lente rebeller à tous les remedes, que le plaiſir de la naiſſance d'un fils, guérit

(*h*) *Element. phiſiol.* l. 17. Sect. 2. §. 5. t. 5 p. 581. ARETÉE avoit déjà bien apprécié les effets de la gayeté, *delectationis quidem hi fructus ſunt, bona concoctio, carnis conveniens incrementum, corporis floridus color; triſtitiæ verò iſtorum contraria. De morb. chron.* l. 2. chap. 6. edit. fol. Leid. p. 57.

très-promptement; & de ſimples impreſſions agréables qui peuvent à peine s'appeller joye, produiſent les effets les plus heureux. Le plaiſir que fit à M. PEIRESC une lettre du préſident *de* THOU, le guérit d'une paralyſie dont il étoit attaqué depuis quelques tems, & qui affectoit ſurtout la langue, dont il recouvra ſi bien l'uſage, dans le moment même, qu'il put chanter un hymne plaiſant que M. *de* THOU avoit renfermé dans ſa lettre; quelque tems auparavant, il avoit été guéri d'une affection rhumatiſmale, par la lecture d'une préface qui l'avoit fait beaucoup rire. CONRINGIUS fut guéri d'une fievre tierce par le plaiſir de cauſer avec MEIBOMIUS. *Alexandre* de PALERME guérit ALPHONSE *le ſage* d'une maladie de langueur, en lui liſant QUINTE-CURCE, & la lecture de TITE-LIVE produiſit le même effet ſur FERDINAND V. (*i*).

§. 108. Mais cette même joye qui produit des effets ſi favorables, peut en avoir de funeſtes ſi elle devient

(*i*) VERDRIES *de æquilib. ment. & corpor.*

trop-vive. L'augmentation dans la force & dans la viteſſe des battemens du cœur peut devenir palpitation; moderée elle avoit fait diſparoitre les intermittences; exceſſive elle peut occaſionner la plus grande irrégularité, qui dépend ſans doute ou de l'irréguralité même de l'action nerveuſe, ou de ce que les obſtacles au mouvement du ſang ne cédent pas en proportion de l'augmentation de la viteſſe. J'ai connu une femme preſque ſeptuagenaire à qui une joye vive donnoit un tremblement dans le cœur & dans l'artère, tel qu'il étoit impoſſible d'en compter les pulſations. Le poulmon ſe trouve tout-à-coup ſurchargé de ſang, ce qui produit une légere angoiſſe, & un ſentiment de gonflement que l'on exprime, en diſant que l'on a le cœur gros & qui fait couler des larmes; l'effet phyſique eſt à cet égard le même que dans le chagrin & que dans quelques douleurs, & les larmes coulent dans des ſituations bien oppoſées, mais dans le premier cas elles coulent avec le ſentiment le plus délicieux, dans le ſecond avec le ſentiment le plus amer. M. GORTER vit une fem-

me qu'une joye imprévue jetta dans un crachement de ſang mortel (*k*).

L'agitation peut être aſſez vive pour donner la fievre la plus forte ; d'autres fois il ſurvient des défaillances, quelquefois des accidens paralytiques ; on a vu un homme dont le genre nerveux & les facultés avoient été affoiblis par une joye imprévue, qui tomboit ſouvent, s'il éprouvoit de nouveau le même ſentiment, dans un bégayement conſidérable, & une hémiplegie complette de tout le côté droit (*l*) ; elle peut auſſi égarer les facultés ; & la mere de THAMAS KOULIKAN, fidele alors à ſon ſouverain, tomba dans un vrai délire pendant pluſieurs jours, en apprenant que ſon fils avoit battu l'armée des rebelles. (*m*) Les obſervateurs & les hiſtoriens nous ont même conſervé les exemples de morts ſubites produites par la joye exceſſive ; on voit dans l'hiſtoire romaine une mere qui

(*k*) *De perſpir. inſenſib.* p. 545.

(*l*) WEBER *obſervat. medic.* 12. 1765. faſcic. alt p 67.

(*m*) GAUBIUS, *Sermo alter.* p. 36.

avoit cru ſon fils tué à la bataille de Cannes, mourir de joye en le revoyant. J'ai rapporté ailleurs (*n*) l'hiſtoire de *Diagoras* qui mourut de joye d'avoir vu couronner ſes trois fils, & celle de SOPHOCLES & de PHILIPIDES, j'aurais pu ajouter de DÉNIS, morts de plaiſir d'avoir été couronnés ou au moins applaudis eux-mêmes. M. BOERHAAVE rapporte l'hiſtoire d'une fille dont la famille étoit dans la miſere, & qui appellée aux Indes par un frere qui s'y étoit enrichi, mourut de joye en voyant les ſuperbes effets qu'il lui deſtinoit; (*o*) & tout le monde ſait, parce que tout le monde lit les éloges de M. de FONTENELLE, que l'héritiere de LEIBNITZ mourut de joye en ouvrant un vieux coffre qui ſe trouva plein d'argent. LEON X, mourut de joye en apprenant les malheurs des François. Quelle eſt la cauſe de ces morts? Eſt-ce une tranſpiration exceſſive des eſprits animaux, comme l'ont cru SANCTORIUS & NOGUES ſon premier commenta-

(*n*) *De la ſanté des gens du monde.*
(*o*) *De morbis nervorum.* p. 553.

teur ? Eſt-ce une apoplexie, comme la rougeur & la chaleur, pourroient, dit M. HALLER, le perſuader, comme ARETÉE paroit déjà l'avoir penſé, & comme M. M. JUNKER & GAUBIUS l'affirment poſitivement ? Eſt-ce que le cœur ſe paralyſe tout-à-coup comme d'autres l'ont cru ? Il me paroit qu'aucune de ces opinions n'eſt ſatisfaiſante, & que l'on ne pourra vraiſemblablement expliquer ces faits avec confiance, que quand on aura eu quelque triſte occaſion d'ouvrir le cadavre de quelqu'un mort pour cette raiſon. On peut croire que pluſieurs cauſes concourrent, & 1°. il eſt certain qu'il y a une trop grande diſſipation inſtantanée des eſprits animaux ; 2°. le ſang eſt porté avec promptitude & violence aux extrêmités par la forte contraction du cœur, & n'en revenant pas avec la même viteſſe, le cœur n'eſt pas ſtimulé quand il devroit l'être, il y a par là-même une défaillance ; mais le cœur ne perd pas ſi vite ſon irritabilité & le retour du ſang, dont le retard iroit difficilement à quelques ſecondes, rétabliroit la circulation, ſi le mal ne

dépendoit que de cette cauſe; 3°. on peut auſſi penſer que le ſang porté au cerveau, peut donner une apoplexie en occaſionnant une hémorragie, comme on a vu qu'il en produiſoit dans le poumon; mais je ſuis très-porté à croire que la trop forte action qu'éprouve le ſenſorium commun le paralyſe abſolument; cette paralyſie eſt au moins auſſi facile à comprendre que celle du cœur; & l'on trouvera dans la ſuite de cet ouvrage pluſieurs exemples qui perſuadent qu'une très-forte action ſur cet organe peut le détruire ſur le champ, ou au moins en détruire quelque partie eſſentielle. Les animaux même peuvent être la victime de leur joye, & je crois devoir rappeller ici un fait conſigné dans des mémoires très-véridiques; „ un chien couchant que je n'avois pas vu depuis deux ans, me reconnoiſſant comme s'il ne m'eut perdu que depuis deux jours, vint me ſauter au cou, d'où l'on me l'arracha roide mort de la joye qu'il eut de me retrouver" (*p*).

(*p*) *Mémoires du marquis de* LANG. p. 283.

De l'eſpérance.

§. 109. L'eſpérance eſt une joye future; on ſe réjouit de l'événement heureux que l'on attend; elle a tout les bons effets de cet état & elle n'en a aucun des inconvéniens; parce que l'attente du bien ne peut jamais affecter auſſi vivement que ſa jouiſſance; ainſi l'eſpérance eſt l'état de l'ame le plus favorable à la ſanté, & il n'y a perſonne qui n'ait pu en remarquer ſouvent tous les bons effets. On peut même obſerver que la forte eſperance d'un grand bien, a ſoutenu, juſques à l'âge le plus avancé, la ſanté de perſonnes de qui les autres circonſtances n'étoient rien moins que propres à la conſerver.

De l'amour.

§. 110. L'amour eſt la paſſion que j'ai placé entre la joye & l'eſpérance, parce qu'il a beaucoup de caracteres communs avec ces deux états de l'ame; il en a auſſi qui lui ſont particuliers, & l'on pouroit diſtinguer dans ce ſentiment tout ce qui dépend

de l'attention continuellement fixée ſur un ſeul objet; tout ce qui tient au contentement du ſentiment heureux (q), & toutes les peines qui peuvent être la ſuite d'un attachement très-fort; ainſi on ne peut pas ne le voir que ſous une de ces faces, on jugeroit mal de ſes effets; il faut faire attention à toutes. En l'enviſageant d'abord ſous ſon beau côté, c'eſt une joye continue, & il en a tous les bons effets; comme elle, il anime le poulx & il facilite toutes les fonctions; ſi la vivacité du ſentiment eſt très-forte, l'action du cœur très-augmentée devient palpitation; mais cette palpitation douce, ſi vantée par les Poëtes & les Romanciers : il donne de la rougeur, une chaleur générale, une eſpece de tremblement très-fort, mais point pénible, qui laiſſe cependant foible, parce que la foibleſſe eſt dans tous les cas une ſuite de l'action augmentée. Les effets de ce ſentiment ſont donc heureux quand il l'eſt lui-même, & il n'eſt point ſi ra-

(q) Il n'eſt point queſtion ici du phyſique de l'amour dont j'ai parlé ailleurs.

re de voir un fort attachement diſſiper des maladies de langueur, qui avoient réſiſté à tous les remedes, parce qu'aucun remede n'augmente l'action des vaiſſeaux, & ne réuſſit par là-même dans les maladies qui dépendent de la foibleſſe de cet action, auſſi bien qu'un ſentiment vif, doux & ſoutenu. J'ai beaucoup vu un homme qui étant dans un état de conſomption preſque deſeſpéré, inſpira par ſa douceur & ſon honnêteté une ſimple pitié à une femme charmante, qui ſe faiſoit un plaiſir de lui donner des marques de l'intérêt qu'elle prenoit à ſon ſort; quelque malade qu'il fut, ſon cœur étoit encore capable de ſentiment; il aima bientôt, & à meſure que le ſentiment augmentoit, la maladie diminuoit; la pitié qu'il avoit inſpirée devint un ſentiment plus tendre, & l'amour ſatisfait, lui rendit toute ſa ſanté; des bords du tombeau, il paſſa au lit nuptial ſans aucun autre remede que l'influence d'une paſſion forte & heureuſe. Cette même paſſion peut operer des changemens preſqu'auſſi marqués dans les

facultés

facultés & dans le caractere que dans la santé, parce qu'une volonté forte rend capable de tout, & que la plus forte des volontés, c'est celle de réussir quand on aime. *Chimon aima, puis devint honnête homme*, est une vérité fondée sur des faits, & l'on a aussi plusieurs exemples de gens, dont les facultés ne se sont développées que quand un sentiment vif a opéré ce développement. J'ai connu un jeune homme qui, âgé de plus de vingt ans, paroissoit encore si pesant qu'il auroit été le jouet de sa société, si sa bonté & sa douceur avoient permis qu'on en fit un jouet; ignorant autant qu'on peut l'être, il ne parloit que pour dire des choses honnêtes, il est vrai, mais toujours triviales, ou il ne parloit que des choses les plus communes; il s'attacha à une Espagnole de la figure la plus agréable, mais qui ne savoit pas un mot de françois, & paroissoit fort peu soucieuse de l'apprendre; au bout de trente-cinq jours, il pouvoit converser en espagnol; au bout de deux mois, il avoit lû & relû tout Don-Quichotte, & une multitude de pieces de théâtre en cette

langue ; ſa converſation devint abſolument méconnoiſſable, il y mettoit du feu, de la chaleur, des idées, ſa phyſionomie n'étoit plus la même, ſes facultés engourdies prirent le plus grand eſſor ; je le laiſſai au bout de quinze mois entierement métamorphoſé ; je l'ai revu au bout de quelques années un homme véritablement intéreſſant & inſtruit : mais des changemens de cette eſpece, le plus frappant ſans doute eſt celui de QUINTIN ; il avoit exercé depuis vingt ans, la profeſſion de maréchal à Anvers, ſous le nom de Méſius ; ainſi il n'étoit pas bien jeune, quand il devint amoureux de la fille d'un peintre, qui la lui refuſa, & jura de ne la donner qu'à un peintre ; il quitta le marteau pour le pinceau, & fut bientôt ſi bon peintre que le pere lui donna ſa fille avec grand plaiſir ; il parvint à une grande célébrité, & les tableaux qui reſtent de lui ſont encore précieux.

Un amour très-vif en occupant continuellement & fortement d'un ſeul objet, nuit cependant par cet excès de tenſion ; il en réſulte des veilles

opiniâtres, de l'échauffement, de la maigreur, de la foibleſſe & de la fievre; & en général les impreſſions de ce ſentiment, agiſſant plus particulierement ſur les nerfs du cœur, ſe manifeſtent ſingulierement ſur le poulx; c'eſt aux variations du poulx qu'HIPPOCRATE reconnut l'amour de PERDICAS pour PHILA, l'une des femmes de ſon pere, & ERASISTRATE celui d'ANTIOCHUS pour STRATONICE, qui étoit auſſi femme de SELEUCUS ſon pere.

§. III. Ce ſentiment qui peut produire les plaiſirs les plus vifs, doit également occaſionner les peines les plus cruelles & les effets les plus funeſtes. Une femme de Sienne ne ſurvêcut point au départ de ſon amant, & ayant appris qu'il avoit été obligé de ſuivre CHARLES-QUINT, elle mourut peu d'heures après. La mort de la maitreſſe de *Guillaume* DE LA TOUR le rendit fou; ſa folie conſiſtoit à ne vouloir pas la croire morte & à la chercher par-tout; enfin il mourut au bout d'un an du chagrin

de ne la point trouver (*r*). AIMESI de *Belenvey* mourut de douleur de ce que la princeſſe BARBOSSA s'étoit faite religieuſe (*s*). TULP donne l'hiſtoire d'un jeune homme qui devint ſur le champ cataleptique, quand on lui eut refuſé d'épouſer la femme qu'il aimoit; (*t*) de MOOR vit une fille qui devint folle en apprenant le mariage de ſon amant avec ſa ſœur (*u*); & l'on trouvera dans le chapitre de l'épilepſie l'hiſtoire d'une femme que j'ai vu mourir avec les ſymptômes les plus violens, après une paſſion trompée.

§. 112. Tous les goûts forts pour des objets de plaiſir peuvent avoir des effets ſemblables à ceux de l'amour; la paſſion du jeu ſur-tout a des rapports ſenſibles; & le joueur heureux éprouve preſque les mêmes ſymptômes que l'amant content; chaleur, rougeur, palpitation, tremblement, yeux animés par le plaiſir, veilles, petite fievre, maigreur; ſes chagrins

(*r*) *Hiſtoire des Troubadours*. t. 2. p. 148.
(*s*) Ibid. p. 333.
(*t*) *Obſerv.* L. I. obſ. 22.
(*u*) *Pathoteg. cerebri* ch. 24. p. 582.

ſont auſſi vifs, auſſi impétueux, & s'ils n'ont pas des ſuites auſſi funeſtes, c'eſt qu'ils ſont toujours adoucis par l'eſpérance & bientôt effacés par les ſuccès.

§. 112. L'amour de la gloire, celui du bien en tout genre, ſont encore des ſentimens qui ont dans leur marche & dans leurs effets de très-grands rapports avec l'amour; la plus grande ardeur pour réuſſir, la plus grande activité dans l'emploi des moyens, la plus grande joye dans les ſuccès, la douleur la plus vive dans les revers; j'en ai déjà rapporté des exemples plus haut, & l'on en trouve beaucoup d'autres: PITHAGORE couroit les rues, dans le délire, après avoir trouvé l'égalité du quarré de l'hypotenuſe, à celui des deux petits côtés; & FRANCIA, qui avoit la paſſion de la gloire en peinture, mourut de chagrin, après avoir admiré la Cécile de RAPHAEL, en penſant combien il étoit éloigné de la perfection (*x*).

(*x*) *De* PYLES, *Vies des peintres.* Oeuvr. t. I. p. 85.

On peut placer ici une remarque qui eſt vraye de la plupart des paſſions, & dont on a déjà vu des preuves plus haut, c'eſt que l'objet d'une paſſion favorite peut réveiller le ſentiment éteint pour tout autre objet. Le cataleptique de TULP revint à lui, quand on lui dit qu'il épouſeroit ſa maitreſſe. M. de LAGNI qui ne parloit plus, & ne paroiſſoit plus entendre, nomma encore le quarré de douze, quand on le lui demanda. Un de mes collegues ne pouvant tirer aucune marque de ſentiment d'une femme fort avare, qui étoit tombée en léthargie, s'aviſa de lui mettre dans la main quelques écus neufs, & elle commença à reprendre connoiſſance en les ſerrant; & M. MORAND a vu un joueur qui ne ſortit de la plus complette inſenſibilité; que quand on lui cria à haute voix quinte, quatorze & le point (y).

Ces faits peu importans en eux-mêmes, ſervent à faire voir évidemment que les impreſſions ſouvent réiterées, laiſſent une plus grande aptitude au mouvement dans la partie du

(y) *Opuſcules.*

ſenſorium qui avoit ſervi à les tranſmettre; la ſenſibilité s'y ſoutient lorſqu'elle eſt émouſſée dans toutes les autres, & elle eſt un moyen dont on peut ſe ſervir pour l'y réveiller.

Du déſir.

§. 114. Le déſir eſt moins une paſſion qu'un attribut, & un attribut eſſentiel, de toutes les paſſions; on peut cependant enviſager ſes effets ſéparément de ceux des différentes paſſions auxquelles il eſt joint, & l'on verra qu'ils dépendent de ceux de l'attention ſoutenue, combinés avec ceux de l'eſpérance ou de la crainte. L'eſprit eſt toujours tendu vers l'objet de ſon déſir, & de cette tenſion peuvent réſulter tous les mauvais effets dont j'ai parlé plus haut, mais ils ſeront ou fort aggravés, ſi la crainte ſe joint au déſir, ou fort adoucis ſi l'on eſpere; c'eſt d'après ces principes qu'il faut calculer les effets de l'ambition & de l'avarice; paſſions qui ont plus conſtamment peut-être qu'aucune autre les yeux ouverts ſur leur objet, parce qu'il n'y a preſque point de momens où les circonſtances ne puiſ-

ſent leur apporter quelqu'avantage ou quelque perte; l'ambitieux & l'avare déſirent ſans aimer, & réuſſiſſent ſans ceſſer de déſirer, parce que dès que l'on eſt parvenu à un but, il s'en trouve un autre derriere qui devient dans l'inſtant même l'objet de nouveaux déſirs; on a cependant ſouvent des momens heureux, en voyant qu'on approche d'un de ſes buts, & en ſentant que l'on y atteint.

Mais ſi le déſir trop fort & trop continu nuit, on peut cependant dire que le déſir vif, mais moderé, joint à l'eſpérance eſt la baſe de toutes les ſituations heureuſes; le déſir immoderé & inſatiable jette dans tous les maux de nerfs; le déſir joint à la crainte jette dans une fievre lente, & détruit peu-à-peu. Il faut toujours ſe rappeller qu'ANACREON ayant reçu de POLICRATES une ſomme conſiderable, devint avare, perdit le ſommeil, l'appétit, & la gayeté; effrayé de ſon état, il rendit tout & redevint heureux.

La ſimple curioſité de voir un ſpectacle qui eſt inutile, peut être aſſez vive pour animer bien puiſſamment l'action des nerfs, puiſque l'on vit en 1682, à l'hôpital général de Paris,

ſix malades qui depuis pluſieurs mois étoient ſans mouvement, ſe lever & marcher, au grand étonnement de tout l'hôpital, pour voir l'Ambaſſadeur de Maroc (z)? La curioſité dit M. ANDRY fit dans cette occaſion ce que les médicamens les plus ſouverains n'euſſent pu operer ſitôt, tant la nature a de force quand elle agit elle-même.

De la haine, de l'envie, de la jalouſie.

§. 115. La haine produit une ſituation directement oppoſée à celle de l'amour, & ſi ces deux ſentimens ont quelques effets communs, comme l'agitation & les veilles, c'eſt par des moyens bien différens. Les effets les plus conſtans, ſont l'agitation, l'inquiétude, une fievre lente, la perte de l'appétit, la pâleur, la maigreur, la cachexie, quelquefois même des ſymptômes nerveux plus forts; j'ai vu une femme devant qui l'on ne prononçoit point le nom d'une autre femme

(z) ANDRY *Orthopédie.* t. I. p. 98. Je rapporte le fait, il tient à ma matiere, mais je penſe que c'étoient ſans doute des paralytiques imparfaits, qui étoient encore capables de quelques mouvemens, mais qui n'en faiſoient point, manque de motifs.

qu'elle déteſtoit, qu'elle n'eut des défaillances & des convulſions, & MONTANUS avoit déjà vu que cette paſſion donnoit des vapeurs (*a*).

§. 116. L'envie qui eſt une haine gratuite, mais une haine très-forte, une haine qui peut avoir une multitude d'objets, qui par là même eſt toujours en action, uſe, détruit, conſume, bien plus encore que la ſimple haine.

Intactas vorat oſſibus medullas
Et totum bibit artubus cruorem.

Compoſée ſans doute du déſir qui voudroit tout avoir, du chagrin de ce que ce déſir n'eſt pas ſatisfait, & de la colere contre ceux qui poſſédent une partie de ce que l'on voudroit poſſéder, elle réunit les maux du déſir, du chagrin & de la colere, elle

(*a*) Eſt-ce par haine, ou par frayeur, que le Cercopitheque tombe en défaillance en voyant ſeulement la peau du crocodile, BOMARE D. d'h. n. & que le Singe d'ERASME prenoit des vômiſſemens, la diarrhée, la fievre, une foibleſſe étonnante en voyant une tortue ?

entretient dans une fievre lente, habituelle & rongeante.

§. 117. La jalouſie qui eſt la crainte de perdre le plus précieux des biens, tient à l'amour, à la haine, à la crainte, à la triſteſſe, à l'orgueil, à la colere; compoſée des paſſions les plus fortes, elle en a toutes les peines, & il ne faut pas être ſurpris ſi l'ame ſuccombe ſouvent ſous ces peines, & ſi cette cruelle paſſion conduit à l'emportement, au délire, à la mort. La crainte continuelle de ſe voir enlever ce qu'on aime, la crainte plus affreuſe d'être trahi par ce qu'on aime, la haine contre tout ceux que l'on ſoubçonne pouvoir penſer à nous l'enlever, & on ſoubçonne tout le monde, l'attention continuellement fixée ſur tout ce qui l'entoure, l'amour propre mortifié, jettent dans l'inquiétude la plus vive & la plus continuelle, dans le chagrin le plus amer, dans la triſteſſe la plus profonde; le ſommeil fuit, l'appétit ſe perd, la bile s'arrête, elle reflue dans le ſang; la jauniſſe ſurvient, les organes vitaux irrités par la bile donnent la fievre, l'irritation des

nerfs produit des convulſions, & j'ai vu les ſymptômes les plus affreux ſe réunir pour tuer en moins d'un mois, l'homme le plus ſain & le plus gay. Subjugué par la paſſion la plus forte & la plus aveugle, ſourd à tout ce que diſoient & faiſoient ſes amis pour le détourner d'un mariage odieux, il n'ajouta foi à rien que quand ſon contract fut paſſé; dès ce moment ſes yeux furent deſſillés, comme par un funeſte enchantement; la jalouſie la plus violente s'empare de ſon ame; elle l'occupe tout entier, tout ce qui arrive l'inquiete, l'allarme, le déſeſpere; il fut hors d'état de faire benir ſon mariage, & tomba dans une jauniſſe bientôt ſuivie de fievre, de convulſions & de délire; dans un accès de ce délire il veut & croit tuer ſon épouſe qui n'étoit pas dans la même maiſon; il imagine voir couler ſon ſang, il s'élance de ſon lit pour aller l'embraſſer, ſe déſeſpére de ſa mort, & meurt quelques minutes après. On a vu cette horrible paſſion aſſaſſiner plus d'une fois en réalité, non ſeulement ſon objet, mais celui de l'amour dont elle étoit la ſuite; &

elle eſt affreuſe ſur-tout chez ces nations qui ſont également portées par leur conſtitution, à l'amour & à un léger degré de mélancolie ; mais elle exiſte & peut avoir les effets les plus violens dans tous les pays. La femme du prince de CONDÉ mourut de jalouſie, en voyant ſon mari s'attacher à la LIMEUIL, Demoiſelle de *Catherine de* MEDICIS, CAMERARIUS nous a conſervé l'hiſtoire d'une femme à qui un accès de jalouſie donna une fievre violente, qui la tua au bout de quelques jours ; & ſi l'hiſtoire de COUCY & de FAYEL n'eſt pas démontrée, il paroit que l'on n'a pas de doute ſur celle de RAYMOND de CASTEL ROUSSILLON qui fit poignarder *Guillaume* de CABESTAING & manger ſon cœur à ſa femme (*b*).

De la colere.

§. 118. La colère qui eſt peut-être la plus violente des paſſions eſt une haine prompte, ſubite, & accompagnée du déſir, non ſeulement d'éloigner,

(*b*) *Hiſt. des Troubadourt*, t. I. p. 147.

mais même de faire du mal à l'objet qui nous a nui; elle eſt dans la claſſe des paſſions qui augmentent le mouvement, & elle peut l'augmenter à un degré exceſſif; elle anime l'action des nerfs, du cœur, des vaiſſeaux, des muſcles, de tous les organes ſécrétoires; quelquefois cependant en ſerrant tous les ſphincters, elle arrête toutes les ſécrétions.

Elle occaſionne la fievre, des hémorragies, des inflammations, des diarrhées, des épanchemens de bile, des fievres malignes; c'eſt la colere qui fait la force des maniaques, elle augmente celle des êtres les plus foibles, & elle eſt quelquefois violente, même au berceau. Les changemens qu'elle imprime ſur le viſage ſont ſi frappans que la phyſionomie la plus agréable peut devenir affreuſe; les yeux animés, & réellement groſſis ſortent de leurs orbites, le viſage quelquefois exceſſivement rouge peut devenir extrêmement pâle; tous ſes muſcles ſont dans un état de contraction qui en deſſine tous les contours, les lévres ſont tremblantes, tout le corps eſt involontairement agité; on frappe des

pieds, on briſe tout ce qui ſe préſente, on ne voit, on n'entend rien, on ne connoit perſonne, la reſpiration eſt génée & entrecoupée, le poulx acquiert une viteſſe étonnante, tous les vaiſſeaux ſe gonflent & créveñt quelquefois; on balbutie au lieu de parler, & la ſalive, fouettée par les mouvemens précipités de la langue, forme une écume affreuſe: quelquefois on vomit, d'autres fois on prend la diarrhée ſur le champ; on devient jaune dans un clin d'œil, on tombe en foibleſſe, & ſi l'effort du ſang eſt extrême, il peut occaſionner des apoplexies, des paralyſies, des dilatations du cœur & des gros vaiſſeaux, la mort même la plus prompte. Outre ces effets qui dépendent de l'augmentation du mouvement, il y en a un autre plus marqué dans la colere que dans toutes les autres paſſions; c'eſt une altération ſinguliere des humeurs, altération qui dépend il eſt vrai de l'action changée dans tous les vaiſſeaux & ſur-tout dans les vaiſſeaux ſécrétoires, mais qui doit cependant être conſidérée, comme un effet d'une eſpece particuliere, parce qu'il de-

vient ſouvent cauſe d'effets très-ſinguliers.

On ferait pluſieurs gros volumes, en recueillant toutes les obſervations des maladies produites par la colere; je me bornerai à préſenter quelques-unes des plus importantes, & j'en donnerai enſuite quelques-unes de celles dans leſquelles on voit qu'elle a produit des effets favorables à la ſanté; ce dont on ne doit point être ſurpris, puis qu'une augmentation ſi forte de mouvement doit néceſſairement operer des changemens qui peuvent être utiles, quand il y a engourdiſſement & relachement dans les ſolides, épaiſſiſſement lent dans les fluides, & ralentiſſement dans les mouvemens.

§. 119. Les effets de la colere pouvant, comme on l'a vu, ſe rapporter à la circulation augmentée, à la bile ſéparée trop abondamment, à la bile arrêtée & repaſſée dans le ſang, au ſpaſme, à la paralyſie & à l'altération des humeurs; on verra que tous les accidens maladifs qui ſont la ſuite de cette paſſion devenue trop vio-

lente, ſe rapportent à quelqu'une de ces cauſes.

J'ai vu un enfant qui, dès l'âge de quatre ans, éprouvoit une hémorragie du nez toutes les fois qu'il ſe fâchoit. L'hémoptiſie eſt auſſi une ſuite de la même cauſe, j'en ai cité des exemples dans un autre ouvrage (*c*), HIGMOR en a vu une conſiderable chez une jeune fille, (*d*) & *Boris* GUDENOW Czar de Ruſſie, au commencement du ſiecle paſſé, s'emporta avec tant de fureur contre SIGISMOND Roi de Pologne, qu'il fut attaqué d'un crachement de ſang que rien ne put arréter. PECHLIN, cet obſervateur ſi exact, a vu des hémorragies, après la colere, par les oreilles, par l'uterus, par la peau même (*e*); FICK parle d'une femme à qui chaque accès de colere occaſionnoit un flux hémorroidal abondant; BORELLI a vu couler des larmes de ſang (*f*), & dans ſon agitation contre les Turcs, aux-

(*c*) *Maladies des gens du monde* § 23.
(*d*) *Diſquiſitio. Anatom.* p. 172.
(*e*) Lib. 3. obſ. 25. p. 458.
(*f*) Cent. 2. obſerv. 56.

quels il alloit livrer bataille, SCANDERBERG prit une hémorragie par les levres (*g*). La même cauſe qui produit l'hémoptyſie & les autres hémorragies peut occaſionner des inflammations ; on en a vu réſulter une pleuréſie très-forte (*h*), & des maladies chroniques du poumon ; SENNERT avoit déjà remarqué que la colere ſouvent réiterée conduit à l'étiſie. M. ZIMMERMAN parle d'une femme qui avoit une toux très forte dès qu'elle étoit contredite, & *Van* HELMONT vit un homme qui ayant reçu un affront public, d'une perſonne dont il ne pouvoit tirer aucune eſpece de ſatisfaction, fut attaqué d'un aſthme qui faiſant des progrès rapides, le tua au bout de deux ans (*i*). Les dilatations des gros vaiſſeaux, celles du cœur même peuvent être la ſuite de cette paſſion. HARVEY rapporte l'hiſtoire d'un homme qui ayant été obligé de retenir une violente co-

(*g*) LIBAVIUS *de cruentatione cadaverum*, p. 302.

(*h*) BIERLING *theſes practicæ*. caſ. 38.

(*i*) *Ortus medicin.* 4°. Amſt. 1652. p. 291.

lere, dans une circonſtance parfaitement ſemblable à celle dont je viens de parler, tomba dans une oppreſſion & une douleur de cœur qui, augmentant peu-à-peu avec des ſymptômes cruels, le conduiſirent enfin au tombeau. Les *arteres jugulaires* paroiſſoient auſſi groſſes que le pouce pendant ſa vie, & après ſa mort HARVEY trouva le cœur, les oreillettes, les gros vaiſſeaux, auſſi gros que dans un bœuf (*k*); & DIONIS rapporte le cas de M. DUBUISSON, capitaine de vaiſſeau, qui à l'âge de trente ans, après une violente colere, commença à éprouver de l'oppreſſion, accompagnée d'un violent battement de cœur, d'un ſentiment de picottement ſous le ſternum, & d'un poulx rude & fréquent; ces accidens faiſoient des progrès lents, mais redoubloient dans les mauvais tems & dans les circonſtances pénibles; il s'y joignit des aſſoupiſſemens fréquens, dont les réveils étoient marqués par des douleurs de cœur inſupportables; cet état empi-

(*k*) *Exercitat. alter. ad* RIOLANUM. Oper. omnia. 4°. Lond. 1766. p. 127.

ra pendant treize ans, & l'on trouva l'oreillette gauche plus groſſe que la tête d'un enfant nouveau né (*l*). C'eſt encore en augmentant l'action du ſang que la colere produit l'apoplexie, cette maladie que M. HOFMAN & d'autres Médecins, appellent hémorragie du cerveau. DRELINCOURT vit un homme qui s'étoit emporté en ſe mettant à table, tomber apoplectique & mourir ſur le champ; les ventricules du cerveau ſe trouverent pleins d'eau (*m*); & je tiens d'un ancien Médecin qui avoit ſuivi longtems les armées impériales (*n*), un fait dont il avoit été témoin; un ſoldat avoit reçu d'un ſupérieur des coups de bâton qu'il ne pouvoit pas lui rendre, il en mourut ſur le champ de colere, & on trouva ſon cerveau rempli de ſang & d'une ſéroſité jaunâtre.

M. BUCHAN, célebre Médecin d'Edinbourg, a vu une femme à qui un

(*l*) *L'anatomie de l'homme* p. 722.
(*m*) *Sepulcr.* t. I. p. 88.
(*n*) Feu M. CHAILLET célebre Médecin à Neufchatel.

violent accès de colere donna une apoplexie ſanguine, elle ſentit dans le moment même une douleur extrême, comme ſi on lui eut plongé un poignard dans la tête, enſuite elle tomba dans l'aſſoupiſſement, ſon poulx s'affoiblit très-conſiderablement & devint fort lent; les ſecours qu'on lui adminiſtra la conſerverent en vie environ une quinzaine de jours; & quand on ouvrit la tête, on trouva une grande quantité de ſang épanché dans le ventricule gauche (*o*).

HARDERUS vit une femme que la colere rendit apoplectique, & qui mourut dans les convulſions; & j'ai vu, comme M. LORRY, une femme ſi mobile que la plus légere contradiction la faiſoit évanouïr; (*p*) cet habile médecin cite le cas effrayant d'une femme honnête, qui ayant paru en public dans un habillement peu convenable, fut ſi irritée par les propos indécens que cet habillement lui attira, de la part de jeunes libertins, qu'elle tomba morte (*q*). Ces

(*o*) *Domeſtic. medicin.* p. 519.
(*p*) Tom. I. p. 37.
(*q*) Ib. p. 34.

faits ſuffiſent pour prouver combien GALIEN s'étoit trompé, en croyant que la colere ne tuoit jamais (*r*).

La paralyſie dépend des mêmes cauſes que l'apoplexie; ainſi on a dû l'obſerver après des coleres.

VALERE MAXIME rapporte déjà l'hiſtoire d'une Athénienne qui, en ſe fâchant, perdit abſolument la parole, & j'ai vu une fille qui en ſe diſputant, à l'âge de ſept ans, avec une de ſes amies, ſur la couleur du lacet qu'elles employeroient pour leur poupée, ſortit de ſa chambre ſi violemment irritée, qu'elle tomba apoplectique à la porte, & elle eſt reſtée toute ſa vie paralytique de la main gauche.

FABRI de *Hilden* a vu un accès de colere jetter un bleſſé, qui touchoit à ſa guériſon, dans une fievre accompagnée de phréneſie qui le tua le quatrieme jour; chez un autre bleſſé, la colere rappella l'hémorragie & la rendit incurable; il parle auſſi d'un homme qui avoit un ulcere dans l'urethre, à qui chaque accès de colere donnoit

(*r*) *De ſymptomatum cauſis.*

de la fievre, de l'insomnie & une si forte irritation dans ce canal, qu'il poussoit quelquefois des cris de douleur pendant deux jours; chez un quatrieme malade elle rouvroit un ulcere parfaitement cicatrisé; il a vu aussi un homme à qui la colere donnoit toujours une fievre éphémere ou une fievre tierce (*s*).

Cette même cause qui produit tous ces accidens fâcheux, en produit un beaucoup plus léger, mais beaucoup plus fréquent, c'est le gonflement & la rougeur du visage; ces accidens sont sur-tout apparens chez les femmes qui deviennent quelquefois de couleur cramoisi, jusques à la racine des cheveux; celles qui ont la peau très-délicate ont même souvent, après s'être fâchées fortement, des taches rouges, brunes, noires, enfin de véritables échimoses (*t*), & le gonfle-

(*s*) *Cent. I. Obs.* 17. 18. *Epistol. I. p.* 958. *Cent.* 5. *obs.* 75

(*t*) L'immortel Auteur de Télémaque, dont tous les tableaux sont si vrais, a bien vu cet effet de la colere, & l'a rappellé en parlant de celle de Calypso, *ses joues*

ment du visage le laisse quelquefois dans une espece de flétrissure qui dure souvent pendant quelques heures. Ce gonflement joint à la défiguration que produit le spasme, altere la physionomie au point de rendre méconnoissable, & c'est là dessus que STOBŒUS conseilloit de présenter un miroir aux gens en colere, comme le moyen le plus sûr de les appaiser sur le champ. C'est à ce même principe (*u*) que l'on doit rapporter le rouge qui paroît sur le cou des coqs d'inde, quand ils sont irrités, & le changement de couleur du caméléon.

Les fausses couches en sont encore une suite : il n'y a point de Médecin qui n'ait pu s'en assurer par lui-même ; & j'ai connu une femme qui se blessa quatre fois dans deux ans, entre le troisieme & le cinquieme mois, après des emportemens. Chez des femmes très-délicates, une légere vivacité peut produire le même effet.

§. 120. On peut placer les érésipelles

tremblantes étoient couvertes de tâches noires & livides.

(*u*) HALLER Elem. phys.

pelles parmi les maladies qui dépendent de l'augmentation de la circulation, & parmi celles qui dépendent du dérangement du cours de la bile. FALLOPE cite une femme qui ne se fâchoit jamais qu'elle n'eut un éréſipelle au viſage (*x*); les femmes y ſont ſur-tout très-expoſées ſi elles ſe fâchent à l'approche des regles; & les accidens produits par l'augmentation de la ſécrétion, ou par les reſſerremens des couloirs du foye ſont très-fréquens. PECHLIN a très-bien remarqué que la bile eſt l'humeur ſur laquelle la colere paroit avoir le plus d'action. Portée tout-à-coup en abondance dans le duodenum, elle l'irrite & occaſionne ou des vômiſſemens, ou une diarrhée. CAMERARIUS avoit vu une femme à qui le plus léger mouvement de colere faiſoit rendre tous les alimens qu'elle avoit dans l'eſtomac, & beaucoup de bile; & comme elle ſe fâchoit très-ſouvent, elle détruiſit ſi complettement ſon eſtomac, que les vômiſſemens devinrent habituels. FABRI *de Hilden* a vu une femme qu'un

(*x*) *Oper. omnia.* fol. 1584. p. 761.

accès de colere purgeoit comme une médecine, & l'on trouve dans les *Mémoires des curieux de la nature* la ſinguliere obſervation d'un maitre d'école qui étoit obligé d'aller à ſelle, dès que ſes écoliers le fâchoient (*y*). C'eſt ſans doute ce même afflux de bile qui fit ſortir, après une forte émotion, (*z*) chez une femme que je vis peu de temps après, une aſſez grande quantité de ver ſolitaire dont elle ne ſavoit point qu'elle fut attaquée.

La bile peut acquerir aſſez d'âcreté pour irriter fortement les inteſtins, occaſionner de violentes coliques, des inflammations même, & laiſſer une ſupuration. TULP a vu un miſerére mortel en peu de jours être la ſuite immédiate d'une violente colere (*a*). Les diarrhées ſont auſſi très-

(*y*) *Append. ad decur. ſecund. ann.* 5. P. 57.

(*z*) Les malades diſent également qu'ils ont eu une émotion, pour dire qu'ils ont eu un grand plaiſir, un chagrin, une frayeur ou une colere, & en effet on eſt ému dans tous ces cas, & on l'eſt à proportion de ſa mobilité; il y a des perſonnes pour qui tout eſt émotion.

(*a*) L. 2. ch. 41.

fréquentes, & c'eſt ſur ce principe ſans doute qu'un Médecin ingénieux, qui n'avoit pas pu venir à bout de purger un malade, ordonna à ſon valet de chambre de ne lui donner la médecine qu'après l'avoir mis en colere ; mais cette même inertie qui le rendoit ſi peu ſenſible à l'effet des purgatifs, le rendoit peu iraſcible, & le valet de chambre déſeſpéroit de remplir ſa commiſſion, quand un plaideur entra pour l'informer ; il étoit en habit de tafetas, & parloit avec chaleur, le bruit de ſon habit inquiéta le malade, le valet s'apperçut qu'il étoit en colere, il lui donna le remede, & le ſuccès en fut complet (*b*).

Quand au lieu d'augmenter la ſécrétion & l'excrétion de la bile, la colere en agiſſant ſur les extrêmités des organes ſécréteurs & excréteurs, ne la laiſſe point paſſer dans les inteſtins, mais l'arrête dans ſes propres vaiſſeaux, dans leſquels la ſtagnation l'épaiſſit bien vite, ou la fait repaſſer dans la maſſe du ſang ; il en réſulte ou des jauniſſes, ou des maladies

(*b*) *Anecdotes de médecine.*

très-graves du foye. M. VALCARENGHI rapporte le cas d'un homme âgé qui, après une forte colere, devint ſur le champ jaune ; dès ce moment il eut la bouche ſeche, ſes ſelles furent griſes, ſes urines extrêmement colorées, il éprouva au bas de l'hypocondre droit, une petite tumeur qui fit peu-à-peu des progrès, mais reſta toujours mobile & ne lui occaſionna aucune douleur ; ſon poulx s'affoiblit & ſes forces diminuoient ; au bout de ſix ſemaines, il eut de la fievre, il fut altéré, ſes forces ſe perdirent tout-à-fait, & il mourut à la fin du ſecond mois. Le foye ſe trouva rempli de tubercules, & la véſicule du fiel étoit ſi groſſe qu'elle avoit une palme de diametre, & étoit remplie d'une bile abſolument noire ; c'eſt elle qui formoit la tumeur que l'on avoit ſenti au bas de l'hypocondre. Des jauniſſes moins fortes ſont très-fréquentes, & PECHLIN, qui a ſi bien vu tous les effets des paſſions, remarque qu'après des coleres on eſt preſque toujours un peu jaune, & que cette teinte décele ſouvent les vivacités

des femmes, chez qui la tranſparence de la peau la rend plus apparente.

Les calculs de la véſicule du fiel ſont une autre ſuite de la colere, qui peut avoir lieu toutes les fois que la bile croupit, & qui arrivera fréquemment ſi le ſpaſme ſerre le conduit cholédoque ; auſſi l'on a remarqué avec raiſon qu'il devoit ſe former principalement, quand la colere eſt ſuivie de la triſteſſe & de la crainte, qui arrêtent l'évacuation de la bile, dont la colere a produit une plus grande ſéparation ; & en effet, ce paſſage ſubit d'une paſſion qui porte la plus grande action par-tout, à d'autres qui ralentiſſent tous les mouvemens, ne peut qu'être funeſte (c), & pluſieurs des obſervations que j'ai rapportées plus haut, prouvent que la colere reprimée produit ſouvent des effets plus funeſtes que ſi elle eut été abandonnée à elle-même. J'ai vu une ſuite de maladies du foye & de la véſicule produites par une forte colere, à laquelle ſuccéda ſur le champ une honte plus forte de s'être fâchée. La

(c) PECHLIN ibid.

colere laiſſe ſouvent un ſentiment douloureux au haut de l'hypocondre gauche.

§. 122. C'eſt encore à la bile ſéparée trop abondamment, & peut-être en même temps altérée, croupie & corrompue dans les inteſtins, enſuite en partie repompée & portant ſon infection dans le ſang, qu'il faut attribuer ces fievres intermittentes, remittentes, putrides, malignes, qui ſuccédent ſouvent à la colere jointe au chagrin, & qui ſont preſque toutes d'un mauvais caractere. (*d*) M. STAHL a vu pluſieurs exemples de fievres mortelles, après des coleres étoufées.

§. 122. Tout le corps de l'homme en colere eſt dans un état convulſif; l'enfant qui ſe fâche prend des convulſions, la femme délicate en prend auſſi très-aiſément, mais qui ſe diſſipent ſouvent ſans ſuites fâcheuſes, & qui d'autres fois en ont de funeſtes. M. COLLIN vit dans ſon hôpital, une femme en pleine convaleſ-

(*d*) HOFMAN dans différens articles, & ſur-tout *de purgantibus poſt iram venenô.*

cence qui s'étant fâchée contre la garde, prit un accès de convulsions dans lequel elle mourut (*e*); & l'on verra dans le chapitre de l'épilepsie des exemples de cette maladie produite par la colere.

On doit rapporter aux dérangemens convulsifs, l'irrégularité dans le poulx; elle avoit déjà été remarquée avant PECHLIN, & il l'a vue rester très-forte pendant deux ans après une vive colere. ZACUTUS vit une femme prendre une forte palpitation, & mourir presque sur le champ (*f*). Un dérangement dans les yeux, après une colere, qui faisoit voir tous les objets doubles, & celui qui les avoit altéré, de façon que l'on ne voyoit que pendant le jour, sont encore une suite des lésions nerveuses produites par cette violente passion (*g*).

Si le spasme porte sur les vaisseaux urinaires, il en suspend les fonctions, & cette suspension peut être mortelle;

(*e*) *Annuus. medic. tert* p. 23.
(*f*) *Praxis admiranda* l. I. obs. 142.
(*g*) *Thes. medic. pract. Collect. Hall.* t. I. p. 332. & 364.

j'ai vu un homme âgé de ſeptante ſept ans qui ayant reçu une lettre qui l'irrita & le laiſſa mal à ſon aiſe, deux jours après n'urina preſque plus, & le peu d'urine qu'il rendoit étoit couleur d'encre; je ne le vis que le troiſieme jour; la ſuppreſſion fut bientôt totale, le hoquet, le dégoût, le vômiſſement, l'enflure des jambes ſurvinrent, & il ſe fit un dépôt à la langue, qui la groſſiſſant rapidement, étouffa le malade le dix-ſeptieme jour.

§. 124. Un dernier effet de la colere, c'eſt d'altérer conſiderablement les humeurs; on voit les enfans & les femmes délicates rendre une bile abſolument verte, & un enfant fut ſi véritablement empoiſonné par le lait de ſa nourrice, qui avoit eu une violente colere, qu'il rendit du ſang par la bouche, les yeux, les narines, les oreilles & le fondement (*h*). Des obſervations bien démontrées atteſtent que la ſalive des animaux irrités devient extrêmement dangereuſe, & opere comme un poiſon.

(*h*) *Element. phyſiol. t.* 5. p. 583. ex ALBINO.

§. 124. Après avoir décrit tous les ravages que produit la colere, il faut ſe rappeller ce que j'ai déjà dit, qu'il y a des circonſtances, & je les ai indiquées, dans leſquelles elle produit des changemens favorables. Le Chancelier BACON avoit très-bien vu qu'elle pouvoit être utile, comme tous les remèdes qui produiſent une forte chaleur, (*i*) & dès les premiers tems de la médecine, HIPPOCRATES, à qui le génie a ſouvent tenu lieu des connoiſſances qu'il ne pouvoit pas encore avoir, avoit déjà jugé qu'elle pouvoit être utile pour ranimer la nutrition & redonner de la couleur; il l'avoit conſeillée à une femme qui nourrie de mauvais légumes pendant un tems de diſette, éprouvoit des douleurs de genou & une grande foibleſſe dans les jambes (*k*). AETIUS adopte auſſi l'idée d'HIPPOCRATES (*l*); un hiſtorien rapporte que la femme de l'Empereur PALÆOLOGUE ſecond, le guérit d'une ma-

(*i*) *Hiſtoria vitæ & mortis* vers la fin.
(*k*) *Epidem.* L. 2. Sect. 4.
(*l*) *Tetrabibl.* I. Serm. 4. ch. 33.

ladie de langueur, en le fâchant très-ſouvent, de propos delibéré, par une contradiction continuelle (*m*); & parmi les conſeils que CRATON donnoit à un Prince attaqué de paralyſie; on trouve celui de ſe fâcher quelquefois (*n*). Les actes de Copenhague atteſtent qu'un jeune homme muet depuis quatre ans, recouvra la parole en ſe fachant contre une vieille femme, qui l'avoit déjà maltraitée très-ſouvent (*o*). SCHULZE a vu la colere guérir d'autres paralyſies (*p*), & PECHLIN parle d'un homme attaqué de paralyſie d'un des muſcles ſterno-maſtoïdiens, qui faiſait que la tête ſe portoit toujours d'un côté, & chez qui ces muſcles recouvroient aſſez de force pour tenir la tête droite pendant quelque tems, quand il étoit animé par la colere ou par le vin. Une ſuppreſſion très-invéterée des regles fut

(*m*) FICK *de iræ efficaciâ*. Jenæ 1718.

(*n*) *Conſil.* l. 6. Premier Médecin de trois empereurs, il avoit été bien à même d'obſerver les effets des paſſions.

(*o*) Vol. I. obſ. 71.

(*p*) *Conſil Med.* Conſ. 50.

terminée par une violente colere (*q*); on a vu la goute guérie par le même moyen; VALERIOLA guérit un homme d'une fievre quarte, rebelle à tous les remedes, en le fâchant; & BORRICHIUS & SCHENCK ont vu la même chose.

Il seroit inutile d'accumuler un plus grand nombre d'exemples, & si l'on fait attention que la colere agit en poussant les esprits animaux avec une grande force dans tous leurs canaux, on comprendra qu'elle peut en rétablir le cours dans des parties où ils ne passoient plus, & guérir par là des paralysies; & en ranimant l'action des fibres musculaires, elle peut mettre en mouvement des humeurs dont la stase produisoit une multitude d'accidens.

L'habitude diminue la violence de ses effets, & c'est sans doute la passion qui peut se réiterer le plus souvent sans détruire; elle est bien moins funeste que le chagrin; on a vu les personnes les plus irascibles parvenir au plus grand âge & tourmenter pen-

(*q*) SILVIUS *prax. medic.* l. 3. ch. 3.

dant tout un ſiecle ceux qui les entouroient.

De la triſteſſe.

§. 125. Chagrin & triſteſſe ne ſont dans le premier ſens des mots qu'une même choſe; mais le chagrin déſigne ordinairement une triſteſſe vive, ſubite, & d'autant plus forte qu'elle eſt imprévue; la triſteſſe eſt durable, c'eſt un chagrin prolongé; on dit cet événement lui a fait le plus grand chagrin, & ſa triſteſſe ſe ſoutient. L'ame occupée d'une idée triſte paroit abandonner le corps, toutes les fibres tombent dans le relâchement, l'action du cœur s'affoiblit, le poulx ſe ralentit, il eſt languiſſant, petit, ſouvent intermittent; on a des palpitations, on éprouve quelquefois un froid extrême; on ſe ſent le cœur ſerré parce qu'il eſt trop tendu, ſon action eſt troublée, ſuſpendue, ce qui donne des défaillances; quelquefois même elle eſt totalement & mortellement arrêtée. Le poumon s'engorge, on eſt oppreſſé, & dans les cadavres des perſonnes tuées par le chagrin, on a trouvé le cœur & les poumons ſurchargés de

ſang; (r) ou ſi le cœur eſt ſerré par le ſpaſme, ce ſont les oreillettes & la veine-cave qui ſe dilatent, comme l'a remarqué M. SENAC. M. LIEUTAUD a vu la veine-cave monſtrueuſement dilatée chez un homme qui avoit eu beaucoup de chagrins (s); & ALBERTINI avoit déjà obſervé que le chagrin produit plutôt des dilatations dans les veines que dans les arteres. Les ſoupirs, les larmes, les ſanglots ſont les ſuites de cet arrêt du ſang dans le poumon. Le moment qui précéde les larmes eſt le plus cruel, parce que c'eſt celui où la tenſion du poumon eſt la plus forte; on eſt ſoulagé quand elles arrivent, parce que le poumon commence à ſe dégorger, & à recouvrer ſon action. Si elles ne peuvent pas couler, ſi le poumon reſte trop longtems dans l'état d'inſpiration, ſi ces expirations courtes, répétées & ſonores qui forment les pleurs n'arrivent pas, on reſte dans l'angoiſſe la plus pénible, & l'extrême douleur qui jette dans cette angoiſſe, empeche les pleurs. HERODOTE rap-

(r) Boneti Sepulchret. t. I. p. 899.
(s) *Hiſtor. anatomic. Medic.* t. I. p. 135.

porte déja que PSAMMENITE trop affligé de l'eſclavage de ſa fille & de la mort de ſon fils pour pouvoir pleurer, ne verſa des larmes que quand il vit un de ſes anciens amis tombé dans la miſere & réduit à demander l'aumone (*t*), & l'on voit tous les jours que les larmes n'arrivent que quand la douleur s'affoiblit.

L'eſtomac & les inteſtins ne fonctionnent plus, on perd l'appétit, le mouvement périſtaltique paroit ſe déranger entierement, la bile ne coule pas, elle s'épaiſſit, il ſe forme des obſtructions, ſouvent des concrétions bilieuſes, on éprouve des gonflemens, des conſtipations opiniâtres, d'autres fois des diarrhées encore plus opiniâtres, qui dépendent ou de ce que la tranſpiration ne ſe faiſant pas, l'humeur reflue ſur les inteſtins, ou de ce que l'abſorption des vaiſſeaux lactés n'a plus lieu; la circulation languit dans tous les vaiſſeaux abdominaux, le ſang croupiſſant s'altere, la partie la plus ténue ſe diſſipe, & la partie lymphatique & la partie rouge s'adu-

(*t*) T. I. p. 373.

nant & se corrompant, forment ce genre d'obstructions que l'on appelle l'*atrabile*, qui dégénere souvent en *maladie noire*. Toutes les sécrétions se font mal, & il peut résulter des changemens singuliers dans les humeurs, puisque l'on a vu un homme naturellement très-gai, qui s'il a du chagrin, rend une urine qui a une très-forte odeur de violette (*u*); quelquefois l'inspiration cutanée augmente. Les sens & sur-tout la vue s'émoussent, le sentiment peut même se perdre totalement, on tombe dans l'anæsthesie, la catalepsie, la paralysie, les convulsions; souvent dans un rire convulsif, douloureux & angoissant. On perd le sommeil; la cachexie, le marasme, la fievre lente & tous les maux de langueur arrivent bientôt.

Les changemens extérieurs que le chagrin produit sont frappans, les muscles du visage s'affaissent, ils sont moins tendus, la peau se ride, on paroit maigri & décharné au bout

(*u*) ELLIOT *de medicament. stimulant.* p. 46.

de quelques heures, & cela par une ſuite de ce principe établi plus haut, que dès que l'action nerveuſe eſt affoiblie, les muſcles perdent de leur conſiſtance & de leur fermeté ; il ſurvient un changement marqué dans les yeux, on pâlit, on jaunit, & la tranſpiration ſe faiſant mal, la peau s'altere ſingulierement ; elle devient ſeche, chagrine, écailleuſe. Les hiſtoriens & les obſervateurs ſont remplis d'exemples des effets du chagrin, & il y a peu de gens qui ayent le bonheur de n'en avoir jamais reſſenti aucune atteinte.

J'ai connu une femme que de violentes convulſions dans les yeux avoient rendu aveugle, & qui ne penſoit jamais à ſon état, ſans éprouver de légeres convulſions dans tout le corps. STAAHL vit une mere qui ayant appris par une lettre la mort de ſon fils, tomba d'abord dans une défaillance, qui dégénerant en apoplexie la tua rapidement (x) ; & l'hiſtoire nous a conſervé un bel exemple des funeſtes effets de l'amour filial

(x) *De paſſionibus animi* theſ. 23.

attriſté ; *Louis* de BOURBON, dont le pere, le Comte *de* MONTPENSIER, étoit enterré à Pouzolles, ayant quelques années après fait ouvrir ſa tombe, pour avoir le plaiſir de le voir, ce ſpectacle fit ſur lui une impreſſion ſi vive & ſi forte qu'il expira ſur le champ (*y*). Un ami de M. GAUBIUS ayant appris à Leyde que ſon frere venoit de mourir à la Haye, monte ſur le champ en voiture pour s'y rendre, il arrive, l'enviſage, le chagrin le ſaiſit, il s'affoiblit, s'aſſied, tombe mort, & on les enterra enſemble (*z*). VALENTINE de *Milan* mourut de douleur de ce que l'on ne vengeoit pas la mort de ſon mari le duc *d'Orléans* ; Marguerite d'Ecoſſe, Dauphine, de ce qu'on avoit ſoubçonné ſa vertu (*a*), & FERNEL du regret d'avoir perdu ſa femme (*b*).

Une lettre très-vive de l'univerſité de Paris attriſta ſi fort CLEMENT VII.

(*y*) *Ecole militaire* t. I p. 6.
(*z*) *Sermo academ. alter.* p. 27.
(*a*) HENAUT Abr. Chron. t. I. p. 363. & 383.
(*b*) *Sepulchr.* t. 3. p. 220.

qu'il mourut de chagrin trois jours après (*c*), & les Cardinaux de PELLEVÉ & de PLAISANCE moururent de douleur des proſpérités d'HENRI IV (*d*); CHARLES IX de Suede de regret d'avoir perdu une bataille. Le dégoût que Louis XIV. témoigna pour le poëme de la Lune de ST. AMAN donna la mort à ce Poëte; RACINE même n'eut pas la force de ſoutenir la diſgrace, & le marquis de LOUVOIS s'étant apperçu qu'il alloit y tomber, rentre chez lui le cœur ſerré, demande un verre d'eau, ſe jette ſur un fauteuil, balbutie quelques mots & expire.

Ces exemples rappellent le brave RAISCIAC qui ayant admiré la valeur de l'ennemi qu'il vient de terraſſer, tombe mort en découvrant que c'eſt ſon fils, & cette jeune femme qui arrivant auprès de ſon mari mort, *le regarde, ſoupire & meurt en l'embraſſant.*

L'ame attriſtée à ce degré ſuſpend ſi complettement le cours des eſprits animaux, que le ſang arrêté dans le cœur & dans les poumons termine

(*c*) MILLOT *hiſt. de Fr.* t 2.
(*d*) BURY hiſt. de Henri IV. t. 2. p. 299.

toute action vitale. Mais l'arrêt n'eſt pas toujours auſſi complet, & les ſuites ne ſont pas toujours auſſi promptes. VIRIDET vit un marchand à qui un chagrin violent occaſionna un ſerrement de cœur auquel ſuccéda une vive douleur au creux de l'eſtomac, qui alla toujours en augmentant, & que l'on attribua toujours à l'eſtomac; on ordonna beaucoup de remedes, tous d'après ce principe erroné, & tous aggravoient le mal, dont VIRIDET, qui ne vit le malade que trois jours avant ſa mort, reconnut la véritable cauſe à l'état du poulx, & l'ouverture du cadavre la démontra; le cœur étoit deux fois plus grand qu'il n'auroit dû l'être, & toute la cavité gauche pleine de ſang fortement coagulé. (*e*) J'ai vu une mere tendre que la mort d'une fille chérie jetta dans une fievre lente, qui la conduiſit à une étiſie dont rien n'a pu ralentir la marche; & je me ſuis déjà plaint, il y a plus de vingt ans, que les maladies occaſionnées par le chagrin étoient preſque toujours fâcheuſes. On peut remarquer aſſez générale-

(*e*) *Traité du bon chile*, t. I. p. 29.

ment que les perſonnes attaquées de maladies de langueur ne guériſſent point, ſi elles ont du chagrin, dont un effet aſſez conſtant eſt le croupiſſement de la bile, qui ſouvent ſe durcit, ce qui produit des obſtructions très-opiniâtres dans le foye & des calculs dans la véſicule. J'ai vu réſulter de cette cauſe les jauniſſes les plus opiniâtres avec la démangeaiſon la plus inſupportable; d'autres fois des maladies cutanées les plus rebelles. M. VIRIDET vit une femme que deux ans de chagrin tuerent, & dans la véſicule de laquelle on trouva dix-ſept calculs dont l'un étoit plus gros qu'un dez à jouer (*f*); & AVERSBACH célebre praticien à Leipſich, dans le ſeizieme ſiecle, diſoit, au bout de cinquante ans de pratique, que les inquiétudes & les chagrins tuoient la plus grande partie de ſes citoyens (*g*).

On comprend que les nerfs ſont auſſi ſouvent la partie la plus affectée par le chagrin; & ſi ces premiers accidens ſont mal conduits, quelques

(*f*) *Traité du bon chile.* t. 2. p. 631.

(*g*) ERNTEL *Varſavia phyſicè illuſtrata.* p. 168.

légers qu'il fussent d'abord, ils peuvent devenir très-graves. J'ai vu une femme à qui une violente affliction avoit occasionné quelques affections nerveuses que l'on traita par la saignée & les purgations reitérées, & qui augmenterent si fort que pendant sept mois la malade passa souvent plusieurs jours, & une fois neuf jours entiers, avec la machoire si absolument fermée qu'il étoit impossible de l'ouvrir; d'autres fois on pouvoit ouvrir la machoire, mais la langue étoit si fortement redoublée sur elle même, qu'il n'y avoit pas moyen de la dédoubler, & que l'on ne pouvoit rien faire avaler. J'ai vu une servante très-robuste qu'un chagrin jetta dans un assoupissement si fort, que pendant trente heures rien ne put l'en tirer; elle rendoit les excrémens & les urines sans s'en appercevoir, & elle avoit de tems en tems de certains mouvemens convulsifs; comme le poulx étoit fort dur & plein, de façon à me faire craindre qu'il ne se fit une stase dans le cerveau; je fis faire une saignée qui diminua un peu la force de l'assoupissement, & n'ordonnai au-

cun autre remede ; elle ſe réveilla peu-à-peu, mais elle reſta ſi foible, que pendant cinq ou ſix jours elle ne pouvoit manger ſeule ; enſuite elle ſe remit parfaitement, & je ſuis perſuadé que l'uſage des émétiques ou des purgatifs auroit détruit ſa ſanté pour toujours. CAMERARIUS vit un homme à qui la mort de ſon fils cauſa un ſi violent chagrin, qu'il devint ſucceſſivement paralytique de tous ſes membres (*b*). J'ai vu ſouvent des hommes dans la force de l'âge, tomber, après des chagrins ſoutenus, dans un état de langueur qui n'avoit pas d'autre cauſe ; d'abord ils s'affoibliſſent & perdent l'appétit, enſuite ils éprouvent un dégoût affreux occaſionné par la corruption de la bile, leur teint devient jaune, les jambes enflent, ils ont une ſoif que rien ne peut appaiſer, une inquiétude dont rien n'approche, qui

(*b*) *De efficaciâ animi pathemat.* p. 17. La triſteſſe agit ſur les animaux même, & les chaſſeurs ſavent que les fumées des cerfs qui ont eu de l'ennui ſont en nœuds, ce qui démontre le ſpaſme des inteſtins.

es rend insupportables aux autres & à eux-mêmes, & qui va quelquefois jusques à une espece de délire.

§. 126. Le dernier degré de tristesse est le désespoir, & de toutes les tristesses la plus affreuse est celle du répentir, qui n'osant point se plaindre, ronge tacitement & tue. VIRIDET parle d'une demoiselle que les remords de n'avoir pas donné assez de soins à une personne qui étoit morte, jetterent dans une folie qui dura huit mois, pendant lesquels elle fut continuellement tourmentée par cette idée; & j'ai vu le remors tuer un homme très-fort dans cinq semaines; le sommeil l'abandonna totalement, & il ne pouvoit prendre qu'un peu de lait & d'eau mêlés; l'eau seule lui donnoit une crampe d'estomac & il la rendoit, le lait pur lui repugnoit; il n'eut que deux selles pendant tout ce tems, il maigrissoit d'un jour à l'autre, sa peau devenoit exactement friable; pendant les premieres semaines, il passoit quelquefois vingt-quatre heures à s'agiter continuellement dans sa chambre; quand il n'eut plus la force de marcher, il se rouloit, d'autres

fois il étoit auſſi longtems ſans changer d'attitude; mais les dix derniers jours il perdit totalement les forces & ne put pas ſortir du lit; il n'avoit plus la force de voir, d'entendre & de parler. Son poulx qui avoit été agité & irrégulier les trois premieres ſemaines, ſe ralentit les quinze derniers jours & ſe perdit peu-à-peu; il eut des mouvemens ſpaſmodiques très-forts les cinq derniers jours, & fréquemment du délire; l'idée d'eſſayer quelques remedes lui étoit odieuſe. THÉODORIC après avoir fait mourir BOECE, SYMMAQUE, & d'autres innocens, éprouva des remords vifs, qui le jetterent dans la mélancolie la plus noire, dont il mourut au bout de quelques tems. CHARLES IX tomba dans le maraſme & la fievre lente, il eut des convulſions, des accès de phrénéſie & des hémorragies par la peau qui annoncent, ou les plus grandes angoiſſes ou la diſſolution du ſang la plus complette. ELIZABETH après avoir fait décapiter *le Comte* d'ESSEX tomba dans une langueur qui la conduiſit lentement au tombeau,

beau ; mais ayant appris qu'il lui avoit fait demander sa grace & qu'elle l'avoit ignoré, elle passa à un état de désespoir qui la tua promptement. Le poison du remords, du chagrin & de la crainte consuma CROMWEL, & la plus chérie de ses filles mourut de désespoir d'avoir un tel pére ; à ces exemples on peut ajouter celui que rapporte M. NICHOLS, & qui est bien frappant, quoiqu'il paroisse dépendre de la honte de l'infamie, plus peut-être que du remors. Une femme d'un génie ferme, surprise en adultere & frappée de la honte du divorce pour cette cause, périssoit rapidement de douleur, de chagrin & de fievre ; ayant obtenu le pardon de son mari au moment où elle paroissoit à l'agonie, elle se remit peu-à-peu & se remit très-bien ; son mari lui ayant alors fait dire qu'il alloit demander son divorce, elle répondit, je n'ai donc qu'à mourir, & son poulx s'affoiblissant peu-à-peu, sa respiration s'embarassant, elle fut en effet morte au bout de quelques heu-

res (*i*). C'eſt cette horreur des remords qui jettoit dans cette eſpece de folie, que les anciens ont caractériſée ſi énergiquement, en diſant que le coupable ſe voyoit toujours entouré des furies, & que les Dieux ſeuls pouvoient l'en délivrer.

N'eſt-ce pas au remords plus qu'au ſimple chagrin qu'il faut rapporter le cas ſingulier qu'on lit dans les *mémoires de l'Académie*, d'un homme qui ayant appris la mort inopinée d'un ami avec qui il avoit eu une diſpute; ſe proſterna le viſage contre terre, & reſta pendant pluſieurs mois dans un aſſoupiſſement dont on trouvera les détails dans un autre chapitre?

§. 127. La compaſſion ou la pitié eſt cette douleur que nous fait éprouver la peine des autres; c'eſt donc un chagrin, mais c'eſt un chagrin un peu tempéré par le plaiſir que l'on a à ſe trouver ſenſible; auſſi ſes effets, quoique quelquefois très-marqués, ſont rarement funeſtes. Il y a

(*i*) NICHOLS *Prælectio de anima medica*. 4°. Lond. 1750. p. 16.

heureuſement beaucoup de gens que la vue du malheur fait ſouffrir, il y en a à qui le ſimple récit d'un événement fâcheux arrache des larmes, il y a des femmes qui ne l'entendent point ſans évanouïr, & l'on voit quelques hommes, qui ſoutiennent leurs propres maux avec la plus grande fermeté & preſque ſans y faire attention, être extrêmement ſenſibles à ceux des autres. C'eſt cette ſenſibilité aux malheurs étrangers qui eſt la cauſe de ces impreſſions, tout-à-la fois ſi pénibles & ſi douces, que les tableaux de toutes les ſituations touchantes nous font éprouver : mais elle peut avoir ſes excès & occaſionner des accidens très-graves ; celui qu'a éprouvé un jeune homme de quatorze ans, en voyant conduire au ſupplice un criminel atroce, mérite d'être conſervé (*k*) ; il ſentit d'abord

(*k*) Il eſt vraiſemblable que la frayeur a augmenté les effets de la commiſération ; mais dans un grand nombre de cas les effets de pluſieurs paſſions ſe combinent, & on doit les placer ſous celle qui paroit y avoir la plus grande part.

un mouvement extraordinaire, & commença à ſe trouver mal; il voulut cependant ſuivre l'exécution, mais en voyant jetter *Deſrüe* dans le feu, il éprouva un mal de tête violent avec une ſuffocation & une agitation extrême, la nuit fut troublée par des rêves affreux, il tomba dans le délire, la fievre, des mouvemens convulſifs; l'effroi étoit peint ſur ſon viſage, le plus léger bruit, l'approche de quelqu'un lui faiſoit horreur; il croyoit avoir tous les membres caſſés, & ſe plaignoit des douleurs les plus cruelles; il fermoit conſtamment les yeux, & rejettoit toute nourriture & tout remede; ſon corps ſe couvrit de tâches jaunes & noires comme des meurtriſſures; il paſſa de ce premier état à celui des convulſions les plus violentes; il éprouva enſuite un cruel tetanos, & enfin tous ces accidens ſe ſont terminés, dans le temps qu'on le croyoit le plus mal, par deux abcès aux reins (*l*).

(*l*) *Journal de Litterat. Journal de Medec.* Gazette *de Berne* 1777 N°. 62. & autres journaux.

§. 128. Quelque ſoyent les funeſtes effets des paſſions dont j'ai déjà parlé, elles ſont peut-être moins fâcheuſes pour la ſanté que la crainte & la frayeur, qu'il ne faut pas confondre, puiſqu'elles ne different pas ſeulement par le degré, mais qu'elles ont des caracteres réellement différens. La crainte eſt l'appréhenſion d'un mal futur prévu ou préſumé; la frayeur & l'appréhenſion du mal dont nous nous croyons menacés par un événement ſubit & imprévu qui arrive actuellement. La crainte peut durer très-longtems; il y a des gens qui paſſent leur vie à craindre; la frayeur eſt momentanée; & quoique ces deux états ayent des effets communs, ils en ont auſſi de très-différens, & leur action générale n'eſt pas la même; celle de la crainte eſt lente & plus égale; celle de la frayeur vive & irréguliére. Les effets de la crainte reſſemblent à ceux de la triſteſſe, & la crainte n'eſt en effet qu'une eſpece de triſteſſe; ceux de la frayeur ſont plus rapprochés de ceux de la colere. La crainte affoiblit l'action du cœur où le ſang s'amaſſe, & il en réſulte des

palpitations & des défaillances, un ralentiſſement marqué dans la circulation, l'arrêt du ſang dans la ſaignée; elle arrête même les hémorragies, & elle peut entierement déranger les fonctions du cœur. L'action nerveuſe eſt auſſi affoiblie; toutes les fonctions languiſſent; toutes les humeurs croupiſſent & s'altérent de différentes façons; toutes les ſécrétions & ſur-tout la tranſpiration ſe dérangent; il ſe forme des obſtructions; il ſurvient des diarrhées, des maladies paralytiques, la mort même (*g*).

Dans la frayeur, le mouvement du cœur eſt d'abord augmenté; M. *De* SAUVAGES avoit vu une violente frayeur procurer vingt-cinq battemens de plus par minute; & l'on a vu une violente frayeur laiſſer le poulx accéleré le reſte de la vie, pendant plus de vingt ans (*n*);

(*m*) ARISTOTE, qui a été, quoique l'on en diſe, un ſi grand obſervateur à tant d'égards, avoit déjà dit que dans la crainte le ſang retournoit de toutes parts au cœur; on eſt comme paralyſé, on a un ſentiment de ſaiſiſſement, de froid & de foibleſſe.

(*n*) *Journal de médecine.* t. 17. p. 264.

elle donne des hémorragies, elle change quelquefois les regles en pertes, quoique d'autres fois elle les ſupprime, & ces ſuppreſſions ſont ordinairement très-opiniâtres; & j'ai vu après la peur des palpitations violentes, qui au bout de dix ans n'étoient pas radicalement détruites; depuis lors j'ai perdu le malade de vue: elle produit les maux de nerfs les plus violens, & l'on verra dans le chapitre de l'épilepſie qu'elle eſt une des cauſes les plus fréquentes de cette maladie; elle occaſionne auſſi des paralyſies, des apoplexies, des morts ſubites. Il eſt vrai que quelquefois en animant l'action, dans les maladies où elle eſt trop foible, elle produit des effets heureux, & j'en rapporterai quelques exemples; mais il faut cependant faire attention que dans cette paſſion, comme dans toutes les autres, la cauſe n'étant jamais qu'une action fort troublée, elle n'a aucune marche réguliere, que ſes effets ſont ſouvent diametralement oppoſés, qu'il eſt impoſſible de les prévoir, & par là même dangereux de l'employer comme remede. Les obſervateurs ſont pleins des accidens

occaſionnés par ces deux paſſions ; j'en préſenterai un aſſez grand nombre pour que l'on puiſſe ſe faire une idée juſte de tous les ravages qué l'on peut en craindre.

§. 129. Le premier effet de la frayeur eſt une eſpece de friſſon dans toute la peau, occaſionné par le ſpaſme, par là même très-ſouvent une ſuppreſſion de la tranſpiration, & ſouvent des unes abondantes & aqueuſes, ou une diarrhée ſubite très-forte & quelquefois très-opiniâtre. J'ai vu, il y a vingt-quatre ans, un enfant qui en avoit alors quatre ou quatre & demi, & qui ayant été effrayé le premier dimanche de may, par des enfans maſqués qui couroient les rues à cette époque, éprouva d'abord pluſieurs accidents convulſifs, & fut dans un état d'extrême foibleſſe pendant quelques jours, au bout deſquels il ſurvint une diarrhée, pour laquelle on eſſaya depuis le mois de may juſques à la fin de ſeptembre tous les purgatifs, apéritifs, adſtringents, toniques, ſtomachiques, cordiaux, poſſibles ; tous furent inutiles ; le mal fit des progrès journaliers, la diarrhée à la fin de ſeptembre étoit devenue

entierement lientérique, les forces étoient totalement perdues, la fievre continue, le dégoût total, l'insomnie complette, & l'altération prodigieuse; appellé à cette époque, je remarquai que la peau étoit d'une sécheresse extrême, & jugeant que l'irritabilité des intestins étoit sans doute très-grande, je déterminai à quitter le régime chaud pour ne lui donner que les alimens les plus doux, & le lait d'amande pour toute boisson, & à se borner pour tout remede à un lavement de bouillon de veau, avec un jaune d'œuf & une petite dose d'opium, & à un bain d'eau tiede avec quelques poignées de fleur de sureau & d'herbe de mélisse & une bouteille de vin; j'esperois par ces secours diminuer l'irritabilité des intestins, amollir la peau, ranimer la transpiration & relever les forces; le bain parut d'abord éprouver beaucoup le malade, il avoit mal au cœur, il paroissoit comme yvre & très-foible; j'eus peine à obtenir qu'il y restât vingt-cinq minutes, on le mit dans un lit tiede, & il dormit deux heures, ce qui n'étoit pas arrivé depuis

deux mois; il eut encore quelques ſommeils pendant la nuit & la diarrhée fut moins fréquente; le lendemain on réitera le lavement & le bain où il fut quarante minutes, & après lequel il dormit cinq heures, la diarrhée diminua conſiderablement, la fievre baiſſa, les forces revinrent & je ne fis pas réiterer les lavemens; mais il prit encore ſept bains & le dixieme jour il ſe portoit à merveille; quinze jours enſuite il prit la petite verole & l'eut abondante, mais heureuſe; depuis cette époque, je ne lui ai pas vu la plus légere indiſpoſition (*o*). Quelquefois la diarrhée eſt un effet prompt & ſubit de la frayeur; on en eſt ſurpris tout-à-coup & ſans pouvoir s'en défendre (*p*); le

(*o*) Cette obſervation m'a paru pouvoir être très-utile, & c'eſt ce qui m'a déterminé à la donner ici avec un détail qui ſeroit peut-être mieux placé dans un traité des maladies du bas ventre.

(*p*) C'eſt à la même cauſe que M HALLER croit que l'on doit attribuer l'épanchement de l'encre de la ſeche, celui de l'air fœtide de la bête puante du Cap, & de quelques autres animaux. La peur donne la diarrhée

dérangement des fonctions de l'eſtomac eſt auſſi un effet de la peur ; Van HELMONT a vu une jeune fille qui effrayée par le tonnerre perdit ſur le champ l'appétit, & qui depuis lors n'avoit pris que quelques cueillerées d'eau tous les huit jours (*q*).

La jauniſſe eſt un autre effet aſſez conſtant de la frayeur. J'ai vu une femme qu'une frayeur ſur l'eau rendit jaune en quelques minutes, elle le fut plus de ſix mois, malgré, ou plutôt à cauſe d'un très-grand nombre de remedes, puiſqu'elle avoit remarqué que preſque tous lui faiſoient du mal; enfin la poudre de chardon bénit priſe trois fois par jour, elle avoit oublié la doſe, la guérit au bout de quelques jours. Un homme effrayé par la chute d'une galerie ſur laquelle il étoit, tomba dans l'ictére noir le plus complet que je me rappelle d'avoir vu, il reſſembloit exactement

aux chiens, & WEPFER aſſure qu'elle la donne aux loups ; on a vu un chien mourir de la frayeur du canon.

(*q*) *Jus duumviratus* § 25. op. p. 244.

à un More (*r*), & M. LE CAT vit une jeune perſonne, à qui les propos d'un homme inſolent occaſionnerent une frayeur très-vive; le lendemain le deſſous de ſes yeux devint jaune, & cette couleur gagna au bout de huit jours tout le viſage, après quoi ce jaune dégénera peu-à-peu en noir, de ſorte qu'en moins de huit jours elle eut un maſque de velours noir parfait qu'elle garda pendant quatre mois, ſans aucun dérangement de ſanté, & ſans aucune douleur; huit jours après le viſage, les avant-bras jaunirent & enſuite noircirent; enfin au bout de quatre mois la peau noire s'écailla & la peau ſe trouva blanche deſſous (*s*).

§. 130. C'eſt en diminuant l'action artérielle & la force excrétoire, que la crainte augmente la diſpoſition des vaiſſeaux abſorbans à l'inhalation, & peut par-là-même rendre plus

(*r*) M. KIRKPATRICK, dans une des notes qu'il a ajoutées à la traduction de l'avis au peuple, cite auſſi une jauniſſe très-forte après la peur. *Advice to people*, p. 519.

(*s*) *Mémoires de Berlin. De la coll. acad.* t. 2. pref. p. 75.

ſuſceptibles de contagion dans les tems de maladies épidémiques. VILLIS l'a vu évidemment dans les fievres malignes qu'il décrit, & tous les Médecins qui ont obſervé attentivement la peſte, l'atteſtent également; c'eſt en ranimant l'action excrétoire & en diminuant l'inhalation que le vin eſt utile comme préſervatif; c'eſt à la crainte continuelle que d'habiles Médecins ont attribué ces fievres malignes qui ſe répandent quelquefois ſi promptement dans les villes aſſiégées, avant que les cauſes phyſiques ayent eu le tems d'agir (*t*).

§. 131. C'eſt en portant le ſpaſme ſur les organes de la bile que la frayeur produit l'éréſypelle, ce qui n'eſt point rare; SENNERT l'a vûe

(*t*) Si l'application de la main d'un mort, dit M. JUNCKER a jamais réuſſi dans les vices de la peau, c'eſt ſans doute par l'effet de ce ſpaſme, ſuite de l'effroi, & en général par là même dangereux, qui plus marqué ſur la partie où ſe fait l'application, parce qu'il y eſt augmenté par le froid, y ſuſpend l'action des vaiſſeaux & y arrête la nutrition; mais il ſeroit très-nuiſible dans les maladies cutanées, critiques ou dépuratoires, en faiſant diſparoître une éruption utile.

occaſionner cette eſpece très-douloureuſe que l'on appelle la roſe (*u*).

L'action de la frayeur n'eſt pas moins marquée ſur les autres glandes que ſur le foye. M. Van SWIETEN vit une femme très-ſaine à qui une frayeur ſubite occaſionna ſur le champ une tumeur au ſein, qui, quoique traitée d'abord par les meilleurs remedes, devint une ſcirre incurable (*x*), & il fait à cette occaſion une obſervation très-juſte; quand quelqu'un, dit-il, eſt frappé d'une crainte ſubite, il pâlit; ſon viſage, (il auroit pu dire tout ſon corps,) s'affaiſſe (*y*), tous ſes

(*u*) *De conſens. Chymic. & Galen.* ch. 14.

(*x*) § 27. t. I. p. 190.

(*y*) Cet affoibliſſement, cette flaccidité, cet amolliſſement ſubit des parties muſculeuſes, dans le chagrin, la crainte, la frayeur, dans différens maux de nerfs a été remarqué par pluſieurs Médecins, j'en ai déjà parlé & je l'ai expliqué ailleurs; les Médecins animiſtes l'attribuent à l'incurie de l'ame perturbée par les affections violentes qu'elle éprouve. *Si metu vel dolore ſubitò commovetur animus, carnes debilitatæ & quaſi inanitæ illicò flacceſcunt: quodcum de corpore nihil deceſſerit, ſoli animâ de curâ corporis, & ſuo officio, re-*

vaiſſeaux ſe contractent, & ſi l'on reflé-chit que tous ces changemens que nous voyons ſi évidemment à l'extérieur peuvent avoir lieu intérieurement, on comprendra comment il peut en réſulter les maladies les plus étonnantes & les plus opiniâtres; il cite ailleurs, (z) d'après LA MOTTE, le cas d'une accouchée dont les lochies furent ſupprimées par une violente frayeur; il ſe forma dans le ventre une inflammation qui ſe termina en abcès dont il ſortit pluſieurs livres de pus; il avoit vu lui-même un homme à qui la frayeur du tonnerre donna un tremblement très-violent (*a*), qu'il garda toute ſa vie; & j'ai vu deux jeunes filles qui par la même cauſe, mais plus raprochée, puiſque l'une avoit été légérement bleſſée à la tête, & que l'autre étoit très-près d'une perſonne qui fut tuée, reſterent dans une eſpece d'imbécillité. Une autre jeune fille, âgée ſeulement de neuf ans, effrayée par le violent orage &

mittenti tribuere licebit. NICHOLS *anima medica.* p. 13.

(z) Tom. 4. p. 622.

(*a*) Voyez §. 627. t. 2. p. 182.

l'affreuſe grêle du 28 Juin 1752, tomba dans une agitation étonnante, & perdit la parole qu'elle ne recouvra qu'au bout de quelques heures & même imparfaitement, puiſqu'elle bégaya pendant pluſieurs jours. On lit dans un des meilleurs journaux l'hiſtoire d'un matelot qu'un orage effraya ſi fort qu'il tomba de peur, & ſon viſage ſuoit du ſang, qui comme une ſueur ordinaire revenoit à meſure qu'on l'eſſuyait pendant tout le tems que dura l'orage (*b*). STAHL avoit vu une fille qui menacée de mort par des ſoldats, perdit tout ſon ſang par tous les pores de ſon corps & fut promptement morte (*c*). Les accidens convulſifs ſont auſſi une ſuite très-ordinaire de la frayeur. J'ai vu une jeune fille à qui la peur d'un châtiment donna la veille du jour où elle devoit le ſubir, des convulſions violentes qui durerent pluſieurs jours, & une autre, qui effrayée par le danger qu'elle avoit couru en ſe mettant à cheval ſur un

(*b*) *Journ. encyclop.* Janv. 1776. p. 155.
(*c*) De *Pathemat.* § 26.

balcon très élevé, eut dès le lendemain une crainte générale; tout lui faiſoit peur, elle n'oſoit pas reſter ſeule; au bout de quelques jours, elle eut de violentes convulſions dans les muſcles du cou, qui ne tarderent pas à gagner tout le corps; elles revenoient fréquemment, commençoient quelquefois par le pouce, d'autres fois par le pied & duroient pluſieurs heures. Les bains tiédes, une tiſanne fort douce, de la magneſie & enſuite la racine de valerianne la guérirent. M. LORRY parle d'une très-belle perſonne, qui effrayée par les violences d'un pere yvre, tomba dans des mouvemens convulſifs des différens muſcles, ſi forts que ſon viſage devenoit affreux, & elle étoit ſouvent jettée de ſon ſiege à terre ſans cependant jamais perdre la connoiſſance. Mais ce ne ſont pas ſeulement les femmes qui peuvent éprouver des accidens de cette eſpece, M. ZIMMERMAN nous a donné l'hiſtoire d'un payſan des plus robuſtes, âgé de trente ſix à quarante ans, qui ayant été empriſonné pour cauſe de vol, eut tellement peur de la potence,

qu'il perdit toutes ſes forces au point de reſſembler à un homme mort; je ne ſentis ſon poulx, dit mon illuſtre ami, en aucun endroit de ſon corps, je ne pouvois point appercevoir le mouvement du cœur, ni aucune apparence de reſpiration; ſon viſage & ſes lévres étoient d'un pâle cadavereux, ſes yeux étoient fermés, tout le corps étoit froid, en apparence cet homme n'étoit qu'un cadavre. Des irritations méchaniques douloureuſes, l'application des ſtimulans les plus actifs ne procuroient aucun ſentiment; les remedes injectés de force dans la bouche reſſortoient bientôt par les commiſſures des lévres, il reſta dans cet état pendant vingt quatre heures, alors il commença à avaler quelque remède; au bout de trente heures il ouvrit les yeux, ſix heures après il articula quelques ſons, au bout de ſix jours il fut entierement remis. Je fus conſulté en 1761 par un robuſte payſan âgé d'environ vingt quatre ans, qui ayant été effrayé par un bœuf furieux qui couroit ſur lui, ne ſe ſentit pas incommodé d'abord, mais le lendemain

il ſe trouva mal à ſon aiſe & eut des palpitations, bientôt il ne put ni entrer au lit ni reſter tranquille, il étoit obligé d'être dans un mouvement continuel & il perdit entiérement le ſommeil ; il eut un effroi & des angoiſſes inexprimables avec un peu de fievre, il rendoit tout ce qu'il prenoit par un ſimple ſoulévement de l'eſtomac, & il y avoit déjà pluſieurs mois qu'il étoit dans cet état. Je lui conſeillai le régime le plus doux, une ſimple décoction d'orge, ou de l'eau & un peu de lait pour boiſſon, & tous les matins une poudre compoſée de très-peu de nitre, d'un peu plus de crême de tartre & de deux grains de camfre ; au bout de dix ſemaines il revint preſqu'entiérement guéri ; je lui conſeillai de continuer les mêmes remédes, & j'appris aſſez longtems après qu'il étoit très-bien. J'ai vu une femme effrayée le ſecond jour d'une couche par la cloche du feu, qui étoit reſtée ſujette à des ſpaſmes ſi violens de l'avant bras ; qu'elle jettoit des cris douloureux toutes les fois qu'elle en éprouvoit des accès, qui étoient ac-

compagnés d'une angoiſſe inexprimable, & les accès duroient quelquefois vingt-quatre heures. M. HAEN a vu la frayeur produire un ſpaſme très-fort de la machoire inférieure; Van der WIEL a vu la femme d'un jardinier du Prince de Naſſau, ſi affectée par la frayeur que les os parietaux ſe ſéparerent dans la ſuture qui leur eſt commune (*d*). Un des effets les plus ſinguliers de la peur, c'eſt celui que rapporte M. VATER, d'un jeune homme, qui d'abord après en avoir eu une très-vive, qui le laiſſa pendant quelques momens la bouche ouverte ſans pouvoir parler, commença à éprouver une difficulté à reſpirer avec une envie continuelle de touſſer, & en touſſant on voyoit & on pouvoit ſentir un tubercule dur de la groſſeur d'une noix muſcade, qui s'élevoit d'un des côtés du larinx, mais qu'on ne pouvoit ni voir ni ſentir quand il n'y avoit point de toux; le mal fit des progrès pendant deux ans, & augmenta au point que ne pouvant preſque plus reſpirer ni

(*d*) Cent. I. obſ. I.

avaler, on prévoyoit une mort prochaine, quand la tumeur grossit, resta toujours apparente, & se trouvant par là en prise aux remedes extérieurs, fut résoute & le malade entierement guéri. On a vu plus haut la frayeur grossir & durcir promptement le sein; il est à présumer que dans ce cas elle avoit operé le même effet sur une des glandes bronchiales.

La folie peut être une autre suite de la frayeur. J'ai vu autrefois une paysanne robuste, qui descendue par une corde dans une caverne assez profonde, pour y chercher un animal égaré, en ressortit folle, & n'a jamais été guérie. On a vu à l'hôpital de Montpellier un jeune homme qui ayant été attaqué sur un grand chemin par deux voleurs, devint tout de suite maniaque (*e*), & GORRIS arrêté par une troupe d'hommes armés, dans le tems des troubles de la ligue, tomba dans une imbécillité dont il ne sortit jamais. (*f*).

(*e*) *Observat. de medec. des hopitaux milit.* t. I p. 4.

(*f*) ELOY. Dict.

L'épilepsie est une suite si ordinaire de la frayeur que je crois que cette passion est la cause la plus fréquente de cette cruelle maladie ; on en verra plusieurs exemples dans le chapitre qui en traite, il seroit superflu d'en réunir d'autres ici. M. BOERHAAVE en a recueilli plusieurs (g), parmi lesquels il y en a deux dans lesquels la frayeur fut produite par des masques, & si l'on rapproche ces exemples de celui que j'ai cité plus haut, on verra que ce genre d'amusemens n'est pas sans inconvéniens.

La frayeur peut tuer sur le champ; on a vu un criminel mourir en entendant prononcer son arrêt de mort; & KERKRING rapporte qu'un homme à qui l'on avoit annoncé la mort pour un jour fixé, s'effrayant tous les jours davantage, mourut enfin au jour fatal ; on sait que CHARLES-QUINT effrayé par la cérémonie de son enterrement, qu'il avoit voulu exécuter, prit mal en la terminant, & mourut au bout de peu de jours ; & PLA-

(g) *De morb. nervor.* p. 801.

TERUS rapporte l'exemple d'une femme, qui étant arrivée à la porte de la ville au moment où elle ſe fermoit, y mourut de peur pendant la nuit. M. PETIT vit un homme bleſſé à la main qui mourut ſubitement en voyant ſes tendons à nud, & M HALLER a vu plus d'une fois les chiens deſtinés à ſes expériences mourir de peur dès qu'ils étoient liés, avant même qu'on en eut approché le ſcalpel (*h*).

La peur du péril paſſé peut-elle être auſſi dangereuſe? Eſt-ce à la frayeur, comme l'a cru M. KIRKPATRICK, ou à la joye d'un danger évité, comme je ſuis porté à le croire, qu'il faut rapporter la mort d'un malade du D. HOLLINGS. à qui l'on cacha qu'il avoit la petite verole qu'il

(*h*) *Langhans de conſenſu partium* § 43. On lit dans le même endroit que M. HALLER, dans ſes nombreuſes herboriſations ſur les Alpes, avoit ſouvent remarqué les impreſſions que faiſoient ſur ceux qui l'accompagnoient la vue des précipices ; les uns prenoient un vertige, les autres un tremblement, les troiſiemes une foibleſſe qui alloit à la défaillance, les quatriemes une forte diarrhée.

craignoit beaucoup, & qui mourut ſur le champ, quand on lui annonça qu'il en étoit guéri. A. PETRONE cite auſſi l'exemple d'un domeſtique qui ayant traverſé à cheval le Po gelé, ſans ſavoir qu'il le traverſoit, mourut en l'apprenant à ſon arrivée au lieu de ſa deſtination (*i*).

La frayeur en ſonge même a ſes inconvéniens, j'en rapporte un exemple frappant dans le chapitre de l'épilepſie, & M. LORRY a vu une jeune fille qui fut dans le délire pendant quelques jours, avec les yeux égarés, pour avoir rêvé qu'on la précipitoit dans les enfers & que les demons la tourmentoient (*b*); & ANDRÉE cite auſſi une jeune perſonne qu'un rêve effrayant jetta dans un accès de convulſions qui dura pluſieurs heures, & la laiſſa dans une foibleſſe & une perte d'appétit dont elle fut très-longtems à ſe remettre (*l*). On

(*i*) *Alex* PETRONII *de victu Roman.* Lib. quinq. fol. Rom. 1581. p. 280.
(*b*) Tom. I. p. 108.
(*l*) Cas 7. p. 81.

On peut placer après la peur en rêve, ce qui arriva à un jeune homme qui a fourni à M. HOFMAN le ſujet d'une petite diſſertation. En traverſant une place le ſoir, il crut y voir un ſpectre & rentra chez lui preſque mort, avec un abbattement, un dégoût, une foibleſſe qui durerent quinze jours; une autre fois il crut que le ſpectre le ſaiſiſſoit par le pied, qui devint rouge, s'enflamma & ſupura. Bientôt il fut attaqué de convulſions atroces avec délire, perte de la parole, quelquefois fureur & tous les accidens des maladies convulſives; il prévoyoit toujours l'accès par un froid qui montoit des extrêmités inférieures, comme cela arrive dans la plupart des maladies de cette eſpece (*m*). LOEW vit auſſi un enfant de huit ans, plus pardonnable par là-même, que la prétendue apparition d'un ſpectre jetta dans les

(*m*) *Morbus convulſivus a viſo ſpectro*, Jen. 1682. Il eſt très-vraiſemblable que ce jeune homme avoit l'ame foible, les nerfs très-mobiles, la fibre lâche & le ſang âcre.

convulsions les plus affreuses, avec tetanos de la machoire, perte de la mémoire, des sens, de la raison, constipation la plus opiniâtre, & tout cela jour & nuit presque sans interruption pendant plus de deux mois; il guérit cependant, & je le fais remarquer parce que cela est consolant, sans qu'il restât aucun affoiblissement ni dans les facultés, ni dans aucun organe (*n*); & M. MORGAGNI donne fort en détail l'histoire d'un vuidangeur qui se trouvant seul la nuit, occupé de son travail, crut voir un spectre blanc, & fut tellement effrayé qu'il tomba dans une fievre & des convulsions si violentes, que malgré tous les secours qu'on lui donna, il périt le sixieme jour (*o*).

On pourroit peut-être dire que ces apparitions étoient l'effet du dérangement commençant du cerveau, plutôt que le dérangement n'étoit l'effet des apparitions; mais il est très-ordinaire de voir des enfans, des jeunes gens foibles, des femmes déli-

(*n*) LOEW, *Constit. Epidem. Sempronii.* 1706. SYDENHAM. oper. 4°. t. 2. p. 321.
(*o*) EPISTOL. 62. §. 5.

cates, des hommes ignorans & pleins de préjugés, s'effrayer, & dans leur frayeur, engendrer des monstres qui l'augmentent, & la portent à ce degré qui opere les effets fâcheux que je viens de décrire; au lieu qu'on ne voit point des maladies nerveuses se développer tout-à-coup, sans quelque cause morale ou physique bien forte, avec cette violence; ainsi les apparitions ont été la suite de la timidité & de l'erreur de l'imagination, mais les accidens & la mort même ont été la suite de l'apparition des monstres. J'ai rencontré, il y a plusieurs années, dans une place assez isolée au clair de lune, un enfant d'environ huit ans & très-sain, qui ayant entendu quelque bruit à la porte de l'Eglise voisine, s'en allarma au point de jetter les hauts cris, & de se mettre à fuir d'un tout autre côté que celui où il devoit aller, persuadé qu'il avoit vu des revenans; comme il me connoissoit, je le rassurai, je le calmai, je le remis chez lui, je lui fit donner un bain de jambes & quelques calmans, cela n'eut aucune suite; mais s'il n'eut pas rencontré

auſſi promptement quelqu'un, & quelqu'un qu'il connoiſſoit, s'il eut couru beaucoup, & eut ajouté l'échauffement à la frayeur, ſi au lieu d'être calmé il eut été grondé, ou ſi au lieu de calmans on lui eut donné du vin ou de l'eau de vie, il pouvoit très-aiſément tomber dans l'état des malades dont je viens de parler.

Il ſeroit inutile de recueillir un plus grand nombre d'exemples des dangers de la frayeur, mais je finirai cet article comme ceux de quelques autres paſſions, par remarquer que ſi la crainte & la frayeur nuiſent ſi ſouvent, elles peuvent quelquefois être utiles, l'une en modérant l'action, l'autre en l'augmentant; c'eſt par ce double principe que la crainte donne la fievre tierce, & que la frayeur la guérit, comme je l'ai vu moi-même; il eſt vrai qu'elle peut auſſi la donner & que ſouvent elle la dérange; PARÉ avoit déjà vu la frayeur du naufrage guérir une fievre quarte, & la peur étoit un moyen uſité autrefois en Courlande pour

guérir la fievre tierce (*p*). M. TRALLES l'un des plus grands Médecins & des meilleurs observateurs de ce siecle, a vu une femme à qui la frayeur d'une chenille qui lui tomba sur le cou, donna la fievre tierce. C'est sans doute en ralentissant l'action nerveuse que la crainte est un des moyens dont on se sert avec succès pour le traitement de la manie; d'autres fois elle nuit en affoiblissant l'action dans les cas où elle est nécessaire, & M. SMELLIE se plaignoit de ce que dans les accouchemens la crainte fait quelquefois cesser tout-à-coup la douleur (*q*); c'est en augmentant cette même action que la frayeur a souvent guéri la paralysie. TULP a vu une paralysie qui duroit depuis trois ans, & DIEMERBROECH une qui duroit depuis quarante, guéries par la frayeur du tonnerre, (*r*). C'est sans doute dans l'espoir

(*p*) *Ephem. C. N. Dec.* 2. ann. 6. p. 570.

(*q*) A Treatise on the theory and practice of Midwifery f. 3. p. 478.

(*r*) TULP. l. I. ch. 41. DIEMERB. *obs. med.* obs. 10. l'électricité y avoit-elle part?

d'operer une révolution violente, & ſon eſpoir ne fut pas trompé, que M. LIEUTAND fit tirer un coup de fuſil au pied du lit d'une épileptique au moment où l'accès finiſſoit ; elle fut trois heures dans un état violent & dangereux, mais elle ſe trouva guérie (*s*). On vit à Berlin en 1720 un jeune homme dans un état déſeſpéré & dont la mort étoit attendue d'un moment à l'autre, à qui l'exploſion d'un magazin à poudre redonna la connoiſſance ; il reprit ſur le champ des forces, ſe leva & fut guéri au bout de quelques jours (*t*). Les vapeurs, cette maladie ſi ſouvent produite par la frayeur, ont été guéries par ce même moyen (*u*), qui peut même opérer des changemens méchaniques, tels qu'on n'en auroit point attendu d'une cauſe morale ; un homme qui avoit l'épaule luxée depuis trois ſemaines fut guéri par une frayeur,

(*s*) *Medical. Muſæum* t. 2. p. 176.

(*t*) VERDRIES æquilibr. ment. & corpor. p. 138.

(*u*) DE MELLE *de vi vitali*. §. 108.

& un autre le fut d'une hernie invéterée (x). Il eſt très-ordinaire de chercher à guérir le hoquet par la peur, & quelquefois cela réuſſit; on change une diſpoſition vicieuſe dans les nerfs, en produiſant une diſpoſition différente, mais le plus ſouvent cela ne réuſſit point & quelquefois cela nuit; ainſi, malgré les exemples que je viens de citer, il n'en eſt pas moins vrai que les effets de la peur doivent en général être regardés comme fâcheux, qu'on ne doit l'employer comme remede que dans des cas abſolument déſeſpérés, & que la peur eſt ſur-tout funeſte aux enfans, parce qu'indépendamment du mal préſent, elle laiſſe une diſpoſition à s'effrayer, qui rend la vie amere & la couvre ſouvent de ridicule.

On peut faire ceſſer les effets de la crainte en produiſant un ſentiment différent; c'eſt ainſi qu'un officier général qui ne pouvoit être ſaigné ſans évanouir, ſoutint très-bien la

(x) MENTZ *de animi commotionibus.* Leipſich. 1700.

ſaignée en faiſant battre la caiſſe auprès de lui (*y*).

La crainte peut changer d'objet, & l'on remarque tous les jours qu'une perſonne qui craint tout pour elle, peut devenir courageuſe, ſi elle voit en danger un objet qui lui ſoit plus cher qu'elle même; des meres tendres & craintives en fourniſſent des exemples fréquens; on le voit même chez les animaux.

Une perſonne poltronne eſt raſſurée par une plus poltronne; eſt-ce parce qu'en voyant le ridicule chez un autre, on en eſt frappé au point de n'oſer pas s'en trouver atteint? la vanité de paroitre protéger le foible empêche-t-elle de ſentir ſa propre foibleſſe? ou enfin le ſentiment de la frayeur ſubſiſte-t-il, & n'eſt-ce que l'expreſſion que l'on cache?

§. 132. Les effets de la honte ſe rapprochent de ceux du chagrin, & la honte eſt le chagrin de s'être mal mis dans l'eſprit des autres; on ſent qu'elle a une multitude de degrés, depuis la honte du plus léger ridicu-

(*y*) BLEGNY *Zodiac. medic. Gallic.* p. 4.

le juſques à celle de l'infamie, dont les effets doivent être d'autant plus fâcheux qu'ils admettent peut-être moins de conſolation que ceux du remords.

L'effet le plus ordinaire de la honte eſt de jetter dans la triſteſſe, dans l'hypocondrie, dans la mélancolie la plus noire; elle peut même rendre fou, & enfin tuer tout-à coup. Le Rheteur *Diodore* mourut de honte de n'avoir pas pu répondre aux queſtions de *Stilbon*. La honte d'avoir échoué auſſi mal adroitement dans les Pays-bas, humilia ſi fort le Duc d'ANJOU qu'il n'oſoit lever les yeux, & la confuſion le jetta dans un égarement d'eſprit dans lequel il paſſa ſix mois. (z). Le marquis d'OSSUN, dont la bravoure étoit connüe, honteux de s'être laiſſé entrainer par la fuite générale à la bataille de Dreux, ſe jugea indigne de vivre après une telle tache, & ſe laiſſa mourir de faim; & le Duc de NEVERS mourut de honte du reproche qu'HENRI quatre lui fit de n'a-

(z) *Supplément à l'hiſtoire de la Rivalité de la France & de l'Angleterre.*

voir pas assez approché l'ennemi. J'ai vu en 1776 un jeune homme qui, honteux de n'avoir eu aucun prix au college, perdit la parole, tomba dans une imbécilité très-forte, une foiblesse si grande, qu'on ne pouvoit pas le laisser marcher sans lui donner le bras, une agitation continuelle, une insomnie totale & une constipation absolue. Je ne vis dans cet état qu'un spasme soutenu; je le traitai en conséquence, & l'on trouvera ailleurs l'histoire de sa guérison.

§. 133. La pudeur est cette honte qui a pour objet la décence; la crainte d'y avoir manqué, celle d'être soubçonné d'y pouvoir manquer, ou même de savoir comment on peut y manquer, donne ce sentiment qui sied si bien, mais qui pousse trop loin devient pénible & peut paroitre ridicule. Ses effets sont de couvrir tout-à-coup, d'une nuance plus ou moins forte de rougeur, le visage, souvent la gorge, quelquefois même les bras; les levres éprouvent un leger tremblement, les yeux sont fixes & baissés, la voix s'arrête, on balbutie, & l'on éprouve un leger trouble dans les

idées. M. WALTHER (*a*) a attribué cette rougeur au ſpaſme des fibres muſculaires qui entourent l'ouverture de la veine-cave ſupérieure dans le ſinus, & qui gênant le retour du ſang des parties d'où elles le rapportent, fait que tout-à-coup les vaiſſeaux s'en trouvent plus remplis; on rougit plus ou moins promptement, la rougeur eſt plus ou moins forte, plus ou moins longue, ſe diſſipe plus tôt ou plus tard, plus lentement ou plus rapidement, ſuivant les différens degrés du ſpaſme, ſuivant ſon étendue, ſa force, la rapidité avec laquelle il ſe diſſipe. Si les joues rougiſſent plus que les autres parties, c'eſt que le tiſſu cellullaire y étant plus conſiderable & plus lâche qu'ailleurs, les vaiſſeaux étant moins ſoutenus, leur engorgement eſt beaucoup plus aiſé que dans d'autres parties; c'eſt cette même molleſſe du tiſſu cellulaire, qui fait que l'état du viſage eſt ſuſceptible de tant de variations, ſi promptes à l'égard de la couleur & de l'embonpoint.

(*a*) *De erubeſcentibus.* Leipſ. 1739. Collec. Anat. Hall. t. 2.

§. 134. La timidité eſt une crainte exceſſive de paroître ridicule, elle ralentit l'action, elle la gêne, elle la rend gauche, elle émouſſe réellement les facultés, elle en enchaine le développement, on ne voit ni on n'entend; elle peut donner un tremblement général, une extrême foibleſſe, une défaillance même, en un mot elle a tous les inconvéniens de la crainte, & il ne faut pas douter qu'elle n'ait une influence réelle ſur la ſanté, elle conduit à la plus grande mobilité.

§. 135. L'orgueil eſt une eſpece de joye produite par le ſentiment des avantages que l'on poſſede, ou que l'on croit poſſéder, & par leſquels on ſe croit ſupérieur aux autres; il a les effets eſſentiels de la joye; il anime l'action, il augmente la force des fibres, & celle de la circulation & celle du fluide nerveux, il peut même la porter trop loin & jetter dans le délire; on en a vu plus d'un exemple; mais non content de ſon propre ſuffrage, l'orgueil exige quelquefois les démonſtrations des ſuffrages des autres, & comme il eſt ſouvent fruſtré, ſes effets ſe combinent avec ceux de la colere ou du chagrin, qui,

d'où qu'il vienne, tient toujours à la colere dans l'homme ſuperbe, parce qu'il s'indigne toujours que le malheur oſe l'atteindre; c'eſt cette combinaiſon qui a ſouvent eu des effets ſi fâcheux, c'eſt à elle qu'il faut rapporter la mort de ce magiſtrat qui tomba au pied de ſon concurrent, en le félicitant d'avoir obtenu l'emploi qu'ils ſollicitoient tous deux (*b*); c'eſt à elle qu'il faut auſſi attribuer celle de M. H.; ce célébre profeſſeur de Iene, qui mourut parce qu'il n'obtint pas le pas ſur un de ſes collegues.

§. 136. La vanité differe de l'orgueil; elle eſt le déſir de paroître ſupérieur aux autres, plutôt que le ſentiment de l'être. Le bonheur de l'orgueilleux eſt beaucoup en lui; le bonheur de l'homme vain dépend beaucoup des autres; par là-même, la vanité eſt beaucoup plus ſouvent chagrinée que l'orgueil, mais elle ne l'eſt pas ſi dangereuſement.

§. 137. Le rire eſt moins une paſſion particuliere que l'expreſſion d'une eſpece de joye, produite par la vue du ridicule qui conſiſte propre-

(*b*) *Epiſtol.* HALLERO.

ment dans l'association de deux idées qui ne sont pas faites pour aller ensemble.

Humano Capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, . . . risum teneatis amici?

Si l'on demandoit, d'où vient cette vue produit-elle chez nous la gayeté, & une gayeté si caractérisée que l'impression du ridicule est souvent la seule à laquelle l'affliction la plus profonde, & la douleur la plus aiguë, ne peuvent pas se soustraire? Je répondrai que je l'ignore, mais que cela dépend vraisemblablement d'une de ces conditions innées dans notre ame, qui a dû trouver choquante & plaisante une réunion absurde, & être par là-même sensible à la crainte du ridicule.

L'irrision, le rire d'irrision maintiennent l'ordre dans la société contre les progrès du ridicule, comme le mépris contre les progrès du vice; on n'est pas plus maitre de ne pas rire de l'un que de ne pas se courroucer de l'autre : mais les effets du rire sur le corps ne sont pas aisés à assigner. Dans les autres

passions il y a augmentation ou diminution de mouvement; ici il y a non seulement une augmentation ; mais une direction particuliere de quelques mouvemens : égayée par le ridicule, l'ame met en jeu les organes de la respiration , & ce qui est singulier, leur donne une action très-rapprochée de celle des pleurs , de façon que les enfans passent subitement de l'un de ces états à l'autre, & que l'on est quelquefois incertain s'ils pleurent ou s'ils rient (*c*).

(*c*) On a demandé pourquoi les animaux ne rioient pas ? VILLIS a répondu parce que les nerfs cardiaques ne communiquent avec le diaphragme que dans l'homme, & non pas dans les animaux ; *De cerebr. anatom.* ch. 26. BERGHEN a blamé justement cette raison, & a dit si les animaux ne rient point, cela ne dépend pas des nerfs, mais de la position du diaphragme, qui dans les brutes n'a pas le jeu aussi aisé que dans l'homme, à cause de la position horisontale de leur corps, car, dit-il, l'homme qui marcheroit à quatre auroit de la peine à rire. *De nervo intercost* §. 42. M. BERGHEN ne s'est pas moins trompé que VILLIS ; le jeu du diaphragme n'est pas plus gêné dans l'a-

Il faut remarquer que quoique le rire ſoit l'expreſſion du ſentiment du ridicule, il peut cependant être produit par des cauſes abſolument corporelles ; on le produit en chatouillant ; il peut auſſi naître de toutes les irritations nerveuſes, ſoit qu'elles dépendent des irritations internes maladives qui produiſent toute autre convulſion, ou des irritations externes dans les playes, les fractures, les luxations, ſoit qu'elles ſoyent l'effet des poiſons; mais dans ces trois derniers cas, c'eſt un rire bien imparfait, ce ſont les traits du rire & non pas le rire même.

nimal que dans l'homme; s'il l'eſt dans l'homme qui marche à quatre, c'eſt qu'alors il ſe trouve dans une ſituation pour laquelle il n'eſt pas fait; & cette poſition même n'empêche pas le rire, on peut s'en aſſurer tous les jours en voyant jouer les enfans; ainſi ſi les animaux ne rient pas, c'eſt que le rire ne naît pas dans leurs idées : il naît dans les idées de tout homme ſenſé, en penſant que de nos jours on a voulu établir que l'homme a été fait pour marcher à quatre, & que l'auteur de ce bizarre paradoxe a été traité comme criminel.

Le rire produit d'abord par une idée plaiſante devient comme convulſif; on n'a pas pu l'empêcher, on ne peut pas le faire finir. Le rire continuel de certains fous tient ſans doute à une ſuite d'idées ridicules.

Les effets du rire ſont ceux de la joye; ils ſont donc en général favorables, & ils produiſent d'excellens effets ſur le poumon & ſur tous les organes digeſtifs. Des mal-aiſes, des douleurs d'eſtomac, des coliques qui avoient réſiſté à tous les remedes, ont été guéries par le rire qui peut prévenir & même diſſiper les obſtructions; l'augmentation dans la force & la viteſſe de la circulation qui s'étend juſques aux plus petits vaiſſeaux, l'action qu'il imprime à beaucoup de muſcles ont encore un excellent effet ſur toute la machine animale; on néglige trop ce moyen, & je me ſuis ſervi plus d'une fois, avec un ſuccès marqué, du rire excité par le chatouillement, pour des enfans foibles pour qui je craignois la nouüre, qui étoient pâles, maigres, languiſſans, & j'oſe recommander ce ſecours bien dirigé, comme une reſſource infiniment plus effica-

ce dans bien des cas, quand il y acroupiſſement d'humeurs dans les viſceres, ou manque d'action dans les ſolides, que tous les remedes. On les met ſur un lit, ou à terre ſur un drap, & en badinant, on les chatouille auſſi longtems qu'ils paroiſſent s'en amuſer, on finit dès qu'ils paroiſſent le déſirer. Quelquefois dix ou douze jours de cet exercice ſuffiſent pour changer très-ſenſiblement la phyſionomie des enfans, en leur donnant plus de couleur, & un air beaucoup plus animé & plus fort (*d*).

On a pluſieurs exemples d'abcès, de vomiques même dans la poitrine, utilement ouverts par le rire. ERASME dût ſon rétabliſſement à celui que lui occaſionna la lecture des lettres des hommes obſcurs, & qui fit ouvrir une vomique qui le ſuffoquoit. Un jeune homme bleſſé à la poitrine étoit abandonné comme prêt à mourir, plu-

(*d*) Le rire, dit M. BERTIN, en dégorgeant le foye & en ranimant la circulation convient aux perſonnes mélancoliques & vaporeuſes. *Mem. de l'Acad.* 1763, *p.* 293.

ſieurs jeunes gens qui le veilloient, s'amuſerent à barbouiller avec de la mouchure de chandelle le plus jeune qui s'étoit endormi au pied du lit; le mourant ayant ouvert les yeux fut ſi frappé de ce ſpectacle, que s'étant mis à rire, il ſortit par la playe trois livres de ſang épanché, & il fut dégagé. PECHLIN qui tenoit ce premier fait du malade (*e*), rapporte comme témoin, que le rire détermina l'accouchement d'une femme dont on déſeſpéroit, parce qu'elle perdoit les douleurs & les forces; & l'on trouve dans les *mélanges des Curieux de la Nature*, l'hiſtoire d'une femme qui ne pouvoit point avoir de ſelles qu'elle n'eut beaucoup ri (*f*). Un ſinge qui ſe coeffa de la thiare d'un pape mourant le fit rire ſi fortement, qu'il en réſulta une criſe qui le ſauva.

Mais quelque ſalutaires que puiſſent

(*e*) Liv. 3. obſ. 28.

(*f*) *Decur.* 2. *ann.* 3. JOUBERT a donné un traité du ris dans lequel il a réuni beaucoup de faits, mais je n'ai jamais pu le trouver, non plus que SCHELAMER *de pathem. animi.*

être les effets du rire, il peut auſſi avoir ſes dangers; ces ſécouſſes réitérées que reçoit l'eſtomac peuvent devenir pénibles, & il n'y a ſans doute perſonne d'aſſez malheureux pour n'avoir pas éprouvé plus d'une fois qu'un rire fort & ſoutenu donne une douleur très-vive au creux de l'eſtomac; cette douleur peut aller au point de faire évanouir, & je l'ai éprouvé moi-même; mais le plus grand danger vient du ſang amaſſé dans le poumon, parce que dans le rire il n'y a point d'expiration complette; la plénitude du poumon produit celle de la tête, & l'on meurt ou étouffé ou apoplectique, ou dans un évanouiſſement, ſuite de l'affoibliſſement nerveux. FABRI de *Hilden* vit un homme bleſſé à la main par un coup de feu dont la playe alloit à merveille, & qui ayant beaucoup ri le quatrieme jour eut de ſi fortes douleurs dans tout le bras, que pendant vingt quatre heures on crut d'un moment à l'autre qu'il alloit prendre des convulſions. Le rire exceſſif a auſſi produit un ſaignement de nez dangereux, & une autre fois une hémoptiſie qui dégénera en ulcere du

poumon. On verra ailleurs des épilepsies produites par le chatouillement, & M. KLOECKOF en a vu réſulter des ris convulſifs qui occaſionnerent des convulſions mortelles (*g*). Ces exemples rappellent un genre de mort imaginé par les freres de Moravie, ſecte d'Anabaptiſtes, qui pour ne pas répandre le ſang, chatouilloient le coupable juſques à la mort (*h*). ZEUXIS ayant repréſenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit ſi fort rire qu'il en mourut; & CHRYSIPE mourut de même, victime d'une idée qui lui parut ridicule (*i*). Mais ces effets funeſtes que j'ai dû rapporter, ſont rares; les bons effets ſont journaliers, & comme la gayeté eſt le plus doux & le plus utile des ſentimens, le rire eſt le plus doux & le plus utile des mouvemens, & l'on ne s'étonne point que les Hypathiens lui euſſent élevé un temple.

(*g*) *De morbis animi.* p. 52.
(*h*) ST. FOIX *eſſays ſur Paris* t. 5. p. 54.
(*i*) DIOGENE-LAERCE t. 2. p. 195. VALERE MAXIME rapporte le même fait, mais de *Philemon* l. 9. ch. 12. §. 14.

On voit par tout ce que je viens de dire que les effets des paſſions trop fortes ſont beaucoup plus ſouvent nuiſibles qu'utiles, & que lors même qu'ils ſont utiles, ce n'eſt preſque jamais que comme une maladie qui en guérit une autre.

La diſpoſition aux emportemens des paſſions, qu'il ne faut pas confondre avec les paſſions fortes, eſt ſouvent une trop grande mobilité, ou générale ou particuliere à de certains organes. Les effets maladifs des paſſions exigent des attentions que je renvoye au chapitre du traitement général. Je paſſe actuellement à la recherche des cauſes de la plus grande fréquence des maux de nerfs, article qui ſe lie naturellement à l'examen des cauſes de ces maladies & qui finira ce chapitre.

ARTICLE IV.

Des cauſes de la plus grande fréquence des maux de nerfs.

§. 138. J'ai déjà dit dans la préface que les maux de nerfs ont exiſté de tout tems; & M. CHEYNE remarque fort

bien qu'on les trouve chez les Grecs, les Latins & les Arabes. J'ai ajouté qu'ils étoient réellement devenus plus fréquens ; & M. CHEYNE avoit déjà fait cette remarque ; cette augmentation dont on peut fixer les progrès ſenſibles au commencement de ce ſiecle, a ſes cauſes, & il faut les chercher parmi celles qui produiſent les maux de nerfs ; je les ai reduites à vingt-quatre cauſes phyſiques ; rangées ſous treize articles, & aux paſſions ; c'eſt donc parce que ces vingt-cinq cauſes, ou au moins quelques-unes de ces cauſes ſont devenues plus fréquentes, que les maux de nerfs qui ſont leurs effets, ſe ſont multipliés. Je ne les parcourrai point toutes, mais j'indiquerai celles qui me paroiſſent avoir le plus de part à ce funeſte changement ; les unes ſont ſans doute plus fréquentes dans certains pays, les autres dans d'autres.

M. CHEYNE n'en a compté que trois (*k*) : l'augmentation du luxe ; une vie moins active, plus ſédentaire, plus ſtudieuſe, l'accroiſſement des grandes

(*k*) *English-malady* part. I. ch. 6. p. 49. &c.

veilles ; j'en compte un plus grand nombre.

La premiere eſt une dégénération réelle dans les conſtitutions; les cauſes qui altèrent la ſanté d'une génération, qui la rendent ſujette aux maux de nerfs, alterent néceſſairement la conſtitution de la génération ſuivante, elle naît plus foible, moins vivace, elle apporte en naiſſant un ſang plus âcre, une fibre plus lâche, & par là même des nerfs plus mobiles; parmi les cauſes de cette dégénération, il faut donner le premier rang peut-être à la propagation des maux vénériens, dont les influences détruiſent la vigueur dans les germes, & portent des atteintes inévitables aux générations futures. Si l'on fait attention qu'elles ont rendu infiniment plus fréquentes les écrouelles & la nouüre, on ne ſera point ſurpris qu'elles ayent laiſſé plus de diſpoſition à toutes les maladies chroniques, & ſingulierement aux maux de nerfs. Mais ſi ces maladies ont été une cauſe puiſſante, les remedes qu'on leur a oppoſés & qu'on a dû leur oppoſer, n'ont peut-être pas moins nui que les maladies même. La violence

avec

avec laquelle on a adminiſtré le mercure pendant longtems, tuait ſouvent & jettoit plus ſouvent dans des maladies de nerfs incurables ; j'ai encore vu des vapeurs, des hypocondries, des paralyſies, des tremblemens qui dépendoient de cette cauſe. Quand cette méthode cruelle a été preſque généralement abandonnée, au lieu de s'en tenir à une méthode ſimplement mitigée ſans être trop affoiblie, méthode qui eſt ſure & qui guérit tous les cas vénériens curables, on a donné dans une autre extrêmité; on a adminiſtré le remede avec tant de ménagemens qu'il n'operoit plus, il pallioit ſans guérir, il falloit y revenir, les malades paſſoient des années en préparations & en remedes, toujours inquiets & conſtamment affoiblis par le régime, par les bains, par le mal, par la peine ; toutes ces cauſes menoient à l'hypocondrie, & l'hypocondrie chez ceux qui ont été affectés du virus vénérien prend un caractere d'incurabilité que j'ai obſervé très-ſouvent, & qu'un très grand nombre de Médecins doit avoir vu ſans doute; mais que M. FREIND ſeul a fait re-

marquer ; l'hypocondre qui a eu une fois la plus légere atteinte de maux vénériens ne ſe croit preſque jamais guéri ; cette idée le pourſuit & peut augmenter l'hypocondrie au point de jetter dans un vrai délire, comme j'en ai un exemple ſous les yeux (*l*). La foibleſſe des méthodes trop mitigées a fait éclorre cette multitude de remedes *ſecrets & infaillibles* contre les maux vénériens ; auxquels des malades ſouvent mal guéris & qui ne croyent jamais l'être aſſez bien, recourent avec une ardeur & une confiance étonnantes, & la majeure partie de ces remedes étant tous très-âcres, il eſt impoſſible d'apprécier tous les maux de nerfs qu'ils ont occaſionné : j'en

(*l*) Le paſſage de M. FREIND eſt très-intéreſſant. *Inſigne quoddam eſt, affectum hunc frequenter comitans, neque in alio quopiam viſum : ut ii ſcilicet qui lue infecti fuerint, ut optime curati, ſuſpicentur tamen ſe ſe eâ non immunes eſſe, perpetuò que in diſcrimine verſari &c.* On doit le lire en entier ; c'eſt le dernier article de l'hiſtoire de la vérole dans l'hiſtoire de la médecine *Opera oïa.* p. 33. TURNER eſt, ſi je ne me trompe, le ſeul qui y ait fait attention.

ai vu de très-fâcheux qui n'avoient pas d'autre cauſe ; & d'ailleurs tous ces arcanes inventés par l'avarice, & dont la premiere, ſouvent la ſeule vertu, eſt de rapporter de l'argent à ceux qui les vendent, n'ayant de mérite que celui que leurs préconiſeurs leur donnent, les patrons des uns ſont toujours occupés à déprimer les autres, & le malheureux qui en a fait uſage, inquieté par le mal qu'il en apprend, court de l'un à l'autre, & perd dans chaque nouvel eſſai une partie de ſa fortune & de ſa ſanté. On voit par ce que je viens de dire, que les maux vénériens ont produit des maux de nerfs de quatre façons ; & je ſuis convaincu que c'eſt principalement à cette cauſe qu'il faut attribuer la foibleſſe, la pâleur, la cacochimie, la chétivité, ſi l'on veut me paſſer ce terme, je puis même dire la laideur, de beaucoup d'enfans nés dans les grandes villes, & qui ſont les triſtes victimes des erreurs ſans nombre de leurs parens, & des poiſons privilegiés ou non privilegiés dont ils ont fait uſage. Mais ſoit qu'elle dépende de ces cauſes ou de quelqu'autre, la dégéné-

ration eſt réellement bien atteſtée & bien averée dans preſque tous les pays, & il me paroit qu'il n'y a que l'opiniâtreté qui puiſſe la nier, mais ce n'eſt pas ici le lieu de la pourſuivre en détail.

Une ſeconde claſſe de cauſes renferme l'augmentation du luxe; la plus nombreuſe population des villes; & l'augmentation des arts ſédentaires: ces trois cauſes qui ſe lient, ont concouru ſingulierement à alterer la bonne ſanté dans tous les âges & dans tous les ordres, & à augmenter le nombre des maux de nerfs.

L'abandon preſque total des jeux d'exercice pour les enfans & pour les jeunes gens, eſt, comme je m'en ſuis déjà plaint, une autre cauſe que l'on peut ranger dans le même ordre, & qui a fait un mal infini : au lieu du volan, du billard, du mail, de l'arc, de la paume, on a adopté des diſtractions caſanieres totalement oppoſées aux beſoins de la nature, qui à cet âge, veut de l'action. Auſſi elles ne ſont pas des plaiſirs réels, elles en uſurpent le nom, & ſous ce nom elles laiſſent réellement dévorer tacitement par l'ennui, & privent, ſinon de toute

action, au moins d'une action ſuffiſante; & du manque d'action & de l'ennui il réſulte néceſſairement des maux de nerfs, de l'hypocondrie, des convulſions à un âge où elles n'exiſtoient dans les ſiecles précédens que par quelques raiſons graves. Les jeux de cartes, devenus preſque par-tout la ſeule diſtraction de tous les âges, ne peuvent en rien remplacer aucun de ceux dont ils ont pris la place, ils occupent plus qu'ils n'amuſent, ils n'exercent point le corps, ils ne repoſent point les paſſions, ils ne donnent généralement point de vraie gayeté; ainſi l'on n'a à en eſpérer aucun bon effet, & ils en ont pluſieurs mauvais, puiſqu'ils réuniſſent les déſavantages d'une vie ſédentaire & occupée, & qu'à l'ordinaire on n'en remporte que de la triſteſſe, au lieu de cette gayeté qui eſt la ſuite des jeux que je regrette.

Ce changement en a entrainé un plus funeſte encore, c'eſt que les jeunes gens, oiſifs & ennuyés, ſe ſont livrés beaucoup plus tôt à la débauche, qui a eu des ſuites beaucoup plus funeſtes, parce qu'ils n'avoient pas la force de la ſoutenir.

Les ſuites des trois premieres cauſes énoncées dans cet article ſont évidentes, & en comparant les mœurs d'un pays, depuis que le luxe y domine, avec ſes mœurs antérieures, en comparant l'air champêtre à celui des grandes villes, en comparant les inconvéniens des arts ſédentaires avec les avantages de la vie agricole ou de la plupart des arts méchaniques, il n'y a perſonne qui ne ſente aiſément quelle différence prodigieuſe il a dû en réſulter pour la ſanté, & les Médecins qui ont vieilli dans de grandes villes dont ils ont vu la population s'accroître, & les mœurs ſe changer, peuvent atteſter combien le nombre des maux de nerfs a augmenté pendant un demi ſiecle d'obſervations. Ce n'eſt preſque aujourd'hui que chez les gens très-âgés qu'il faut chercher des ſantés fermes & robuſtes, des tempéramens intacts, & des nerfs inébranlables. J'ai vu un petit canton dans les montagnes de ce pays dont tous les habitans occupés aux ouvrages de futaillerie, paſſoient leur vie à aller couper les arbres dans les forets dont l'air eſt généralement ſain, à les met-

tre en œuvre, & à conduire leurs ouvrages ſur les différens marchés ; c'étoit l'endroit du pays où l'on trouvoit les hommes les plus beaux, les plus forts, les mieux portans. Il s'y établit quelques lapidaires qui, ſans avoir plus de bien, avoient plus d'argent que les futaillers, cet argent ſéduiſit, la lapidomanie gagna, la futaillerie tomba, c'eſt depuis plus de vingt ans le quartier où il y a le plus de maux de langueur, & ceux qui le connoiſſent, ont remarqué avec étonnement combien la génération actuelle paroît moins forte & moins vigoureuſe que les précédentes.

Les paſſions multipliées forment un troiſieme ordre de cauſes ; le luxe, & la réunion dans les villes font éclorre, ces deux cauſes amenent la vanité, la cupidité, l'ambition, l'envie, la jalouſie, paſſions dont on a vu tous les dangers, & elles diminuent les liaiſons, l'amitié, la gayeté qui font tant de bien. Le plus petit événement peut devenir le ſujet d'une ſciſſion entre différens partis, dont tous les individus éprouveront tous les effets

deſtructifs des paſſions, & il n'y a aucun Médecin obſervateur qui n'ait vu, dans des cas ſemblables, des inſomnies, des vapeurs, des jauniſſes, des fievres, une multitude de langueurs qui n'ont d'autres cauſes que le trouble des paſſions; & l'on peut par là-même placer parmi les cauſes de la plus grande fréquence des maux de nerfs, je ne dirai pas l'eſprit de ſociété, mais le goût d'aſſemblées plus répandu qu'il ne l'étoit autrefois; on commerce beaucoup, on ſe voit tous les jours, les cercles ſont nombreux, les liaiſons rares, l'ennui à la porte, il n'y a que la tracaſſerie qui puiſſe le chaſſer & le méchant qui le redoute, parce qu'il eſt mal avec lui-même, & que ſes jeux ſont de chagriner les autres ſe hâte de la préſenter; il s'uſe lui-même en machinant contre les honnêtes gens, ceux-ci s'uſent en s'indignant, en s'irritant & en s'occupant à ſe garantir; celui qui n'eſt ni bon ni méchant, ce foible tiéde qui croit de bonne foi avoir une volonté, & qui n'a que celle qu'on lui donne, qui n'ayant point de couleurs propres, porte au-

jourd'hui celle des bleus, & demain celle des verds, inſtrument du méchant ſans le ſavoir, nuiſant au bon ſans le vouloir, toujours jouet des uns, bientôt objet du mépris des autres, alternativement perſécutant & perſécuté, n'eſt pas plus heureux qu'eux, & toutes les paſſions deſtructives ſortent de cette même ſociété qui, ſi un bon eſprit y régnoit, ſeroit la ſource du bonheur le plus naturel, le plus fait pour l'homme.

L'amour des ſciences, ou plutôt la mode d'un vernis ſavant, beaucoup plus répandu qu'autrefois eſt une quatrieme cauſe de la plus grande fréquence des maux de nerfs qui ſont une ſuite de l'application de l'eſprit & de l'inaction du corps.

On pourroit dire, comme Ciceron diſoit autrefois à propos de la multiplication des dieux, il eſt plus aiſé de rencontrer un Académicien qu'un homme. Cette multitude de preſſes qui roulent continuellement, cette multitude d'ouvrages qui en ſortent dans tous les pays & qui ſe répandent juſques dans les hameaux, ſuppoſent une multitude d'hommes qui paſſent leur vie, ſi-

non à penſer & à compoſer, au moins à feuilleter, à compiler & à écrire (*m*), & ce ſeul genre de vie ſuffiroit pour donner des maux de nerfs; mais les prétentions s'emparent de quiconque écrit, les prétentions fruſtrées chagrinent, & le chagrin amene tous les maux de nerfs; le peu de ſuccès dans une vocation en dégoute, on ne ſait à quoi ſe vouer, on regrete un tems perdu, & du regret ſoutenu il n'y a qu'un pas à l'hypocondrie. Il n'y pas plus de ſavans, mais il y a plus de gens qui en ont les infirmités, parce qu'on ſe fait auteur ſans rien ſavoir (*n*); & cette multitude d'auteurs ſuppoſe une immenſité de lecteurs: beaucoup de gens deſtinés à des travaux

(*m*) *Jadis l'Egypte eut moins de ſauterelles.*

(*n*) J'ai vu un très-gros manuſcrit ſur un des objets les plus importans de la politique, par un homme qui ne ſavoit pas même bien lire, qui ignoroit complettement l'ortographe & qui n'avoit aucune notion d'hiſtoire, de morale, de droit.

(*b*) C'eſt fureur de lire plutôt que plaiſir à lire, on lit ce qu'on comprend le moins pour dire qu'on a lu, ou parce qu'on ne ſait que faire, & cette lecture manie a gagné tous les ordres; j'ai trou-

manuels ne s'occupent que de lectures (*o*); & ce changement détruit leur ſanté. Peut-être qu'une des cauſes qui ont le plus nui aux nerfs, c'eſt la multiplication prodigieuſe des romans depuis cent ans. Dès la bavette juſques à la vieilleſſe la plus avancée on les lit, les femmes ſur-tout, avec un ſi grand empreſſement qu'elles s'irritent, ſi elles ſont détournées un moment; elle ne prennent aucun mouvement dans le jour, & ſouvent veillent très-tard pour ſatisfaire cette paſſion, & une fille qui, à l'âge de dix ans, lit quand elle devrait courir, eſt à vingt une femme à vapeurs, & non pas une bonne nourrice.

Un beaucoup plus grand uſage des eaux chaudes eſt une cinquieme cauſe très-conſiderable qui a eu beaucoup de part à l'augmentation de ce genre de maux. Le thé & le caffé introduits, l'un au commencement, l'autre après le milieu du ſiecle paſſé, ont fait une époque qui a rendu les maux de nerfs infiniment plus fré-

(*o*) vé chez une couturiere le *ſyſtême de la nature*, l'un des livres les plus tédieux, qu'elle prenoit peut-être pour un livre de dévotion.

quens & qui les entretiennent. 6°. Je dois ajouter encore un goût d'aſſaiſonnemens beaucoup plus relevé, ce qui uſe néceſſairement les organes, & jette à la fin dans la foibleſſe, la fievre lente & tous les maux de nerfs. A ces cauſes M. POMME ajoute les deux ſuivantes qui malheureuſement ne ſont que trop vraies. 7°. Les mépriſes des Médecins dans la diſtinction des maladies nerveuſes avec tant d'autres dont elles empruntent ſouvent le caractere. Que d'écarts dans la pratique, que de maux agravés, défigurés ou méconnus? Il y a même des Médecins qui font gloire de les méconnaitre; dans un tems, tout vaporeux invétéré étoit livré aux antiſcorbutiques les plus âcres; les antiſcrophuleux prirent la place de ceux ci; les mercuriels ſont à préſent les remedes du jour. 8°. Les charlatans & ce nombre de remedes empiriques ſi vantés pour les vapeurs dont on tolere le débit (*p*).

(*p*) *Traité des affections vaporeuſes.* t. 2. p. 446.

Fin de la premiere partie du ſecond volume.